ALAISE

ET

SÉQUANIE

PAR

A. DELACROIX

EXTRAIT DE LA REVUE DES RACES LATINES

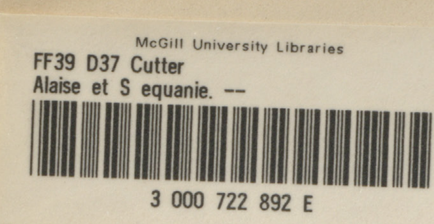
BESANÇON
BULLE, LIBRAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE
—
1860

Madame Delacroix

ALAISE

ET

SÉQUANIE



LAGNY. — TYPOGRAPHIE DE A. VARIGAULT ET Cie.

ALAISE

ET

SÉQUANIE

PAR

A. DELACROIX

EXTRAIT DE LA REVUE DES RACES LATINES

BESANÇON

BULLE, LIBRAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE

—

1860

ALAISE

ET

SÉQUANIE

« ...... Quæ vos a stirpe parentum
Prima tulit tellus, eadem vos ubere læto
Accipiet reduces : antiquam exquirite matrem. »
(*Æneid.*, l. III.)

AU LECTEUR

Quand parut, dans le *Bulletin de la Société d'émulation du Doubs,* le mémoire qui signalait l'emplacement d'Alaise comme celui de l'antique Alesia gauloise, quelques exemplaires seulement furent imprimés à part. Grâce à l'appui spontané d'hommes spéciaux, auxquels avaient été offertes ces petites brochures, la question soulevée jouit cependant d'un immense retentissement. Le cercle s'est agrandi autour d'elle ; le goût des études celtiques semble même ravivé par un élément nouveau. Enfin, pour les besoins de la discussion, amis et adversaires jugent opportun qu'il soit fait, non pas une seconde édition de notre premier mémoire, mais une publication mieux expurgée, appropriée aux découvertes récentes, plus complète sous tous les rapports.

Si déjà la lumière se fait sur l'Alesia de Jules César, à peine encore a-t-on entrevu la face religieuse de la métropole des Gaules. Forcé d'ouvrir les yeux sur des lieux dits et sur de sauvages monuments d'Alaise, qui montrent sous un jour imprévu le druidisme,

nous allons, en exposant des tableaux inattendus, ajouter de nouvelles causes de lutte aux anciennes, commettre encore des fautes qu'il faudra corriger à leur tour. Nous appelons la critique des savants qui sont familiarisés avec les traditions druidiques, comme nous avions d'abord appelé celle des archéologues et des stratégistes. Notre tâche n'est pas finie. Nous la continuons sans changer d'allure, et n'ayant en vue que le but. Celui qui entre dans le bois pour y tracer un chemin, marche moins correctement que ceux qui trouveront ensuite le sentier frayé. Ainsi ferons-nous, comptant que de plus habiles rectifieront notre œuvre, chacun en ce qui concerne ses études spéciales. Nous cherchons à poser les faits devant la discussion plutôt qu'à présenter nous-même les arguments sur lesquels nous les croyons fondés, aimant mieux avoir confiance dans la sagacité du lecteur qu'en nos propres forces.

L'expérience du passé nous encourage.

Quelque modeste qu'ait été dans ses langes cet opuscule, recommandé à l'École impériale des chartes par notre jeune ami M. Castan, qui devait enrichir la question du fruit des plus savantes recherches, et mis en lumière par M. J. Quicherat, que son esprit analytique et surtout des études particulières sur les *Commentaires* de César désignaient naturellement pour le contrôle de l'idée nouvelle, il a tout d'abord, malgré cette garantie d'un critique éprouvé, blessé les idées reçues et soulevé de véritables colères. Il a jeté l'agitation dans les académies qui se sentaient le plus particulièrement préposées à la garde des doctrines historiques mises en cause. Dijon s'est empressé de lancer une réfutation pleine de gros mots, de démentis et de citations, que la *Commission des antiquités nationales*, beaucoup trop animée elle-même pour soupçonner la nécessité d'une vérification, honora d'une médaille. Un jour, mieux informée des inexactitudes de l'ouvrage couronné, l'Académie des inscriptions et belles-lettres sentira que le rapport fait en son nom pourrait n'avoir été qu'un jugement aveugle. On réfléchit déjà ; les juges sont compétents; leur attention est éveillée; c'est un commencement de désaveu de la part de l'autorité.

Néanmoins, comme on doit le présumer de la faiblesse humaine, il se trouvera encore des auteurs qui, dit M. Quicherat, « ayant écrit qu'Alesia était Alise, aimeraient mieux se faire hacher que de convenir que cela soit à corriger dans leurs livres. »

L'opinion des stratégistes n'est pas formée. Pour le plus grand nombre, il y avait, avant tout, à attendre que la révision et la discussion des textes antiques fussent terminées. Cependant il y eut ici, moins qu'ailleurs, il est vrai, les impatients, qui jugèrent tout retard inutile pour protester en faveur de l'ancien système.

Stratégiste et bibliophile, un savant exilé, qui unit dans le culte des mêmes souvenirs la cause d'Alesia et celle d'Alise, entreprit d'écrire aussi dans ce sens; mais, éclairé sans doute par ses recherches et par l'apparition de documents imprévus, il couvrit de réserves sa conclusion.

En pareille matière, la prudence des hommes qui cultivent la science des armes ne saurait être blâmée; car il était évident que sous les yeux attentifs des contradicteurs, et par le seul fait du temps, les preuves décisives devaient surgir du sol d'Alaise dans un sens ou dans l'autre. Pour nous, et pour ceux qui avec nous ont vu et entendu, il est devenu certain qu'une grande partie de l'éducation des savants est à refaire en tout ce qui concerne Alesia : pas une objection ne nous a été adressée qui ne nous confirme dans cette opinion; pas une qui ne porte son remède avec elle, c'est-à-dire l'occasion de découvrir quelque circonstance matérielle, d'abord inaperçue. Les choses les plus visibles ne se sont présentées que peu à peu à l'attention, selon le besoin, ou plutôt à mesure que l'on s'éloignait davantage des premières ténèbres. Les stratégistes ont donc sagement agi en ajournant les études à entreprendre sur place jusqu'à l'achèvement des recherches préliminaires. Il faudra moins de tâtonnements aujourd'hui.

Qu'on veuille bien nous permettre d'emprunter ici un exemple, dont la place était marquée ailleurs. Autour de l'Alesia séquanaise, en dehors des vallées qui enveloppent ce centre, règne comme un grand arc de cercle de tombes gauloises. On les compte par milliers, et il faut deux journées de forte marche pour suivre le contour de collines sur lequel elles se trouvent. Signaler la continuité d'une telle nécropole était important. Nous la connaissions. La valeur ne nous en a paru cependant utile à proclamer que depuis qu'ayant conduit à travers les groupes de tumulus, sur les crêtes des *Gaules* et de *Bacchus*, les visiteurs encore neutres dans le débat soulevé, nous avons vu leurs yeux se porter des tombes vers Alaise, et leur esprit s'illuminer d'une conviction subite par ce simple rapprochement.

En effet, les restes des morts accompagnent les lignes du siége, et les opérations se trouvent sculptées sur le sol par le nombre infini des mottes funèbres. Cet immense charnier, qui a pour annexe le champ de bataille d'Amancey, mêlé aux noms les plus significatifs et aux accidents locaux les mieux déterminés, va donner un rare sujet d'étude au stratégiste. Nous dirons, puisque l'intérêt de la question ne permet plus aucune réticence, ce que nous n'avions pas dit plus hautement la première fois. C'est au bout d'un raisonnement stratégique formé sans prévention, à la lecture du texte latin des *Commentaires*, et avec la connaissance exacte du pays, que nous avons rencontré l'emplacement d'Alaise, ainsi que celui de Colombin. Les noms, les traditions, les tumulus, les armures, les vestiges de toute sorte qui les caractérisent, ont confirmé ensuite l'exactitude de ce raisonnement, mais n'en ont pas été l'occasion. Il a eu son point de départ non-seulement dans l'interprétation d'une phrase du septième livre de la *Guerre des Gaules*, mais bien plus encore dans l'étude du système de conquête indirectement exposé par César dès le premier livre, emprunté d'Arioviste et des Éduens, exécuté par le dictateur plus qu'imaginé par lui. Ce raisonnement pourrait-il n'avoir pas été l'interprétation fidèle du récit de César, pourrait-il se réduire à une erreur stratégique, lorsqu'il conduit à de pareils résultats? N'y a-t-il pas plutôt là un avertissement que l'on connaît assez peu les parties les plus essentielles de l'art militaire des anciens ?

Nos armées renferment des hommes versés dans tous les genres de connaissances, et, certes, les archéologues n'y manquent pas. Que l'on se figure avec quel intérêt ils pourront suivre désormais la question d'Alesia, cette question devant laquelle il ne sera plus nécessaire de douter de la bonne foi ou de l'intelligence des historiens anciens, d'amoindrir les hommes et les choses de la Gaule et de Rome en leur appliquant des proportions convenables tout au plus au moyen âge. César, le type de patience et d'audace, de ruse et de science, redeviendra César; Vercingétorix restera le plus noble chef d'armée qui jusqu'à nos derniers temps ait présenté la gorge au vainqueur, et la guerre de Séquanie sera le fait capital de la stratégie antique.

Le rôle prépondérant des monts Jura, aux époques gauloise et gallo-romaine, n'a pas été pris en assez grande considération par

les modernes. Au reste, c'est une étude réellement encore négligée, à peu d'exceptions près, que celle des accidents naturels du sol. Nous avons entendu un homme spécial qui, par goût et par position, s'est beaucoup occupé de la contrée jurassienne, exprimer ce regret, que, nonobstant les changements apportés dans la manière de faire la guerre par la multiplicité des bonnes routes, le poids des engins et la longue portée des projectiles, on n'apprenne pas mieux des anciens leur science d'approprier les fortifications naturelles aux mouvements et à la défense des masses. Cet état d'infériorité sera rendu plus manifeste dès que les opérations stratégiques de la guerre d'Alaise, dessinées sur le sol par les tumulus, auront été commentées par un homme du métier et livrées, au moyen d'un plan détaillé, à la connaissance de tous (1). La question, chacun le comprend, est, au point de vue militaire, assez importante pour qu'on la traite sans précipitation.

S'il nous a été donné d'ouvrir un débat dans lequel les savants les plus expérimentés veulent bien entrer, à ceux-ci appartient le soin de disserter chacun selon ses aptitudes ; à nous reste le devoir de continuer les recherches, et de présenter, avec les résultats, les moyens employés pour les obtenir, les moyens employés pour les vérifier. Usant, dans nos investigations historiques, des humbles procédés auxquels les sciences naturelles doivent leurs progrès, nous ne craindrons en aucun cas d'exposer notre pensée à la discussion publique, et nous nous appliquerons, plus excité en cela que retenu par l'amour-propre, à trouver et à corriger les erreurs que nous aurons commises. Celles que nous avons pu constater, et qui se trouvaient dans notre première publication, ont donc été effacées de la nouvelle. La sincérité nous est facile; car nous estimons comme suprême récompense de l'étude le bonheur peu envié d'en ruminer les éléments au grand air des montagnes ; et rien ne nous touche de ce qui, habituellement, excite ou décourage l'ambition d'un écrivain. Nous accueillons la vérité, de quelque côté qu'elle vienne, pour elle-même et pour le public à qui elle est due, sans nous laisser détourner par aucun incident.

---

(1) M. le capitaine d'artillerie Bial a presque achevé ce travail qui est fort long.

Deux cartes avaient été jointes à la première édition de ce mémoire; elles seront remplacées par d'autres qui, destinées surtout à faire ressortir les lieux dits, contiendront moins d'indications de pentes et plus de noms. Resteront en blanc les terrains inclinés de moins d'un dixième. Nos plans, néanmoins, ne rendront pas inutile le secours de la carte dite de *l'État-major*. C'est un guide nécessaire, plus complet que tout ce qui l'a précédé dans ce genre. Mais nous croyons prudent, tout en recommandant l'emploi, de signaler l'écueil. Cette belle image du territoire national, presque irréprochable lorsqu'il s'agit de régions peu accidentées, exprime mal les montagnes qui sont à la fois escarpées, boisées et parsemées de prairies. Elle est alors confuse par l'emploi immodéré des traits noirs ; et à ce grave défaut s'ajoute la défiance que l'on doit avoir de la représentation du relief, car celle-ci n'a pas été basée sur un nombre de nivellements des lieux difficiles suffisant pour guider le graveur. Des cotes d'altitude placées à propos servent, il est vrai, de repères, mais elles ne rétablissent jamais le sentiment des pentes avec une exactitude réellement utile lorsqu'il s'agit de détails ; aussi le débat d'Alaise a-t-il donné le spectacle inattendu de stratégistes habiles, attachés à la rédaction même de la carte, et convaincus, non sans raison, que la partie relative à Myon est une des meilleures, prendre pour une montagne le *Plan* de la vallée du Tôdeure qui règne au pied des petites collines de la *Foye*, de *Malcartier* et du *Peu*. On a vu encore sortir des mains d'artistes certainement habitués à lire cette même carte, une reproduction destinée à appuyer l'*Étude de la septième campagne de César en Gaule*, et où se trouve omise toute la chaîne des *Petites-Montfordes* qui forme la clôture du massif d'Alaise sur la moitié du bord occidental. On chercherait en vain sur le papier, parce qu'elle n'y est pas, l'indication au moins d'une prairie plate, de près de deux kilomètres de longueur, d'une largeur moyenne de cent mètres, qui conduit le Lison de *Chiprey* jusqu'au pied des *Mouniots*. Les défauts de ce genre n'existent pas seulement autour d'Alaise, où ils sont nombreux et où il était impossible de les éviter dans les conditions de travail données à l'ingénieur et au graveur; ils sont partout où il a fallu représenter une nature accidentée. Malgré ce danger, sentant tout le prix de la carte de *l'État-major*, nous engageons donc les explorateurs à ne pas faire un pas sans elle. Les cartes que nous produisons de notre côté ne serviront que d'appoint.

Pour les personnes qui, peu faites aux recherches sur l'antiquité, pourraient parfois s'étonner de la concordance si fréquente des lieux et des noms sanctifiés par le christianisme avec des noms et des lieux se rapportant aux religions anciennes, nous jugeons nécessaire de donner avant tout, ici, le texte même de la lettre dans laquelle Grégoire le Grand prescrit la mesure dont l'emploi a mis fin au paganisme des Gaules :

« Cùm vos Deus omnipotens ad Augustinum episcopum perduxerit, dicite ei quid diu mecum de causa Anglorum cogitans tractari, videlicet quia fana idolorum destrui in eadem gente minime debeant, sed ipsa quæ in eis sunt idola destruantur, reliquiæ ponantur : quia, si fana eadem bene constructa sunt, necesse est a cultu dæmonum in obsequium Dei veri debeant commutari, ut, dum gens ipsa eadem fana videt destrui, de corde errorem deponat, et Deum verum cognoscans, ac adorans, ad loca quæ consuevit familiarius concurrat... Nam duris mentibus simul omnia abscindere impossibile esse non dubium est, quia is qui locum summum ascendere nititur, necesse est ut gradibus vel passibus, non autem saltibus, elevetur. » (*Epist.* 76, l. II.)

Des excursions sont fréquemment dirigées depuis quelque temps sur le pays d'Alaise. L'étendue et la difficulté des lieux rendent toujours infructueuses ces explorations lorsqu'on les entreprend à l'aventure. Huit jours de marche suffiraient à peine pour la visite de ce qu'il importe de voir. Une simple promenade sur un seul point donnerait une idée assurément fausse. Si l'on ne veut pas prendre connaissance de toute la contrée, il faut se décider à parcourir au moins certaines lignes malheureusement privées de chemins. Nous nous conformerons donc au désir qui nous a été plusieurs fois exprimé, en donnant, à la suite de cet ouvrage, plusieurs projets d'itinéraires.

Il nous reste enfin à expliquer au lecteur que si, dans plusieurs passages, nous n'avons pas pu effacer notre personnalité comme nous avons coutume de le faire en toute autre circonstance, c'est que l'argument le plus décisif en faveur de notre Alesia, ainsi qu'on vient déjà de le voir, consistera quelque temps encore dans l'exposé du procédé même de la découverte. Nous demandons qu'en raison du but la forme soit tolérée.

DÉCOUVERTE D'ALESIA

« Atacini hujus meminimus inter historicos, propter SEQUANICI BELLI libros : ex quorum secundo, a Prisciano, hic versus adducitur :
« Deinde ubi pellicuit dulcis levis unda saporis. »
(VOSSII *De Historicis latinis*, l. I, c. XVI.)

A vingt-cinq kilomètres au sud de Besançon, près de la source du Lison et des monts de Salins, se trouve le pays d'*Alaise*, massif de rochers presque inaccessibles. Là sont cachés dans les clairières d'une vaste forêt les deux hameaux d'*Alaise* et de *Sarraz*. Malgré le voisinage de *Nans-sous-Sainte-Anne*, où viennent en partie de plaisir les Franc-comtois et les Bourguignons qui aiment les beaux paysages, rarement quelqu'un s'est hasardé à visiter le pays d'Alaise, à moins qu'il ne fût agent du fisc ou chasseur. L'isolement est incroyable. Cependant les indigènes sont loin d'avoir une faible estime de leur pays. Ils conservent la tradition qu'Alaise fut jadis une ville, un refuge dans de grands événements, qu'il y eut une foule dans ce lieu sauvage, et ils associent des idées de famine à celles de leurs splendeurs passées. Semblables au possesseur d'une médaille d'or, mais fruste, on les a vus maintes fois, dans l'hôtellerie de Nans où ils descendent les jours de fête, interroger, chercher qui pût éclaircir le mystère dont ils sont les gardiens.

Quant à moi, je me suis souvent assis, le soir d'un voyage, à la table renommée de l'hôtellerie, à côté d'un ancien maire de Sarraz, connu sous le nom de *Vieux Sans-Souci ;* j'ai assisté aux bruyantes causeries de ces braves gens. Le Vieux Sans-Souci prenait plaisir à provoquer les gouailleries historiques de ses voisins.

— Alaise est la ville, disaient les uns, mais Sarraz est la capitale du pays !

— Ce sont des Sarrasins, disaient les plus savants ; c'est la race alerte, hardie et insouciante des anciens Maures.

La science de nos commentateurs n'allait cependant pas jusqu'à citer les circonstances qui avaient pu valoir aux Alésiens ce singulier sobriquet patois : *ceux qu' mingent las kermeuches*, littéralement, *ceux qui mangent l'écume du beurre fondu*, et dont le sens désignait un lieu où l'on fut réduit à manger la dernière et la plus vile des provisions de garde.

Les jours de querelle entre villages, on était plus bref. A la qualification de *Sangliers*, Sarraz répondait aux Alésiens : *Moudzâis! moudzâs!* A celle de *Loups*, la commune de Myon, qui possède une partie du massif et ne l'habite pas, criait du fond de sa plaine : *Meudjâis! meudjoûs!* Alaise rectifiait ces diverses prononciations en disant emphatiquement : *Moûd'jâis!* On lui répliquait par une dernière injure, celle de *Clamots*, gens qui poussent des clameurs.

Pourquoi ces Sangliers, ces Loups, et au milieu d'eux ces Moûd'-jâis-Clamots? Y avait-il sous ces expressions un sens caché? Je l'avouerai, à l'époque déjà éloignée de ces pèlerinages, aucune considération archéologique n'aurait pu me décider à perdre un des moments que je venais consacrer à la *source du Lison*, au *creux Biare*, au *bief Sarrasin*, à la caverne du *bief Vernau*, merveilleux tableaux réunis dans une seule vallée, collection la plus riche en belles grottes, en cascades, en vertes prairies, en frais ombrages et en précipices couronnés d'arbres que j'aie jamais vue concentrée sur un espace de deux kilomètres. Appelé dans ces lieux par M. le comte de Pourtalès pour y faire construire une maison de chasse, sous le *bois de la Porte*, à l'entrée du défilé que les uns nomment *chemin de Langutine*, les autres *Languetenot*, et par lequel on va d'Alaise à Salins, j'aurais dû être frappé, je ne dirai pas des lieux dits attachés à chaque pierre, à chaque source, à chaque sentier de la forêt, mais du moins de ceux qui s'appliquaient à de grandes collines et ne restaient pas dans l'obscurité comme les autres. Quoique cela fût parlant, je ne savais pas plus répondre alors aux choses qu'aux habitants de cet étrange canton. Le moment n'était pas venu.

Cependant, à une lieue plus au levant, le marquis Laurent de Montrichard, archéologue ami de Caylus, avait, dès le siècle dernier, reconnu les traces d'un camp romain de cent cinquante mètres sur cent vingt-cinq, et avait signalé cette découverte à l'académie de Besançon dans un mémoire qui fut, longtemps après, à propos de la publication des *Documents inédits* de Franche-Comté,

tiré de l'oubli par M. Bourgon, professeur d'histoire de la faculté des lettres. On voulut revoir les lieux. En 1838, M. Bourgon se mit en rapport avec M. Cuinet, curé d'Amancey. Si l'on ne retrouva plus les traces cherchées du camp, on en vit d'autres, et l'on tenta, non sans succès, quelques fouilles dont le bulletin de l'Académie donna un compte rendu.

Un simple ouvrier des champs, Constantin, entreprit avec passion la recherche des moindres vestiges. M. Cuinet, qui était originaire du pays, curé du canton et bon observateur, ne tarda pas à constater l'étendue et l'importance du champ de bataille connu sous le nom de *Camp de Mine*, près d'Amancey, ainsi que des tumulus répandus sur les communes de *Chassagne*, *Flagey*, *Chantrans*, *Reugney*, *Amathay*, *Silley*, *Bolandoz*, *Amancey*, *Fertans*, *Déservillers*, *Éternoz*, *Coulans*, *Refranche*, *Doulaise*, *Lisine*, *Malans*, *Amondans*, et sur d'autres localités encore. M. Bourgon déposa bientôt à la bibliothèque de Besançon plusieurs objets provenant de « ces tombeaux d'hommes armés qui attestent des combats ; » — ce sont ses expressions extraites d'une lettre à M. Cuinet; — mais « combinant tout ce que l'histoire pouvait donner d'éléments, mettant son esprit à la torture, » l'homme spécial arrivait à une impasse et s'écriait : « Des armées nombreuses auraient campé dans ces hautes plaines, et l'histoire est muette ! »

Peu après, les délégués de la Société d'émulation du Doubs, puis M. Vuilleret, le secrétaire et l'âme du musée archéologique de Besançon, opérant avec plus de méthode, arrivaient à des découvertes non moins précieuses, recueillaient les débris et les classaient avec soin. On a sur ces explorations les rapports imprimés de MM. Th. Bruand et Percerot. Aucun de ces documents ne concerne Alaise, dont nul n'avait encore idée ni souci. L'attention était fixée ailleurs.

J'étais membre moi-même de la Société d'émulation et de la commission d'archéologie, mais j'avais pris une part peu active jusque-là dans les recherches, et je connaissais imparfaitement les précédents. Néanmoins, comme tous mes collègues, j'étais surpris qu'une bataille aussi meurtrière que celle qui avait eu lieu sur le plateau d'Amancey n'eût pas une page dans l'histoire. A quelle époque, à quelles circonstances appartenaient ces traces antiques? Les armes trouvées dans les tumulus semblaient devoir le dire ; mais ces armes n'étaient ni celles du moyen âge, ni celles de l'empire romain, ni

aucune de celles que l'on rencontre habituellement dans les collections. M. Troyon, de Lausanne, et plus tard M. Quicherat, n'étaient pas encore venus restituer à ces débris leur origine celtique méconnue alors, même par les conservateurs officiels de nos musées archéologiques. Donc, s'il y avait un mystère historique à éclaircir sur la rive gauche du Lison, il y en avait un autre non moins important sur la rive droite.

Depuis quelque temps, désespérant de trouver, on ne cherchait plus.

L'imprévu a une grande part dans toutes les découvertes. M'étant déchargé de certaines fonctions ingrates que j'avais exercées pendant vingt-quatre ans, je voulus enfin prélever sur le travail allégé de chaque jour un peu de loisir, et relire les auteurs anciens. Ma main rencontra par hasard, autant que par goût, les mémoires de la *Guerre des Gaules*, et j'en entrepris la lecture, cartes et compas en main, comme cela convient à un architecte.

Le premier livre révèle le rôle destiné à la Séquanie par Jules César dans son projet de conquête des Gaules, et prépare l'explication du septième livre. Celui-ci prit bientôt pour moi un intérêt particulier. César, battu à Gergovie et séparé de l'Italie par les armées gauloises, les Cévennes et la difficulté des chemins, était obligé de chercher un détour vers le nord, de rejoindre son lieutenant Labiénus, plus heureux que lui, et d'appeler à son aide les Germains, ces Germains dont il disait au premier livre : « Il trouvait dangereux pour le peuple romain que les Germains prissent l'habitude de franchir le Rhin et de venir en grande foule dans la Gaule ; il calculait que ces hommes hardis et barbares, une fois maîtres de toute la Gaule, comme jadis les Cimbres et les Teutons, se jetteraient sur la Province et de là sur l'Italie, surtout la Province n'étant séparée de la Séquanie que par le Rhône. » Il faut admettre que la détresse de César fut bien grande, puisqu'à l'arrivée des Germains il n'hésitait pas à leur distribuer les propres chevaux de ses officiers. Cependant les Trévires, par crainte des barbares, les Rémois et les Lingons, peut-être par la même cause, demeuraient fidèles et laissaient un passage libre sur tout le territoire belge, soit pour la retraite de l'armée romaine, soit pour l'arrivée des auxiliaires germains. La difficulté ne consistait plus qu'à traverser la Séquanie ou à s'y maintenir. En effet, la possession des montagnes du Doubs eût fourni des re-

tranchements naturels et mis en communication à la fois la Germanie d'outre-Rhin, la Belgique germaine, les Trévires, les Rémois, les Lingons avec les Allobroges et l'Italie. Les Gaulois, de leur côté, surexcités par leurs succès récents, et devinant les intentions de César, veulent l'enfermer chez eux. Les passages sont clos par des places fortes sur la frontière du Doubs ; on fait incendier tous les villages qui pourraient se trouver sur la ligne de retraite, afin d'empêcher le ravitaillement des Romains. Vercingétorix se présente avec une immense armée, comme dernier obstacle à ce qu'il appelle la fuite de l'ennemi. Il arrive au moment où César entre chez les Séquanais par l'extrême frontière des Lingons. Quelle était donc cette ligne de retraite ? Je compris immédiatement qu'elle devait être en Séquanie, dans la direction de Langres à Jougne, ou de Langres à Morez, en passant à droite ou à gauche de Besançon. Mais de chaque côté se voient de nombreuses traces d'antiques guerres dont l'histoire a oublié les noms, ou les aura transportés ailleurs, ainsi que cela s'est fait généralement pour le pays de Franche-Comté, pays de batailles sans historiens, et où l'excès des désastres en a effacé le souvenir précis.

Je ne comptai d'abord, pour retrouver la piste véritable, que sur l'espoir de rencontrer des vestiges de castramétations et des noms de localités. L'idée de chercher les traces de la guerre par les tumulus ne me vint pas de suite. Reconnaissant bien vite que je n'avais rien à trouver au nord de Besançon, malgré les vestiges des camps gaulois et romains que l'on voit aux environs de Vesoul, du mont *Do-Mage* et des Portes-d'Orchamps en Venne, j'examinai sur une carte, village après village, la ligne du sud tracée naturellement par Avrigney, Osselle et la côte qui sépare Salins du Lison. C'est ainsi que, dans cette dernière localité, je rencontrai de nouveau Alaise, Alaise que nulle imagination n'eût trouvée et où me conduisait directement un procédé de recherche méthodique. Les souvenirs de Nans-sous-Sainte-Anne fortifièrent immédiatement mes conjectures.

Cependant, comme j'avais lu une traduction et non le texte même des *Commentaires*, j'avais peine à reconnaître entièrement l'identité des lieux. Je repris la lecture du texte latin, et cette fois j'arrivai encore à un degré de certitude de plus : je remarquai la citation des précipices (*prœrupta loca*), des dépressions de terrains (*demissis*

locis), des friches ou lieux naturellement ouverts (*campestres loci*), dont la traduction, faite en vue d'une autre localité, avait dénaturé le sens et rendait l'Alesia de César presque méconnaissable.

Enhardi par ce premier succès, j'établis sur la carte un plan sommaire de la guerre d'Alaise, et je me mis en route pour aller sur place compléter la vérification. Au lieu de l'entreprendre par Amancey, que je connaissais davantage, je la commençai par le côté opposé, par Myon. M. Moine, maire de cette commune, voulut bien être mon guide, et, dès le commencement de notre voyage, nous retrouvions, là même où nous le cherchions, un vaste fossé situé derrière le village, sur la montagne.

— Voilà, dis-je ensuite au maire, une plaine (*planities*) dont je voudrais connaître le nom.

— Elle s'appelle le *Plan*.

— Quatre batailles ont été livrées dans cette plaine; quelques noms de localités rappelleraient-ils ces faits?

— Sans doute : l'extrémité du *Plan* s'appelle l'*Ile de bataille*. Au reste, voilà encore le *Champ du soldat*, le *Guidon;* et la tradition rapporte qu'à Myon même il y eut un camp de cavalerie.

— Et cette vaste friche qui occupe la partie de la plaine la plus rapprochée d'Alaise?

— C'est *Charfoinge*.

Charfoinge! Ce mot inusité, mais dont la première partie peut représenter indifféremment ou le souvenir du proconsul par son nom même corrompu, ou le souvenir de chair enfouie qui marqua les pas de cet homme; ce mot, dis-je, qui éveille dans l'un et l'autre cas une idée de charnier, appelait toute mon attention : car il est resté à cinquante hectares d'une friche où les tombelles de terre et de pierrailles se touchent, et où je rencontrai, entre autres, les vestiges d'un retranchement de douze cents mètres de longueur, formant une seule ligne droite.

— Et ces montagnes au sud de Charfoinge?

— Le *Grand-Camp-Baron* et le *Petit-Camp-Baron*.

— Le nom de cette montagne, que je crois être la citadelle (*munitiones*) d'Alaise?

— Les *Mouniots,* et non, comme l'appelle les étrangers, le Moniot.

— Y a-t-il un fossé au pied des Mouniots, du côté de la plaine?

— Je vous y conduis. On l'appelle, suivant le lieu, car il est très-

long, la *barre du Fossé, de la Faussure, des Vallières;* mais au devant de l'entrée d'Alaise, ces noms font place à celui de *barre du Conat.*

Le nom de Conat, que je crus d'abord tiré du latin *conatus,* attaque, et qui plus tard fut reconnu comme un simple nom de retranchements, me frappa en ce qu'il s'appliquait au lieu des efforts constants de Vercingétorix pour s'échapper pendant le siége.

Nous montions à Alaise, et je demandai brusquement à un habitant si l'on aurait dans ce village des motifs de croire qu'il eût existé une ville en cet endroit. Sa réponse fut qu'autrefois certaines choses de la commune justifiaient cette opinion; qu'ainsi le four public, au lieu de porter le nom habituel de four banal, avait eu celui de *four de la ville,* et qu'une partie du territoire était appelée *Sous-Ville.* Ces expressions ont été jadis appliquées aux simples villages comme aux villes, mais elles avaient dans la bouche de celui qui les employait le dernier sens seulement.

— Aurait-on, lui dis-je, souvenir d'un endroit de ce pays où l'on se retirait dans les anciennes guerres?

— Le voilà.

Et il me montrait la partie de la montagne qui est au levant du village d'Alaise, et qui est un véritable refuge dans un refuge même.

Ce voyage, quoique dissipant jusqu'au dernier de mes doutes sur le fait principal, me contraria d'abord sur plusieurs points. Les *Commentaires* sont très-précis, mais si laconiques, qu'ils doivent être lus mot à mot, chaque mot couvrant une circonstance importante. N'ayant pas encore appris à me défier d'une lecture trop rapide de César, je croyais avoir tout compris, tandis que j'avais fait des omissions. Les traces des retranchements n'apparaissaient que par endroits; leurs noms seuls subsistaient le plus souvent, te la nature avait fourni elle-même la majeure partie des gigantesques ouvrages que l'on croyait avoir été réellement exécutés par César.

La solution des autres difficultés me donna plus de plaisir que de peine; car je n'avais qu'à puiser, d'une part, dans une histoire écrite par l'acteur lui-même; d'autre part, dans des terriers de communes fabuleusement riches en vieux noms. Les livres de la belle bibliothèque de Besançon s'ouvrirent à mes recherches par les soins de M. C. Weiss, et avec le concours infatigable de M. A. Castan, son aide. J'ajoutai aux *Commentaires* le secours de Plutarque, dont les

récits, donnés de seconde bouche, semblent parfois contraires à ceux de César, mais les complètent pour qui a vu le pays. Dion Cassius confirma de nouveau, et de la manière la plus précise, mes prévisions; Dion Cassius, le grand historien, l'homme de son temps le mieux placé pour connaître Alesia, puisque, élevé dans les armes et dans les lettres, et devenu ensuite général, consul, ministre d'Alexandre Sévère, il eut nécessairement entre les mains et sut comprendre tous les documents relatifs au fait militaire le plus admiré de ses contemporains! Je retrouvai, dans les ouvrages de Vossius, qu'il avait existé un poëme de Varro Atacinus sur une guerre de Séquanie, *de Bello Sequanico*. Varron était de la Province, peut-être soldat de la fameuse dixième légion dont la levée avait été entièrement faite dans son pays. Gaulois en même temps que poëte latin, nul sujet de guerre ne pouvait, au moment où il composait ses chants, égaler à ses yeux celui d'Alesia. Nulle autre guerre de Séquanie n'eût su captiver l'attention des contemporains.

De nouveaux voyages ajoutèrent à mon instruction naissante; mes prévisions avaient été confirmées, et ma conviction solidement assise; j'étais en mesure de rectifier l'erreur géographique accréditée depuis longtemps sur le point le plus saillant de notre ancienne histoire nationale. J'avais devant moi un monument condamné à l'oubli par la volonté des princes les plus puissants et par la barbarie d'une longue suite de siècles, mais conservé presque intact, dans sa solitude, par l'opiniâtre persistance des lieux dits. Marchant dans le vrai, je n'eus plus ensuite qu'à pressentir les documents pour les rencontrer; je les demandai partout.

Le docteur E. Delacroix, mon frère, trouva bientôt dans le nécrologe de Saint-Anatoile de Salins le nom latin d'Alaise, ALESIA, nettement écrit dans ce passage :

« Obiit Girardus de Alesia... »

Je dus ensuite aux recherches de M. Castan ces autres extraits du même manuscrit :

«... Heredes Henrici de Alesia...
Obiit Henricus de Alesia, domicellus... »

et en même temps cette citation d'un acte de 1279, où se montre la dénomination moderne :

« In villa et finagio de Alaise. »

Le livre du nécrologe de Saint-Anatoile, écrit en l'an 1390, est une copie de textes anciens, ainsi que l'indique la note suivante :

« Extractus veraciter ex antiquis libris et regestris dicte ecclesie. »

Le manuscrit appartient à la bibliothèque de Besançon.

Dans cette ville, où la prononciation diffère un peu de celle d'Alaise, il était intéressant de savoir quelle forme avait prise au moyen âge le mot Alesia.

En 1060, une bulle en faveur de l'abbaye Saint-Paul dit :

« Ecclesiam de Alazia. »

Aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles, d'autres chartes disent *Alasia.* Cependant un texte du XIIe siècle conserve au nom sa pureté. Il est tiré du nécrologe de l'abbaye Saint-Paul et conçu dans ces termes :

« XVI Kal. Martii. Obiit Stephanus subdiaconus, canonicus noster, pro quo habemus altare de Alesia et altare de Myon, apud nos sepultus. »

C'était bien, au reste, à l'époque gallo-romaine, la forme de nom admise dans la localité d'Alaise ; car des fouilles récemment opérées sur un lieu de pâture ont mis à découvert un fragment de poterie rouge, évidemment antique et portant cette estampille :

ALE
SI

La première branche de l'A est d'une excessive longueur, et l'S ressemble à un Z retourné. Une partie du centre de l'E a été détruite par le nettoyage ; mais ce qui reste ôte l'idée de toute autre lettre.

Le fragment est déposé au musée archéologique de Besançon.

Le nom d'Alesia était le plus important parmi ceux qu'il fallait chercher ; il ne fut pas seul à se montrer. Lorsque parut la première édition de ce mémoire, je possédais assez de documents pour tracer, à quelques détails près, avec exactitude toute la guerre de Séquanie. Je connaissais d'une manière générale les localités où devaient se placer les théâtres successifs des opérations militaires ; mais je n'avais pas encore extrait des registres du cadastre le nom particulier de chacun des lieux et vu sur le sol toutes les empreintes du passage des armées. Cette lacune n'est pas entièrement comblée ; déjà cependant le succès obtenu de la sorte serait un miracle s'il n'eût pas été simplement le résultat de la bonne

voie et si, la voie ouverte, il ne suffisait pas d'ouvrir les yeux. Les terriers communaux consultés donnèrent, comme s'ils avaient été récemment écrits dans ce but, les noms les plus caractéristiques sur les points que j'avais d'abord indiqués sans savoir les lieux dits; les traditions semblèrent surgir du sol, et la présence des tumulus, moyen de contrôle nouveau, mais nécessaire, quand il s'agit d'une guerre des Gaules, ne firent défaut nulle part. Des vestiges encore inconnus de campements se trouvèrent à l'endroit même où on les allait chercher. Parfois, un relief excessif des terrassements dénota la superposition de travaux de l'époque des empereurs; mais cette coïncidence n'a rien qui doive étonner, le choix d'une position militaire par César pouvant bien avoir été un exemple à suivre pour d'autres généraux.

J'avais attribué primitivement aux Germains seuls les armures et les ornements trouvés autour d'Amancey dans les tumulus. A cette époque, les conservateurs de nos musées officiels, si instruits sur les antiquités étrangères, ne savaient rien de l'industrie gauloise. J'appris de M. Troyon, archéologue plus expert en cette matière, que j'avais commis une erreur au détriment de la question d'Alaise; que les objets recueillis à Amancey étaient celtiques, et que depuis longtemps, dans sa collection particulière, il avait classé plusieurs pièces analogues trouvées en Suisse, comme contemporaines de la guerre des Gaules. Mon erreur me pèse. Elle n'a pas dû être sans influence; et tel eût été pour Alaise qui se montre parmi ses adversaires, et dont il sera devenu beaucoup plus difficile de se faire entendre à cause de l'animation qu'engendre la lutte. Mais les choses ont fait un grand pas depuis trois ans. Des fouilles, décrites avec soin par M. Varaigne, donnèrent la preuve que les tumulus d'Alaise étaient bien réellement celtiques. La Société d'émulation du Doubs et les lecteurs de la *Revue archéologique* apprirent, par un beau rapport de M. A. Castan, que des armures identiques à celles du plateau d'Amancey se trouvaient dans les sépultures non moins nombreuses du massif d'Alaise. Les fouilles, exécutées avec plus de précaution que d'argent, avaient beaucoup rendu. Le musée de Besançon s'enrichissait. M. Quicherat vint à son tour remplir pendant six semaines la tâche de surveillant. On connaît les deux œuvres de maître que lui avait inspirées une première exploration des lieux. Une fois façonné à distinguer avec certitude, par les moindres ves-

tiges, les tumulus, il voulut les compter, et fut obligé de se résigner à faire un compte par masses, tant le nombre était grand. Vingt mille *mottes*, dont l'une, celle de la *Croix du Gros Murger* a renfermé à elle seule cent cadavres, entourent Alaise. Les restes d'un nombre inappréciable de corps, d'au moins cent mille, peut-être de plus de cent cinquante mille hommes tués à la même époque, accusent un immense massacre dans la nation gauloise. Si l'on parcourt les groupes avec attention, ils font reconnaître des traces de retranchements attaqués ou défendus, et donnent ainsi d'une manière certaine la date de l'inhumation; car Vercingétorix fut le premier de sa nation qui fit établir autour d'un lieu de campement des ouvrages : leur présence à côté des tombes et des armures celtiques atteste à la fois l'œuvre du chef innovateur et des Romains.

Malgré l'éloquence des faits, un militaire estimé, qui s'est prononcé contre Alaise et combat avec trop de loyauté pour n'être pas bientôt obligé de se rendre, vient cependant d'écrire cette phrase : « Alaise n'a jamais été un poste militaire. C'est un champ de bataille, annexe du grand charnier d'Amancey. » Vingt mille tumulus autour d'un point qui s'appelle Alesia, plus de cent mille Celtes tués où règne un pareil nom, ne sont pas des circonstances tellement communes que l'on doive s'attendre à les rencontrer ailleurs; nos adversaires l'espèrent néanmoins, au nom de la théorie. Mais, dût-il en résulter qu'il resterait quelque chose à apprendre encore en stratégie, l'Alesia où sont les morts demeurera sans partage celle de César et de Vercingétorix.

Le pays que l'on oppose à Alaise est celui d'Alise en Auxois. Certes, les mots qui ressemblent à celui d'Alesia se retrouvent en beaucoup de lieux, soit dans la Gaule, soit au dehors. Il y en a deux au moins, indépendamment de celui d'Alaise, dans les montagnes du Jura; mais là, comme autre part, tous diffèrent les uns des autres, selon le changement des dialectes. Ils paraissent avoir été attachés à certaines localités d'une ancienneté extrême, et l'on verra plus loin leur rapport avec les champs élyséens de l'antiquité.

La croyance était généralement acceptée, de nos jours, qu'Alesia se trouvait en Auxois, au village d'Alise. Il y avait en effet une conformité assez remarquable, non-seulement dans les noms, mais dans les lieux. Alise est le même mot qu'Alaise, prononcé différemment,

selon les pays, comme Seine et Saône, comme Rhin et Rhône. Les noms d'Alise, *Pagus Alisiensis*, ou *Alsensis*, cités par d'Anville, celui d'*Alisiïa*, trouvé sur une pierre antique, indiquent l'ancienneté de la prononciation du nom de ce village, et cette prononciation n'est pas celle d'Alesia, si connue à l'époque gallo-romaine, encore moins celles d'Ἀλησία et d'Ἀλαισία, formulées en grec par Plutarque et Polyen. Le plateau d'Alise n'a pas la trentième partie de la surface du massif d'Alaise. C'est une montagne de moins de cent hectares, plate et dépourvue d'accidents de terrain auxquels on puisse appliquer la qualification relative de citadelle, dépourvue surtout de noms de guerre et de tombelles celtiques indiquant les champs de bataille. Mais à Alise comme à Alaise, sauf la différence des proportions, la disposition des lieux offre quelque analogie par rapport à deux rivières coulant de chaque côté et se réunissant un peu plus au nord. On a donc pu bâtir sur cette donnée à Alise, faute de mieux, un thème assez vraisemblable; il n'a pas néanmoins satisfait tous les esprits, alors même que le véritable lieu fût encore inconnu.

« Quelques savants, écrivait, au xviie siècle, le P. Prost, ont cru qu'Alexie était la petite ville d'Alise en Auxois. Cependant, quoiqu'il semble y avoir beaucoup de rapport entre les noms, il y en a si peu entre les lieux tels que César les décrit, qu'à peine en paraît-il aucune trace. » Avec les savants de l'Italie et de l'Allemagne, le P. Prost cherchait alors Alesia en Franche-Comté. Il n'osait même disconvenir que ce ne pût être Luxeuil-les-Bains ; mais il n'affirmait pas. L'importance antique de cette petite ville, démontrée par des ruines et par le nombre des inscriptions, dépasse tout ce que l'on sait d'Alise, et ces inscriptions, comme à Alise, témoignent qu'Alesia est ailleurs. En effet, les noms latins de Luxeuil sont *Lussovium* et *Lixovium*, qui paraissent être les mêmes mots que *lixivium*, lessive, et désigner par ses qualités l'établissement de bains.

Connaissant Alise et Luxeuil, le P. Prost avait aussi visité, avec « M. de Mandajor, » *Alais en Languedoc*, qu'il jugea trop éloigné du théâtre des événements. Il avait regardé partout et n'avait pas deviné Alaise, cachée près de lui dans un bois.

Un dictionnaire de géographie ancienne, laissant au lecteur l'embarras du choix, se résignait à nommer :

« 1° *Alesia* ou *Alexia*, près de Semur, en Bourgogne;

« 2° *Alesia-Mandubiorum*, Combe-Julienne, colline ou vignoble de France, dans les Cévennes;

« 3° *Alesia-Nova-Mandubiorum*, sur la rive gauche du Gardon, etc.»

Le plus illustre contradicteur qu'ait rencontré le système d'Alise en Auxois a été certainement Napoléon Ier. Élevé à ne pas douter de l'identité d'Alise et d'Alesia, il a cependant dicté sur la question quelques lignes où il laisse percer de la répugnance à expliquer, par les localités telles qu'il les avait vues, ces opérations de guerre dont César fut l'auteur et l'écrivain, mais derrière lesquelles une grande erreur se faisait sentir.

Il avait été dépassé dans cette voie par un des stratégistes les plus érudits de son armée, le colonel Vacca-Berlinghieri, qui a fait une étude théorique du siége d'Alesia et qui concluait ainsi : « Je ne crois pas qu'on ait raconté ce qui a été fait réellement, et l'on se perdrait si l'on voulait porter un jugement solide sur une opération de guerre qui contient, à mon avis, beaucoup de circonstances fabuleuses. Je conclus qu'il faut cesser de donner cette campagne de César pour un chef-d'œuvre. »

Ces invraisemblances signalées, avec une certaine réserve par Napoléon, avec colère par Vacca-Berlinghieri, autorisèrent le commandant Dumesnil, qui étudiait sur le terrain l'application des opérations du siége, à douter d'abord de l'identité d'Alise et d'Alesia. Puis, ramené à d'autres pensées par une traduction écrite pour lui (il ne lisait pas le latin), et que lui fournit un officier né dans le pays, il reporta contre les *Commentaires* la défiance qu'il avait eue auparavant contre la localité. Il se décida cependant à conclure en disant de César : « Il serait pénible de penser que tous les détails minutieux donnés par lui n'aient eu qu'un but, celui de couvrir une jonglerie. »

Encore Napoléon Ier, Vacca-Berlinghieri et Dumesnil ignorèrent-ils une circonstance rapportée par Plutarque, et qui, pour ces esprits déjà rebutés par tant d'invraisemblances, eût été concluante contre Alise, c'est qu'Alesia se trouvait occupée, avant l'arrivée de Vercingétorix, par quatre-vingt-dix mille Mandubiens, hommes, femmes et enfants, « réfugiés, ajoute César, avec leurs troupeaux, qui étaient considérables. » Or, une ville celtique, à cabanes rondes et sans étages, n'aurait pas pu recevoir une pareille multitude dans une enceinte moindre de cent hectares comme le

mont Auxois. En peu de jours, toute cette population et son bétail eussent péri dans l'ordure. Faute de place sur la hauteur, les troupes de Vercingétorix fussent restées sur les pentes extérieures, en dessous du plateau ; et dans ce cas, ce n'est pas un siége que César eût entrepris contre une armée ainsi disposée en pleine campagne, sur des terres accessibles partout à la charrue, mais une bataille.

Ainsi, les stratégistes modernes n'ayant pas eu, réunis sous leurs yeux, tous les documents anciens relatifs au siége d'Alesia, et cherchant, dans la seule comparaison du récit de César avec un lieu indiqué à tort, le contrôle de la vérité historique et non celui de la vérité géographique, étaient conduits à douter à la fois du talent militaire du vainqueur de la Gaule et du mérite de son écrit. Les sept premiers livres de la *Guerre des Gaules*, au lieu de rester ce qu'ils sont, quoique nés d'un ennemi, la plus noble épopée de l'histoire nationale, allaient être condamnés comme un tissu de fables, de jongleries et d'impostures.

Mon intention, je le répète, n'est pas de discuter contre une erreur qui devra tomber devant une simple description de la contrée d'Alaise, et surtout devant le faisceau des lieux dits, le récit des faits et la pureté des antiquités celtiques. Qu'il me suffise de répéter en ce moment :

Que les historiens latins et grecs sont unanimes pour nommer la Séquanie à propos du mouvement de César vers la Province ;

Que les textes des *Commentaires* et des *Vies des hommes illustres* désignent les limites du pays de Langres et la Séquanie, au sujet de la bataille qui a précédé le siége d'Alesia, sans mentionner les Éduens ;

Que cette bataille fut livrée : après que César eut franchi le pays des Lingons, dit Plutarque ; à dix mille pas plus loin encore, d'après les *Commentaires ;* dans la Séquanie (ἐν Σηκουανοῖς) selon l'expression de Dion Cassius, corroborée par le témoignage de la biographie attribuée à J. Celsus et par les Ἀπομνημονεύματα ;

Que César n'est allé chez les Éduens qu'après la prise d'Alesia, pour y réorganiser l'administration de la Gaule ;

Qu'Alise en Auxois fait partie de ce même pays des Éduens, et que si César se fût déjà trouvé chez les Éduens, il n'eût pas eu à dire qu'il y alla aussitôt que le siége fut terminé.

J'ajouterai d'autre part :

Que la bataille livrée chez les Séquanais dura un jour

Que, le lendemain, Vercingétorix était à Alesia avec cent mille hommes et leurs bagages ;

Qu'ayant opéré leur retraite en disputant le terrain pied à pied, les Gaulois n'auraient pu parcourir, dans cette journée, ni quatre cents kilomètres pour atteindre Alais dans les Cévennes, ni même quatre-vingt-dix à cent kilomètres pour atteindre Alise en Auxois;

Qu'Alesia était sur un territoire contigu à celui des Allobroges (*Respicite finitimam Galliam;* César, l. VII, c. lxxvii. *Ipsis in finibus hostium;* J. Celsus) ; qu'elle était en même temps voisine du champ de bataille et de la frontière des Lingons (César et Plutarque.)

Or, que valent, sur une question de ce genre, des assertions modernes données contrairement au témoignage des anciens? Que valent les dénégations contre l'affirmation de Dion Cassius, écrivain muni de tous les documents contemporains? Et ces hypothèses, à peine admissibles hier devant le démenti formel donné par les textes antiques, que valent-elles encore aujourd'hui, qu'à la distance de cinquante kilomètres de la frontière du pays lingon nous montrons le vaste horizon des montagnes du Doubs (*Dubis*), où se trouvent, à une extrémité, la ville de la cavalerie mandubienne, *Epo-manduodurum*, plus tard *Mandura*, Mandeure, et à l'autre, *Alesia*, aujourd'hui Alaise; quand, du pays d'Alaise, l'œil découvre de même la frontière de Langres au nord, les montagnes des Allobroges au sud?

Si, tout près du lieu nommé par César d'une manière incontestée, il y a les Mandubiens et une Alaise, pourraient-ils n'être pas les *Mandubii* et l'*Alesia* des *Commentaires?*

En résumé : César enveloppé dans la Séquanie par les troupes de Vercingétorix, tel est pour nous le premier fait important de la guerre de Séquanie.

A petite distance du lieu de cette bataille et de la frontière des Lingons, existe une localité qui, jusqu'au xiii[e] siècle, a conservé sans altération son nom d'*Alesia*, et règne encore au milieu des vestiges du plus vaste champ de carnage qui soit connu. C'est là, c'est à Alaise que nous plaçons le siége mémorable qui a terminé la lutte de Vercingétorix; c'est là que nous voyons le dénoûment de la *guerre de Séquanie.*

A nos yeux, la Séquanie fut constamment le centre de la puissance militaire des Romains, et contre les Germains, et contre les

Gaulois. A nos yeux, dans les temps antérieurs, alors que l'on consacrait les vieilles chênées, les hautes aiguilles de pierre brute, les grottes gigantesques et leurs sources; alors que les mots de *Belin*, *Guyon*, *Anna*, *Rhéa*, *Merlin* avaient un sens; alors que toutes les Gaules, à l'est comme à l'ouest du Rhin, formaient encore ensemble une même patrie, *Alesia* en était la métropole.

LES ORIGINES D'ALÉSIA

« Antiquam exquirite matrem. » (*Æn.*, l. III, v. 96.)

« Hercule, à la tête d'une grande armée composée d'hommes de tous pays, fonda une cité très-étendue, à laquelle il donna le nom d'Alesia. De plusieurs points du voisinage, des colons affluèrent spontanément. Leur nombre ayant dépassé celui des fondateurs, les institutions commencèrent de suite à dégénérer et à faire place aux coutumes des barbares. Les Celtes tiennent encore cette cité en grand honneur, comme la métropole de toute leur nation. Depuis l'époque de sa fondation jusqu'à nos jours, Alesia est restée libre et s'est gouvernée par ses propres lois. Enfin Caius César, après des hauts faits qui lui ont mérité d'être appelé dieu, s'étant emparé d'elle, tout disparut, comme dans le reste de la Celtique, devant l'empire romain. »

C'est du temps de César que Diodore de Sicile écrivait ces paroles. Il avait beaucoup voyagé, pour voir avant de dire, et déclarait avoir consulté les traditions orales comme les traditions écrites des barbares. Son opinion était donc celle de ses contemporains quand il affirmait l'identité de l'Alesia de César avec l'Alesia d'Hercule, et quand il lui assignait une origine antérieure de bien des siècles à celle de Rome. Comme cette figure d'Hercule est, non plus celle du héros mythologique, mais celle du Phénicien maître du trafic de l'occident à l'orient par la Méditerranée, rouvrant à ses vaisseaux le détroit de Gibraltar, et à ses marchands, alors menacés de mort, le passage du Rhône au Rhin à travers les contrées celtiques, l'opinion de Diodore devient une révélation pour tous ceux qui, pensant que dans tous les temps les mêmes besoins engendrent les mêmes entreprises, tiennent à se faire une idée juste des migrations, du commerce et des luttes de l'antiquité. Diodore était de Sicile. Étranger à la Gaule par sa naissance, mais moins imbu que les Latins de préjugés contre cette nation, on doit le regarder comme le plus impartial en même temps que comme le plus ancien des

historiens qui ont laissé sur elle des écrits de quelque étendue. La métropole des Gaules, bien déterminée par cet auteur, se retrouve aujourd'hui dans un milieu tel que le nom d'Alesia ne restera plus attaché au seul souvenir de sa destruction. Une cité ne peut pas avoir été obscurément la métropole religieuse d'un peuple qui a porté au loin ses conquêtes, et l'on verra que le centre alésien a eu son expansion, comme plus tard ceux de Jérusalem et de Rome ont eu la leur. De simples lieux dits donneront encore la clef de l'histoire des premiers âges, ainsi qu'ils auront donné ceux de la guerre de César.

Les Celtes, ou, pour les désigner par un nom plus général, les Gaulois, que Diodore montre, dans les profondeurs de l'antiquité, si sévères gardiens de leurs frontières, se sont toujours dits indigènes, c'est-à-dire nés sur la terre qu'ils occupaient et n'y ayant pas eu de prédécesseurs. Déclarant en outre la terre immortelle, quoique sujette à des révolutions par l'eau et par le feu, ils affirmaient ainsi une sorte d'éternité de leur race. La valeur de cette prétention, grâce à l'état des sciences, peut être examinée avec plus de sûreté par les modernes qu'elle ne l'a été par les écrivains romains et grecs. Qu'au delà de certaines limites l'histoire soit condamnée à rester obscure et à s'éteindre ; que ces limites, marchant avec le temps, s'avancent constamment derrière une période de cinq à six mille ans, suffisante pour anéantir les récits anciens sous la masse des récits nouveaux, les monuments sous leurs ruines, et les ruines sous les combinaisons besoigneuses de populations toujours renaissantes ; que de cette période même les premiers âges soient brodés de fables qui cachent la réalité, les ressources ne manquent plus à l'explorateur, ni l'intérêt à ses découvertes. Il y a des faits d'un ordre général que la science de notre temps met chaque jour en évidence, antérieurs aux légendes, et qui désormais doivent être pris en considération dans toute étude où il est besoin de recourir aux traditions humaines.

Les géologues nous enseignent que tout point du globe appartient, soit à des terrains façonnés au feu, soit à des dépôts surgis de la profondeur des eaux, soit aux débris des uns et des autres. Ils trouvent que l'état actuel du relief, nonobstant la quantité de siècles assignés à son existence, est récent, relativement, il est vrai, à la durée des époques précédentes. Aussi loin que nous puissions at-

teindre, de nos regards tournés vers le passé, l'étendue de cette période géologique dans laquelle il nous est donné de vivre, la terre nous apparaît avec une chaleur centrale qui rend la vallée plus chaude que le sommet des montagnes ; avec une ligne équinoxiale et deux pôles, des contrées sujettes à de grandes différences d'hiver et d'été, d'autres où ces alternatives sont à peine sensibles ; avec des mers et des continents à toutes les latitudes ; enfin, avec une immense population d'êtres créés pour toutes les circonstances locales. Mais le relief que nous avons sous les yeux est destiné lui-même à se modifier. La pluie dissout les roches, creuse des cavernes et des vallées, fait des rivières, et celles-ci entraînent perpétuellement dans la mer, pour y former de nouveaux terrains, les débris des montagnes qui en étaient sorties, rien ne sortant de la mer que pour y rentrer. Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais sur la terre un privilége de demeure fixe ni pour l'homme, ni pour aucun des êtres organisés. Un mouvement continu les chasse de mer en mer, de continent en continent. Bien plus, l'espèce humaine, à qui est confié le souci de l'histoire du globe, mais qui est destinée à vivre et à trouver la sépulture dans les lieux que le temps dévore le plus vite, passe sans laisser de vestiges appréciables de sa dépouille ; tandis que les ossements des animaux du domaine des eaux, déposés tous dans le grand laboratoire sous-marin, y deviennent roches, et, rendus plus durables par la pétrification, semblent devoir survivre seuls comme monuments des races anciennes.

Sous l'impérieuse loi du renouvellement, l'homme a eu des rôles déterminés. Au Nègre, le soleil le plus ardent ; à l'espèce jaune, les plaines fertilisées par une chaleur et une humidité constantes ; à l'Européen, les plages voisines des glaces du nord ou les plateaux des pays tempérés. Il y a des variétés humaines pour les divers climats. Les hommes appartenant tous à la même espèce, les variétés se mêlent et produisent par leur mélange des aptitudes intermédiaires, de telle sorte qu'aucun lieu ne puisse, au besoin, rester inhabité ; mais il faut le maintien des conditions climatériques pour la conservation de la variété ou du mélange. Que, par exemple, une colonie s'établisse et parvienne à s'isoler dans des plaines tropicales fertilisées par des fleuves, elle n'acquerra pas une postérité. Qu'elle se mêle, soit aux Nègres, soit aux Indiens, elle obtien-

dra une descendance ; mais, après plusieurs générations, l'élément européen se sera éliminé peu à peu. La colonie aura pu laisser un nom, une langue, une filiation étendue ; elle ne laissera pas une goutte de sang étranger au pays. Chaque race redevient, dans chaque contrée, ce que la contrée comporte. Les migrations d'un point extrême de l'ancien continent à un autre point extrême, les superpositions de peuples ne peuvent altérer que momentanément la race conquise.

Une nation peut donc se dire indigène, en ce sens qu'elle prétendrait appartenir à la variété humaine propre au climat; mais elle doit subordonner cette prétention à la loi naturelle qui modifie ce climat, et surtout à la loi naturelle qui tout à la fois épure les races par le repos et détruit ses propres conséquences en imposant à l'enfant deux auteurs de ses jours, le rendant, par cette mesure si simple, le descendant de l'humanité entière. Au premier degré, l'enfant compte un père et une mère; au deuxième degré, quatre ascendants, huit au troisième; et le nombre doublant ainsi de génération en génération, de vingt-cinq en vingt-cinq ans au plus, il y a des millions à parier contre un, il y a certitude absolue que chacun des hommes de l'ancien continent, pâtre ou roi, blanc, noir ou jaune, ayant fait souche au commencement de l'ère actuelle, est l'ancêtre de chacun de nous. L'interposition des mers, les différences de couleur, les antipathies religieuses, sont de grands obstacles au mélange des peuples ; mais l'intérêt finit toujours par rétablir des relations et par supprimer les exceptions les mieux protégées.

De cette organisation générale il résulte donc que chaque peuple provient en même temps d'une seule grande famille, qui est l'humanité même, et de races différentes, races tendant constamment à se recréer par l'isolement et à se confondre par le besoin du négoce.

Il résulte encore que le mélange étant d'autant plus considérable qu'il y aura eu plus de relations, les lignes principales de trafic se trouveront elles-mêmes marquées sur le globe par des traînées d'idées et de mots où l'explorateur reconnaîtra une origine commune, lors même que l'histoire n'en dirait plus rien.

C'est ainsi qu'entre les climats si opposés de l'ouest de l'Europe et du sud-est de l'Asie, existe la plus continue et la plus importante

de ces routes naturelles le long desquelles le marchand se meut. Voie de terre ou voie de mer, selon que la confédération commerciale des peuples règne au nord de la mer Noire, sur les îles de la Méditerranée ou par la rive africaine; parcours momentané par le Grand-Océan lorsque la barbarie obstrue les lignes intermédiaires, la voie existe depuis qu'il y a une Europe et des Indes. Elle a été suivie, oubliée; et lorsque les peuples la reprennent, ils doivent y reconnaître sans étonnement les vestiges de la langue et de la religion des anciens âges : aucune autre ligne n'a autant contribué au mélange des races. C'est l'axe de la civilisation de l'ancien continent, le puissant moteur commercial, industriel et religieux autour duquel s'élabore perpétuellement la société européenne.

Avec des aptitudes physiques différentes, les races ont aussi une manière de se servir de leur esprit appropriée aux localités. Vivant sur un sol où plantes et animaux abondent, dans une pâture luxuriante où la mort cache ses piéges sous toutes les formes, sans relâche exposé au poison des végétaux, au venin ou à la dent des bêtes, l'Indien a besoin de prévoir vite et beaucoup : il est rusé et défiant. Sous un ciel moins fécond, l'Européen a des ennemis moins nombreux, mais des moyens d'alimentation difficiles; la longueur des hivers le force à prévoir de loin : il est, par nécessité, doué de science et d'esprit d'association.

Au centre d'action des trois races principales, une population intermédiaire se forme sans cesse, représentant la moyenne entre les qualités physiques et intellectuelles les plus opposées, et préparée ainsi à une grande supériorité d'aptitude dans les négociations. Ce champ de foire naturel des peuples est sur la rive orientale de la Méditerranée, où s'échangent, en même temps que les objets de trafic, les idées, et où sont annoncées habituellement les doctrines religieuses.

Dans ses mouvements continuels de flux et de reflux, la civilisation semble parfois abandonner les contrées extrêmes des continents; mais elle ne quitte jamais entièrement la plage centrale. C'est donc là que l'Européen, cherchant à renouer le fil de ses traditions interrompues par le temps, est arrivé involontairement à demander son histoire et à placer le berceau des nations, qui est partout.

On appelle Palestine la contrée qui est l'axe du grand chemin de la Méditerranée à l'Inde.

Inférieurs au Gaulois, à l'Indien et au Nègre pour l'énergie de leurs qualités respectives, mais armés contre les uns de la vigueur qu'ils tiennent de l'Europe, contre les autres de la ruse particulière aux types méridionaux, les peuples de la Palestine remplissent de leurs marchands les caravanes, les ports, les cités industrielles et les expéditions militaires. Ils sont les commerçants par excellence. L'homme de ces contrées est ce qu'on nommait, en prenant le mot dans sa vieille acception, le mercier, ce que l'habitant de la Séquanie entend par le *mechi*.

Mais lorsqu'il est donné aux nations européennes de développer leurs qualités naturelles par quelques siècles consécutifs d'institutions favorables, la civilisation atteint chez elles une grandeur impossible même aux races intermédiaires. Alors le Gaulois, placé à l'extrême limite où la race blanche est moins exposée au mélange, et où la disposition géographique du pays, non moins que le besoin, excite aux entreprises, sent se développer en lui une puissance qui déborde sur la surface du globe, et déplace temporairement le centre d'activité des races. Il atteint et maintient ce haut point de supériorité par le seul exercice de ses aptitudes scientifiques, et on le voit aspirer à devenir, par la conquête et le prosélytisme, comme l'instituteur du genre humain. On trouvera ses traces partout où ses plus grands intérêts l'ont fait voyager. Elles sont ineffaçables sur toutes les lignes qui ont pu le conduire aux contrées indiennes. C'est lui que l'antiquité nomme, selon les temps et les lieux, Titan, Hyperboréen, Gal ou Galate, Pélasge, Ombre ou Cimbre.

Si, comme la plupart des peuples des temps anciens, et comme toutes les tribus sauvages de nos jours, les Gaulois ont eu le tort de se croire indigènes, les savants modernes n'ont pas moins erré dans leur réaction contre cette prétention naïve. En effet, ils s'accordent assez généralement à admettre, contre toute espèce de document, cet autre préjugé qu'un point de l'Asie centrale, dans un temps peu éloigné des premiers âges historiques, aurait jeté à plusieurs reprises, sur l'Europe occidentale encore déserte, des essaims de Gaulois et de Cimbres. Au-dessus de ces systèmes absolus, soit d'indigénéité, soit de colonisation, doivent être replacés des principes généraux auxquels nul peuple n'a le privilége de se soustraire :

A chaque individu, un père et une mère ;

La communauté des ancêtres, résultat mathématique de cette première nécessité;

L'unité de la grande famille humaine sous la diversité des races;

La nationalité réduite au cantonnement des plus proches parents dans le climat qui leur est propre.

Ayant ces formules banales sous les yeux, on ne s'étonnera plus de rencontrer partout, nonobstant la diversité de couleur des visages, une certaine conformité de traditions, d'idées et de mots; car ces mots, ces idées et ces traditions dérivent de leur origine commune.

LA GAULE

On disait chez les anciens la Gaule et les Gaules; car le nom s'appliquait à une vaste confédération, et en même temps à chacune des contrées qui en dépendaient. La plus antique description qui nous en reste est celle-ci : « On appelle Celtes les peuples qui, au delà de Marseille, habitent les bords de la Méditerranée et s'étendent d'une part contre les Alpes, d'autre part sur le flanc des monts pyrénéens. Plus loin, ceux qui vivent sur les plages de l'Océan connu, sur la montagne hercynienne et jusqu'à la Scythie, sont réputés Gaulois. Dans cette dénomination commune de Gaulois, les Romains comprennent indifféremment les uns et les autres de ces peuples. »

Abstraction faite des limites accidentellement établies par la politique et la guerre, la Gaule comprenait encore les îles de la Bretagne, l'Espagne depuis Cadix, ainsi que l'affirme Éphore (1), et la majeure partie de l'Italie; la race gauloise, en un mot, occupait d'une manière suffisamment distincte, soit par les qualités physiques, soit par les usages religieux, tout l'occident de l'Europe.

---

(1) Strabon, lib. IV, c. V.

DOCTRINES RELIGIEUSES

« La religion des Gaulois consiste dans l'amour de Dieu créateur, souveraine source de vérité et de félicité. »

(S. Aug., *Cité de Dieu*.)

Dieu n'avait pas de nom chez les Gaulois. Lorsqu'ils employaient cette expression, c'était dans un sens moins élevé et presque humain. La crainte de l'idolâtrie les conduit même à interdire jusqu'aux images représentant les hommes, les animaux et les plantes. Ils ne désignent Dieu que par ses qualités :

Aise ou *Esus*, l'être;

Guyon, l'esprit;

Belin, la manifestation divine, le beau.

A cette trinité métaphysique, ils subordonnent la nature, ou trinité physique : Anna, Rhæa, Idæa.

Anna, l'Annwfn des légendes bretonnes, la Neith égyptienne, l'Abîme céleste aux révolutions sidérales. L'anneau est la forme sommaire de la révolution d'un astre, c'est son AN; Anna aura donc pour symbole l'an ou l'anneau, et pour symbole particulier aux yeux des habitants de la terre, le croissant, indice des subdivisions de l'année lunaire.

Idæa, Idia, Kor-idwen, chez les Bretons, Cor-dée en Séquanie; c'est la Fée, *fatum*, φύσις, l'esprit de la matière, c'est-à-dire la loi mathématique immuable.

Rhæa, la matière, la terre.

La Fée préside aux transformations de la matière. Guyon donne une âme libre à chaque forme matérielle, et fait transmigrer l'âme au moment où le corps périt.

Avant la naissance, chaque corps a subi, dans Anna, une sorte d'initiation à la vie.

Les corps sont hiérarchisés suivant un certain ordre de perfection, chacun avec son indépendance propre; et, selon que l'âme préposée à servir de guide a plus ou moins mérité, elle transmigre en s'élevant ou en descendant. A l'espèce humaine est réservé le

plus haut rang parmi les êtres; car si l'âme, faisant un usage parfait de sa liberté, est parvenue à bien conduire l'homme, elle cesse de transmigrer, et prend place dans un paradis jusqu'à l'époque d'un renouvellement général et périodique de l'univers.

C'est à Guyon que le Gaulois, heureux de mourir pur de toute souillure, livrera, pour cette fin enviée, son âme immortelle. Guyon est, dans ses adorations, Dieu père des hommes, le Tut-tat, le Teu tatès, le Tatou, et à ce titre le Gaulois a porté le nom de Titan.

Quant à la Fée, comme il redoute que, par elle, son âme ne revête de nouveau la série des enveloppes matérielles, c'est un objet de terreur plus que de respect.

Rhæa, la terre, point de départ et de retour de tout ce qui vit mortel, est honorée comme la grande mère. Vierge et mère, elle produit toujours, et ne peut rien produire qui soit exempt de mort. Elle ne lâche pas la coupe funèbre destinée aux libations sur les tombeaux, le Κερνός des *Kairn.*

Les deux trinités, l'une créatrice, l'autre créature, se rattachaient par Belin et Anna : Belin, dont l'emblème est la lumière vivifiante du soleil; Anna, dont le croissant luit d'un simple reflet.

ORGANISATION RELIGIEUSE DE LA GAULE.

« Planant sur les choses humaines, au niveau le plus élevé de la doctrine, le génie des Druides proclama les âmes immortelles (1). »
AMMIEN-MARCELLIN.

« ...... Fida silencia sacris. »
(*Æn.*, l. III.)

Les soins du culte étaient confiés à des savants désignés collectivement sous le nom de *Patères*. Leur science restait occulte; on l'acquérait dans trois séries d'initiation. Tout homme, de quelque classe qu'il sortît, pouvait être initié, pourvu qu'il en eût conquis le droit par des épreuves; elles duraient quelquefois vingt ans.

On obtenait le grade de *Barde* par les épreuves de poésie, de musique et de traditions historiques; puis le grade d'*Ovate*, en grec, οὐατεῖς, en hébreu, *Ov*, *Oboth*, par des épreuves sur la nature des choses, sur ce que l'on appelle aujourd'hui les sciences; enfin le plus haut grade, celui de *Druide*, par les épreuves relatives à la théologie, au droit et à la connaissance des lois.

Il y avait des *Archidruides* ou princes des prêtres. On appela d'abord *Dio*, ou Dieu, celui d'entre eux auquel une mission semblait échue de représenter la puissance divine, et l'on vit les chefs religieux porter au dehors les qualifications de Dio-patères, Dio-pataïques, Dio-ovates, Dio-curètes, Dio-nysius, Di-anna ou Diane, Dioné, Dio-cérès, résumées toutes dans celles de Dieux titaniques. *Merlin* était le mot par lequel on désignait le pouvoir druidique; et l'on croit que celui de *Taliésin* exprima l'ensemble des doctrines occultes.

Démesurément supérieurs à la foule par l'étendue de leur savoir, consultés par tous et sur tout, les Patères voyaient leurs décisions suivies sans qu'il fût jamais besoin de la force pour les appuyer. Ils consacraient à Dieu la *chênée*, la vieille forêt de ces *driots* qui

(1) « ...... Et despectantes humana pronunciaverunt animas immortales. »
L. XV.)

croissent en Séquanie sur les hautes montagnes, à la limite inférieure des bois de sapins. Ils consacraient, pour temple, une part de sol rocheux, un champ de pierres, où l'on jetait les offrandes précieuses; pour autel, une pierre brute au bord d'une crevasse destinée à recevoir le sang des victimes; le *dol-men*, une pierre posée sur deux autres, ou la *soue* taillée en forme de pont dans la crête d'un escarpement. Ils représentaient matériellement la stabilité divine par la *pierre qui vire,* grosse roche placée sur un seul point imperceptible, et rendue immobile par le parfait équilibre des forces vives.

Ils donnaient le nom de *Guyon* à la colonne de pierre brute, au meneau qui était dressé vers les abords des lieux sacrés comme un avertissement donné à l'âme d'aspirer au degré supérieur des trois cercles d'existence : du cercle du départ, l'*Annoue*, Anna, où l'âme a été unie d'abord à une forme matérielle; du cercle d'Abro, ou du voyage; du cercle du paradis.

A Guyon était consacré le gui du driot, plante à feuilles persistantes, au fruit visqueux, ayant crû sur l'arbre d'Ésus et que le prêtre coupait solennellement avec un *gui,* ou serpe d'or, pour des usages religieux.

A Belin un sommet de montagne que le soleil éclaire; à Anna le côté ombragé de la montagne.

A la Fée les lieux bas où sont les eaux; à elle les *vêvres* plantées de vernes, de mal-saules, et des autres bois blancs qui portent aussi le nom de vêvres; à elle les *baumes* ténébreuses qui recèlent les sources; à elle les allées couvertes et les grottes factices des pays privés de cavernes.

A Rhæa la plus belle place dans une belle vallée que l'on affectait au repos des âmes pures durant le cercle d'Abro.

Il y avait aussi des Druidesses. Dans le partage des fonctions sacerdotales, le domaine métaphysique était réservé aux Patères, et celui de la nature aux prêtresses. Elles portaient les noms différents par lesquels sont désignées généralement les rivières. C'était le plus souvent celui de *Sennes*. Elles séjournaient près des sources et se livraient à la prédiction dans les cavernes. Leur nombre, dans chaque groupe, paraît avoir été de trois ou de neuf. Le vulgaire leur attribuait les grands pouvoirs qu'il croyait à la Fée elle-même sur les choses matérielles. Leur parole était la vérité fatale, inévi-

table, le *Fatum* des Latins. Le nom particulier de la prophétesse fut fréquemment celui d'Anna.

Toute tribu avait un centre d'affaires qui était en même temps un refuge et un lieu de dévotion. Ce milieu sacré était le *Meadhon* chez les peuples de l'extrême Occident, les *Moidons* de la Séquanie, une grande église druidique. On y trouvait le lieu de rassemblement pour les affaires, appelé *Mediolanum* par les Latins, *Molain* en Séquanie, ailleurs Milan; la noue du Meadhon, la Némède, en latin *Nimida* (1), que l'on nommait aussi, à cause de la chênée de driots où elle se cachait, *Drynemeton;* enfin l'*Enclaye*, ou enclabois, sanctuaire de l'église.

(1) ...De sacris sylvarum quas Nimidas vocant... (*Lettre* de Grégoire le Grand à l'abbé Melitus.)

SENS DES RELATIONS PHÉNICIENNES.

Si Diodore a pu dire que l'arrivée des Phéniciens ne modifia pas les coutumes gauloises, c'est que, Gaulois d'origine eux-mêmes, ils n'étaient pas venus pour détruire. Les institutions subsistèrent après eux longtemps encore. Hercule avait entrepris cette expédition commerciale avec des troupes levées sur toutes les rives de la Méditerranée, que peuplaient les migrations celtiques. Il venait renouer les antiques alliances probablement interrompues, plutôt que conquérir, et il cherchait surtout à pactiser avec les sanctuaires de l'Occident. On le voit tentant d'y avoir entrée en trois circonstances principales : chez Atlas, à Alesia, enfin à Éleusis. Les Grecs ont raconté comment, à Éleusis, on sut écarter adroitement les prétentions du voyageur redouté, demi-dieu seulement, homme d'armes autant que chef religieux, et lui refuser la grande initiation aux mystères, en fondant, à cause de lui, la petite initiation, à laquelle il fut admis, et qui subsista même par la suite. La fable d'Hercule aidant Atlas à porter le monde sur ses épaules signifie, d'après les mythologues (1), que le chef phénicien avait obtenu d'être initié à la connaissance de la sphère chez son hôte. Sans doute ce n'était là qu'une demi-faveur comme à Éleusis. Le fait essentiel à retenir des circonstances de l'expédition héroïque, c'est qu'alors l'état scientifique était resté plus parfait dans l'Occident que chez les nations orientales les plus réputées pour leur savoir. Le royaume d'Atlas, situé au nord de l'Afrique, sur la zone étroite où la race blanche se maintient contre la race nègre par le voisinage de la souche gauloise, était une dépendance des Titans, enfants de Teutatès.

Cependant les motifs du voyage d'Hercule dénotent déjà une confusion des attributions du prêtre et du chef militaire sur la rive asiatique, le mélange des pouvoirs et un affaiblissement de civilisation relativement à un âge précédent plus vigoureux, qui fut dans la mémoire des hommes l'âge d'or, et qu'il est permis d'apprécier d'après quelques souvenirs d'universalité communs à tous les peuples, d'après les affirmations de la Genèse et d'après les débris de traditions astronomiques légués aux plus anciens écrivains connus.

---

(1) Diodore de Sicile, *Antiquités; Travaux d'Hercule.*

AGE DE GRANDE CIVILISATION.

« Saturnia regna. »
(*Æneid.*)

Les premiers Hellènes chantaient un hymne aux Titans commençant ainsi :

« Titans, race la plus illustre, née du Ciel et de la Terre,

« Aïeux les plus anciens de nos pères,

« Vous qui, au pays où sont les domaines tartaréens, habitez parmi eux, dans les cavernes, d'épouvantables demeures;

« Principe régénérateur de tout ce qui respire et souffre dans l'air, dans la mer et sur la terre où naissent les fruits;

« Car toute source de vie qui se répand sur le monde est en vous (1)... »

Plus tard, le souvenir des origines ayant fait place, chez les Hellènes, à un nouvel esprit national et à des ressentiments de guerre contre des migrations récentes, les hymnes grecs ne rappelèrent plus que la redoutable identité des Gaulois avec les Titans.

« Un jour viendra, dit un hymne à Délos (2), que nous aurons, lui et moi (Ptolémée Philadelphe et Apollon), une lutte commune et suprême à soutenir, quand, levant contre les Hellènes un glaive barbare et poussant LE CRI DE GUERRE CELTIQUE, LES DERNIERS NÉS DES TITANS fondront des extrémités de l'Occident, pareils aux flocons de la neige et aussi nombreux que les milliers d'étoiles répandues dans le ciel; quand gémiront, pressées de toutes parts, les forteresses et les bourgades des Locriens, les hauteurs de Delphes, les plaines de Crissa, les villes de l'intérieur; quand chacun verra de ses yeux brûler les moissons du champ voisin, et qu'on saura, non plus seulement par ouï-dire, mais en les contemplant autour de mon temple assiégé, que les phalanges ennemies approchent déjà de mon trépied leurs épées, leurs ceinturons effrontés et leurs boucliers impies; mais c'est un chemin funeste que ces armes auront ouvert à la race insensée des GAULOIS. »

Dans la Bible se trouve confirmé le même souvenir de l'antique

(1) *Hymnes d'Orphée*, XXXVI.
(2) J. Quicherat, *Correspondance littéraire*, t. III.

domination du monde par les Celtes. La Genèse, écho unique et le plus fidèle des plus vieilles traditions historiques, conserve pour les époques de science les faits enveloppés d'une poésie protectrice. S'il a été donné aux Juifs d'être les gardiens de cet écrit sacré, celui-ci appartient, non moins qu'à eux, à ces colonies gauloises se disant aussi filles de Dieu, lesquelles n'écrivaient pas les choses de la religion et de l'histoire, mais qui régnaient sur l'Asie. Or, le livre saint signale successivement l'alliance avec les peuples étrangers ; les Géants (1) ou fils de la Terre sortant de cette alliance et devenant les puissances d'alors ; les enfants de Noé fixant le centre d'une nouvelle migration en Arménie et de là se partageant les *îles des nations* (2) qui composent l'Asie occidentale; puis une époque de la domination générale d'une seule langue (3).

Il montre ensuite la Palestine occupée, avant la venue d'Abraham, par un peuple puissant dans le commerce et dans les armes, qui commande au loin et qui est sorti de la Crète, c'est-à-dire de l'Occident. En effet, cette nation porte, réunis sous une désignation générale de Caïnan, les noms particuliers, non-seulement de Crétois ou Créti, mais ceux de Pélasges ou Pléti, et ceux de Gaulois, représentés par les Galiléens, les Gaulonites et les Galaadites. Parmi les lieux dits, presque tous celtiques, laissés au pays, on remarque surtout celui qui exprime le but de la colonie occidentale implantée sur un des grands chemins de la Gaule aux contrées indiennes : ABARIM (4). Abaris (l'*Âbro*) est en effet la chaîne de montagnes que traverse la route de l'Orient, et ce mot, dit la Bible, signifie *les passages*.

Deux sciences, sœurs inséparables, sont les éléments indispensables d'un système commercial universel. L'astronomie et la géographie furent plus nécessaires aux époques de confédération générale des peuples qu'à la période des empires distincts dont l'histoire subsiste.

Vieille comme les sociétés humaines, car il n'en est point qui puisse se passer de régler le travail par la division du temps, l'astronomie occupait sur le monde entier, à l'époque anté-historique de grande civilisation, un haut degré de perfectionnement d'où elle

---

(1) *Genèse*, ch. VI.
(2) *Id.*, ch. X.
(3) *Id.*, ch. XI.
(4) « Montez sur cette montagne d'ABARIM, c'est-à-dire des passages, sur la montagne de Nébo.... » (*Deutéronome*, ch. XXXIII, § II.)

était déchue au moment où commencent pour nous les premières dates certaines. En effet, on voit dès lors les historiens user en quelque sorte d'un bagage qui n'avait pas été amassé par eux et n'en pas connaître la valeur. Conduits moins par l'aptitude scientifique que par un penchant invincible pour les superstitions, les Chaldéens, espèce restée à demi européenne seulement, accumulent les observations pour l'astrologie, et ne savent plus calculer une éclipse de soleil. Les Indiens y parviennent encore, et même facilement, mais grâce à des recettes commodes dont ils ne cherchent pas à pénétrer la savante origine. Les Chinois ont entre les mains, jusqu'au commencement de l'ère actuelle, une table de 2,500 étoiles qui suppose l'emploi d'instruments oubliés, puisque l'œil nu ne distingue pas un aussi grand nombre de ces astres. Tous les peuples continuent à jouir de la division du temps en siècles, en années, en mois, en semaines, et de celles-ci en sept jours. On a conservé même généralement, ce qui est remarquable, des systèmes de mesures ayant pour origine commune la dimension exacte du méridien terrestre. Les signes représentatifs employés par les astronomes sont partout uniformes. La langue sanscrite se sert des mots européens pour exprimer les nombres.

Dans la Gaule, le temps peut à peine détruire les vénérables monuments auxquels l'Orient a emprunté les noms de ses plus vieilles fêtes mensuelles. Les *mèns* sont les pierres brutes qui composent les cercles et les lignes d'un al-manach écrit sur le sol, du *menec* de Carnac, du τεμήνε des Grecs; la *tol* chez les Séquanes, la *dol* ailleurs, sont des pierres plates. Du *mèn* correspondant à chaque nouvelle lune, les Grecs ont fait le nom de celle-ci, μηνή, et le nom de la fête, néoménie; on en a composé aussi le mot *mensis* des Latins. De la *tol*, que l'on retrouve encore plantée à côté d'un mèn, dans certains cercles de pierres, pour noter le mois, l'année ou le siècle, la Bible a conservé *tolad*, ou témoignage de la pierre, la néoménie hébraïque.

Quant à la géographie, les seules données précises dont l'école grecque se soit servie et que nous ait conservées l'antiquité, sont de Pithéas de Marseille. Elles appartenaient, si nous en jugeons par la forme épique des fragments, à des traditions récitées chez les Gaulois, et d'un âge aussi inconnu que celui des cercles de pierres. Pithéas passe pour l'auteur de deux livres : *le Périple du monde* et *le Livre de l'océan.*

ANCIEN AGE HISTORIQUE.

Au foyer gaulois se maintint la source des trésors de l'esprit humain, et il continua pendant l'âge historique à rayonner mystérieusement d'occident en orient avec les migrations qui se succédaient et se superposaient sans cesse. Hérodote cite la plus anciennement connue de son temps, et, par lui, la première fois que le nom de Cimmérien paraît dans le domaine de l'histoire, c'est au sujet d'un mouvement gaulois sur l'Asie, suivi d'une incursion des Scythes.

Lorsque les Grecs élèvent, avant l'ère actuelle, leurs célèbres écoles, la lumière est empruntée des Druides. Le prince des philosophes, Aristote, proclame les Druides pères de la philosophie grecque, c'est-à-dire de toute science enseignée dans son pays. Cette assertion, contraire à la doctrine moderne, mais conforme à la loi naturelle des relations entre les races, devait être fondée sur des documents perdus plus importants que ceux qui nous restent. Ces derniers, épars, restreints, le plus souvent attachés accidentellement à des récits d'écrivains qui n'en faisaient pas leur objet principal, sont néanmoins abondants et justifient l'opinion formulée par Aristote.

C'est de l'Occident que vient Bacchus à la conquête de l'Inde. La race de ses soldats n'y peut résister au climat des plaines chaudes, qui n'est pas celui de l'Européen, et, pour conserver la domination du pays conquis, il établit son armée sur les plateaux élevés du nord de l'Inde. Par le nom de Bacchus, mot identique à celui de *bac*, et le surnom de Dio-nysius ou dieu du navire, qui ont été donnés au conquérant, on peut à bon droit déduire que l'expédition s'était faite au moyen d'une flotte à l'époque antique des Dios.

C'est à l'Occident qu'appartient une race d'hommes conquérants du Nil, qu'un bas-relief de la tombe d'Ousiréi Ier nous montre blonds, teint blanc, yeux bleus, barbe blonde ou rousse, à côté de groupes composés les uns d'Arabes, les autres de nègres. Sous le nom de *Hicsos*, ces Occidentaux règnent sur l'Égypte pendant deux cent cinquante-neuf ans. Ils fondent sur l'isthme de Suez, dont la posses-

sion donne un double chemin de l'Inde, la ville d'ABARIS, qui indique partout le voyageur celte. Abaris est au nord de la mer Rouge. A l'extrémité méridionale de ce grand lac, une île semble barrer de nouveau le passage vers l'océan Indien. La garde de ce point important est mise sous la protection des Dieux Curètes, ainsi que l'indique le nom d'*île des Dios Curites.*

C'est du pays des Hyperboréens qu'une légende grecque, reproduite par Diodore, fait arriver Abaris, le voyageur qui renouvelle à Délos les anciens traités d'amitié. Un premier Abaris avait, d'après les mythologues, donné le *palladium* que les Grecs enlevèrent aux Troyens et les Romains aux Grecs. Un second, prêtre, dit-on, d'Apollon Hyperboréen ou de Belin, contemporain et peut-être le maître de Pythagore, parcourut la Grèce et le monde entier avec tout l'appareil de science et de prestige que le vulgaire accordait dans les Gaules à ses Patères. Ces Abaris remplissaient le rôle de missionnaires religieux et commerçants destinés à enseigner, à surveiller et à coordonner les colonies gauloises. Peut-être ce titre n'était-il accordé qu'à ceux des Patères qui avaient fait des voyages lointains. La mythologie a donné les attributs de ces personnages sacrés à son Mercure et en partie à Hercule. On voit sur des médailles Abaris ailé et traversant les airs; une flèche vole avec lui, c'est sa monture. Abaris est un Dio.

C'est parce qu'ils ont placé leur siége et leur nom sur tous les points de passage importants du globe que les Patères ont appelé anciennement *détroit des Patares* le canal de Byzance, et *Patérie* une île voisine.

A sa légende d'Abaris, Diodore en a joint une autre plus ancienne (1):

« Parmi ceux qui ont écrit les vieilles et fabuleuses histoires, Hécatée et quelques autres disent qu'en regard de la Celtique, vers le nord, l'océan renferme une île, grande à peu près comme la Sicile; ce pays est habité par des Hyperboréens, ainsi nommés parce qu'ils sont au delà des contrées où se fait sentir le vent du nord. Le sol, riche et fertile, produit annuellement deux récoltes. Latone est née dans cette île, et de là vient que les habitants préfèrent le culte d'Apollon à tout autre. Se regardant comme des espèces de prêtres d'Apollon,

(1) *Antiquités*, l. II, ch. XI.

ils chantent chaque jour les louanges et les hymnes du dieu avec une dévotion extrême. Ils ont même, dans une vaste forêt sacrée, un temple d'Apollon, de forme ronde, magnifique, comble de présents et de belles choses. Une ville sacrée en dépend. Elle ne renferme, en quelque sorte, que des harpistes qui, sans interruption, font retentir le temple de cantiques passionnés en l'honneur d'Apollon. Les Hyperboréens parlent une langue qui leur est propre. Ils ont avec les Grecs, surtout avec ceux d'Athènes et de Délos, des relations établies dans les temps les plus reculés et pleines de cordialité. On prétend, en effet, que c'est à des Grecs venus chez les Hyperboréens que l'on doit les somptueuses offrandes portant des lettres grecques et déposées dans le temple. »

Pline le naturaliste, passant en revue certaines pratiques religieuses connues sous le nom de magies, et que l'on disait alors appartenir à l'Orient, les retrouve chez ces mêmes Bretons. Mais, surpris de la grandeur de ces cérémonies dans une île de l'extrême Occident, et sentant le vrai plus que les préjugés latins ne lui permettaient de le chercher, il ne peut retenir cette observation : « On croirait que c'est la Bretagne qui a transmis la magie à la Perse. »

Ni Diodore, ni Pline, ni leurs contemporains ne voyaient clairement le souvenir de ce peuple unique ayant passé jadis sur le monde, l'ayant dominé par des conquêtes, des colonies et du mouvement, portant en lui-même, comme qualité de race, le don de supériorité dans les sciences et dans les armes, venu de l'extrême occident de l'Europe, où se trouve la souche, et qui a laissé partout, sinon son savoir, du moins des monuments utiles de ce savoir. Cette espèce d'oubli, plus apparente encore que réelle, provient de ce que les colonies finissent toujours par rejeter l'influence de la mère patrie et la tradition générale au profit de l'histoire de la localité.

Le plus beau temps de la poésie grecque, celui d'Orphée et d'Homère, correspond à l'époque où les colonies gauloises, encore assises sur les ports de la Grèce, la pénétraient et l'initiaient, mais où commençait une réaction de l'esprit national. Ce temps suivait celui du Minos Crétois, des Curètes, des Cabires et des Corybantes, Patères de l'Orient, qui enseignaient la doctrine druidique, mais ne surent pas l'empêcher de tourner au polythéisme ; car les contrées soumises à leur action représentant, sinon la moyenne des élé-

ments gaulois et indien, du moins une moyenne entre l'Europe occidentale et l'Asie centrale, penchaient trop fortement par leur nature mixte vers l'idolâtrie.

Ce temps suivait celui des héros qui, sous le nom d'Argonautes, allèrent chercher sur les rives de la mer Noire, où était le principal centre religieux des migrations cimmériennes, l'initiation aux mystères hyperboréens. Les héros reviennent avec la Druidesse Médée, à qui les Hellènes, plus effrayés que savants, attribuent le rôle d'une inspirée et d'une chimiste, et qui prosterne le peuple devant une image de Diane en la disant « venue des contrées hyperboréennes. » Médée était considérée comme fille d'Idyia, la même que Koridée, et comme petite-fille de l'Océan. L'origine occidentale des Ariens, qui reçurent, dit-on, de Médée le nom de Mèdes, est indiquée par l'origine attribuée à leur célèbre prêtresse.

Plus rapprochée que la Grèce du centre gaulois, l'Italie est aussi plus gauloise par le sang, par les idées, par les noms des cités, des montagnes et des rivières ; mais chacune de ses plaines humides, chaudes, fécondes, immenses, monotones, engendre un climat où les qualités de la race sont irrésistiblement tournées vers le luxe, les fêtes et l'art; de là seulement quelque différence dans les habitudes, différence qui n'existe plus dès qu'on s'élève sur les hauteurs des Apennins.

A l'origine de Rome, on voit le roi Numa donner une source religieuse à ses lois. Il consultait la Druidesse, une dame des eaux; c'était la nymphe Égérie. D'elle lui venaient, disait-il, ses inspirations de législateur. Il établit l'année romaine, plus parfaite que celle des Égyptiens, des Chaldéens et des Grecs.

Auprès de là, les Ombres, peuplade dont le nom indique la pureté de l'origine gauloise, comptaient le jour de midi à midi, avant qu'Hipparque s'appropriât cette méthode. Celle-ci, née des besoins d'une astronomie mathématique, ne se présente pas d'elle-même à l'esprit pour l'usage habituel, et dénote la supériorité de savoir du peuple qui l'a admise.

Si l'on veut enfin chercher, non plus au dehors, mais dans la Gaule même, ce qu'était restée la science chez elle, les documents deviennent rares. Cependant, par un seul trait que nous a conservé Diodore, sans vouloir le comprendre et avec toutes les réserves de l'historien qui craint une fable ; par un trait qui a eu, plusieurs

milliers d'années durant, une célébrité de ridicule; par un trait dont la seule exposition éclaire le fait de la table chinoise de deux mille cinq cents étoiles ; par un trait qui détermine le haut degré de savoir de l'Ovate et la perfection de ses instruments, on reconnaîtra sans hésitation la supériorité qu'avait le Gaulois sur tous les anciens peuples connus. « Les Hyperboréens (1), dit Diodore, faisaient voir la lune si rapprochée, que l'on y distinguait les montagnes d'une terre. »

Ce document exprime surtout la nature de la science gauloise et fait prévoir d'autres choses qui étaient négligées comme improbables. Ainsi, de ce que les Patères mettaient l'enseignement à l'abri de toute participation profane en défendant que leurs doctrines fussent écrites, et comptaient, pour les conserver, sur la mémoire des adeptes, on a pensé à tort que l'écriture n'était pas connue des Gaulois ; et, une faute conduisant vite à une autre, on a rejeté trop légèrement comme apocryphe certain passage attribué à Xénophon par Gollut, et qui déclarait gaulois l'alphabet primitif des Grecs. Cet alphabet, du reste, selon Tacite (2), était d'abord le même que celui des Italiens. Voici comment s'exprime Gollut :

« Car, ainsi que le dit Xénophon, *in Æquivocis*, et Archilocus, au livre *de Temporibus : Sunt ergo nunc caracteres, ab Homero forma elegantiore. Nam primi, barbariem quamdam vetustam, et non phœnicam ferebant : quia nihil phœnicum habent (ut cernimus), sed* GALATARUM *et* MŒONUM *figuras retinent*. Ce que les Galates d'Asie havaient, depuis les premiers voyages, esquels les Gaulois firent les Umbres (pères des Sabins et des Latins) dedans l'Italie. »

L'origine celtique de ces caractères, plus ou moins perfectionnés selon les temps et les lieux, mais usités d'un bout à l'autre de l'Europe, est d'autant plus probable, que leur usage était généralement répandu dans la Gaule à une époque même où la langue grecque n'était employée qu'à Marseille et n'était pas comprise dans l'intérieur des terres. Les habitants de la Palestine, à l'exception des Juifs, se servant des mêmes caractères, on voit qu'il n'est pas possible, du moins, de séparer leur origine de celle des peuples qui vécurent sur la Méditerranée.

---

(1) *Antiquités*, l. II, ch. XI.
(2) *Ann.*, l. XI, ch. XIV.

Rien n'ayant été laissé par les Patères qui fût écrit, on n'appréciera jamais exactement l'étendue de leur savoir; mais on peut affirmer qu'il n'était pas inférieur aux précieux débris livrés au jour, vers la fin du moyen âge, par leurs mystérieux successeurs les Patares (1) et Patérins, alchimistes plongés dans des études traditionnelles, et poursuivis comme s'adonnant aux sciences occultes. Les chiffres prétendus arabes, la boussole, la poudre, qui apparurent alors d'une manière si imprévue, appartiennent à des temps bien antérieurs, ainsi que la pratique de toutes les recherches scientifiques. Un Archidruide des Éduens, Divitiacus, se vantait auprès de Cicéron, comme d'une chose étrangère à ce célèbre orateur et philosophe, de connaître la science de la nature. Lucain cite, sans soupçonner les procédés, comment les forêts druidiques brillaient par moments de feux d'artifice avec des détonations qui figuraient les éclairs et le tonnerre.

Plus on passe l'histoire au crible, plus elle rend de documents qui continuent à établir l'influence gauloise sur le mouvement des idées parmi les anciens peuples. La mythologie place encore chez les Titans trois figures primitives, la Science, la Loi, le Foyer domestique, divinisés sous les noms de Reine, Thémis et Vesta.

Reine. — La Science est considérée par les Titans comme leur sœur aînée; c'est elle qui les instruit. Elle reste vierge. Cependant, le moment venu d'exercer la royauté, disent les mythologues grecs, Reine veut avoir une descendance; elle engendre le Soleil et la Lune. Les Titans leur donnent la mort; le vulgaire les proclame des dieux et leur rend un culte. Reine perd la raison. Sa folie fait craindre pour elle; on veut la retenir; mais nulle main profane ne devant la toucher, elle s'enveloppe d'un orage et disparaît. On voit, sous cette image transparente, une lutte religieuse où l'idolâtrie naît de la participation du vulgaire à la science, la déification de deux emblèmes, la condamnation de cette superstition nouvelle par les Titans, leurs efforts pour l'étouffer et la mesure prise de rendre désormais l'enseignement occulte. Cette crise, avec des fortunes diverses et avec toutes ses phases, se répand sur le monde. L'Hyperboréenne Latone porte à Délos le culte d'Apollon et de Diane; plus loin, le Soleil devient la divinité même. Sous les noms de Bel, de Baal, d'Abellion, d'A-

(1) V. Ducange, *Glossarium med. et inf. lat.*

pollon, d'Abel, il reçoit de chaque peuple ou l'adoration ou la malédiction; l'appréciation simple des deux astres, comme emblèmes religieux, reste le secret des Druides et des populations privilégiées. Dans la croyance des peuples, Reine ne cessera plus d'être l'image de la vierge aimée, protectrice et en même temps malheureuse, dont il faut redouter de s'approcher, parce qu'elle doit être exempte de profanation.

Les villageois séquanais donnent les mêmes attributions à une mystérieuse figure qui, sous le nom de *Tante Hérie*, ou *Arie*, récompense l'étude et punit l'ignorance.

Thémis. — Personnification de la loi, Thémis appartient aux Titans et ne pouvait être le rêve ni du Nègre, ni de l'Indien, l'un et l'autre assez peu soucieux de l'avenir pour ne pas chercher un moyen de gouvernement dans des conventions, assez fins pour savoir conserver leur liberté personnelle sous les maîtres munis des droits les plus absolus.

L'instinct des lois est le propre de la race gauloise. Trop raisonneur pour subir la servitude orientale, le Gaulois veut en tout des conventions. Il est capable de supporter le plus lourd fardeau de la discipline, tant que les règles en sont formulées par des lois. La seule crainte de n'être plus protégé par celles-ci le porte inévitablement à la révolte; mais, quelle que soit la passion qui l'anime alors, on le voit oublier de suite et sa passion et ses intérêts les plus chers pour se livrer au besoin de légiférer. Le sentiment de la justice ne l'abandonne jamais et se manifeste par une loyauté constante, dans des circonstances même où les autres peuples la croient inopportune. Diodore la signale en disant des Bretons qu'ils sont simples de mœurs, intègres et bien éloignés de l'esprit de ruse et de fourberie naturel ailleurs; les *Commentaires* la proclament d'une manière plus générale par ces quelques mots échappés à l'auteur du livre de la Guerre d'Afrique, reportant ses souvenirs sur la guerre des Gaules (1) : « Incapables de fraude ou d'artifice, les Gaulois acceptent toujours la bataille en rase campagne, comptant sur leur propre valeur, jamais sur l'appoint d'une embûche. »

Aussi Thémis fut-elle la sœur des Titans. Honorée dans les temples de la Grèce, et principalement dans celui d'Éphèse, elle en

(1) *Bell. Afr.*, LXXIII.

fut bannie pour faire place au culte plus idolâtrique d'Apollon.

VESTA. — L'imagination grecque a fait de Vesta la déesse du foyer domestique. C'est ce nom même du foyer domestique que les patois de Séquanie ont conservé dans les mots, *ousta*, *outa*, *outau*. Pour les Gaulois échelonnés dans les contrées orientales, quel autre mot pouvait mieux représenter la mère patrie? Vesta, le foyer; Vesta, la mère patrie.

Il serait inutile de suivre ici la mythologie dans tous les développements que lui donnèrent les astucieux Orientaux, excités moins encore par l'imagination des poëtes que par le désir d'avoir, à la place de la justice divine, des dieux particuliers, accessibles à la flatterie, à l'intrigue et à la corruption. S'ils recevaient de la Gaule la conquête et la science, ils lui renvoyaient une cour céleste où chefs et prêtres étaient divinisés pêle-mêle avec les attributs de Dieu, les âmes des morts, les constellations, les époques même et jusqu'aux choses. Les Patères, les Curètes, les Cabires, les Corybantes, et Minos, et Saturne, et Bacchus, tous les Dios, tous les prêtres et toutes les puissances sorties de chez les Titans trouvaient place dans cet Olympe. Les hommes instruits savaient seuls reconnaître, sous l'enveloppe mythologique, le sentiment de l'unité religieuse primitive. Les Titans, souche de tous ces dieux, les repoussèrent cependant et leur firent la guerre. Ils défendirent l'Église celtique, symbolisée par le pommier, arbre de la science, contre l'immixtion des pouvoirs profanes.

Quoique mêlé au sang asiatique, le peuple hébreu maintint mieux l'intégrité de ses doctrines, et c'est pour cela que l'on reconnaît chez lui le souvenir le moins obscur des traditions de l'Occident : l'autel de pierres brutes que le fer n'aura pas touchées ; la pierre levée du sol et dressée comme monument; l'huile versée sur la pierre et cette pierre devenant maison de Dieu sous le nom celtique de Béthel (les Irlandais appellent *bothal* le dolmen); l'amas de pierres formé par l'ordre de Jacob comme monument de témoignage et appelé *Gal-ed*, témoignage gal; les chênes, les *Eloiem*, que l'on consacre; celui sous lequel prophétise Débora; celui qui ombrage le grand prêtre Éli assis pendant la bataille; l'Ov ou l'Ovate employé pour évoquer les âmes des morts.

Tandis que les ordres énergiques de Moïse contre les choses antérieurement consacrées et contre les devins ou *ov* qui évoquaient

les âmes arrêtaient chez les Hébreux le développement des superstitions, les poëtes grecs, placés sur le double courant du polythéisme oriental et de l'influence celtique, continuaient à jouer avec ce qui leur arrivait de part ou d'autre. Au milieu de leurs ingénieuses fictions, les souvenirs de l'Occident reviennent cependant sans cesse.

Homère représente bien au delà de Sicile (1), « sur les bords du courant profond de l'Océan, le peuple et la cité des Cimmériens. » C'est chez eux que sont les Champs-Élysées, la plante de gui qui en donne l'entrée, et Minos qui tient aussi pour sceptre une branche de l'arbrisseau mystérieux, le rameau d'or.

Il met dans la bouche de Junon, comme le plus redoutable des engagements que Jupiter puisse exiger d'elle, le serment par tous les dieux de la région tartaréenne, nominativement désignés, et qui sont les Titans.

« Je vais, dit-elle encore, aux extrémités de la terre généreuse, voir l'Océan, père des dieux, et Thétis, leur mère, qui m'ont élevée et nourrie avec bonté dans leur demeure. »

Le poëte place aux dernières limites de la terre et de la mer le lieu où Japet et Saturne sont assis, avec un profond Tartare autour d'eux.

Le même Saturne, d'après Hésiode et Pindare, règne sur les Champs-Élysées avec Rhéa, son épouse.

Pour tous les anciens poëtes, l'Occident resta donc la terre des dieux et des héros. Ce dernier nom même, comme celui de Héra donné à Junon, la dame maîtresse de leur mythologie, a été pris dans le mot gaulois *hère*, seigneur. Mais c'est surtout en ce qui concerne la religion des sépultures que l'empreinte gauloise a été conservée sur les croyances grecques.

Ainsi, dans la bataille où succombera le guerrier, le point du sol qui sera trempé par le sang, le *lieu*, le *ker* des Bretons, la *chère* en Séquanie, deviendra chez les Grecs une divinité de la nuit, qui suit les armées, ne manque jamais d'être présente au moment du trépas et boit le sang du mort. Peut-être les honneurs funèbres seront-ils rendus au corps, peut-être les ossements sont-ils destinés à blanchir au soleil, la divinité sera double : il y aura deux Kères, l'une blanche

(1) *Odyssée*, XI.

et l'autre noire. Ce sont les deux *Wal-kyries* (1) du Nord, ayant mêmes noms et mêmes attributions.

La tombe sur le ker, portant chez les Gaulois le nom de kern, on appellera chez les Grecs Κερνός la coupe du vin et du miel destinée aux libations en l'honneur des morts; on a vu que la terre, Rhéa, à qui échoit l'offrande, a eu ce même kernos pour attribut.

Le Gaulois appelant kor, keur ou cœur, l'âme humaine, l'ombre du mort, Proserpine, la déesse grecque des ombres, portera le nom de Κορή.

Αἷμα-κούριος sera le nom de l'offrande de sang faite aux kors, aux âmes des guerriers grecs.

Le mot kor sera la racine commune des noms de Corybantes, Curètes, Cabires, désignations grecques des prêtres attachés à la doctrine des âmes. Importée des Némèdes de la Gaule, la fête des âmes sera célébrée chez les Grecs sous le nom de Νεμεσία.

---

(1) A. Maury, *les Fées*.

LES ANCIENS MOTS.

On ne peut pas séparer de l'étude d'un ancien peuple la recherche des mots qui expriment chez lui les diverses sortes de lieux et leurs circonstances caractéristiques. Ce sont en général des monosyllabes qui survivent, comme le sang national, aux épreuves les plus désastreuses, et qui, demeurant presque immuables au milieu du changement perpétuel des mots employés au figuré, fournissent à ceux-ci l'élément constant de leur composition. Pour atteindre le but, une méthode sûre est de recueillir parmi les lieux dits tous ceux qui ont entre eux de la similitude, et de les enregistrer l'un à la suite de l'autre. Lorsque le nombre en est devenu assez grand, l'élément commun à tous les mots se dégage de lui-même, et donne, sans qu'il soit besoin d'efforts, le sens cherché.

C'est par ce procédé qu'a été formé le tableau suivant d'un petit nombre de locutions qui sont ou ne sont pas celtiques, mais qui ont eu place dans le langage des temps passés, comme ils l'ont encore en grande partie dans celui des campagnes de Séquanie. Plusieurs de ces mots ont déjà paru dans les pages qui précèdent, d'autres vont être d'un emploi inévitable; il était indispensable de les signaler avant de passer outre.

Ce qui va : *van, von ;* par contraction, *an, on.*

Ce qui se continue : *r', reu, ru.*

Ce qui se meut sans déplacement apparent : *m', meu, mu.*

Ce qui est fixe : *gey, gy, git, gite;* communément, un *gey* pour un tertre, un *git* pour un arbre destiné à servir de borne, une *gite* pour une poutre couchée à demeure sous la terre, et un *gîte* pour un lieu de séjour.

Ce qui est en repos : *cou, coi, cu, keu.*

Ce qui est bas : *oue, oye, ie;* communément, *l'oue, l'oye, l'ie* pour la vallée.

Ce qui est haut : *al, haut.*

Ce qui est aigu : *p', pi.*

Ce qui est moyen : *mé, mi, moy.*

Un lieu : *ta*, *tan*, *ten*, *tenne.*

Ce qui a la forme d'une vallée : *noue*, *noye*, *ney*, *nie.* On appelle en outre noue, nâ et nôe le bassin d'une fontaine; tous ces noms sont donnés à des rivières.

Ce qui comporte à la fois l'idée de bas et de continu : *rue*, *roye*, *raie*, *rie*, *reu.*

Ce qui forme un sommet allongé et horizontal : *pen*, *panne.*

Ce qui est un sommet tronqué, un plateau, une *oue* sur une montagne : (le) *peu*, *puy*, *pay.*

Un gradin d'une montagne : (le) *ran*, *rang*, *rans.*

Une coupure, un escarpement : (le) *scey*, *sy;* (la) *soue*, *soye*, *sye;* on dit plus communément un *scey* pour un escarpement, et une *soue* pour un dolmen.

Un escarpement continu, une chaîne de monts escarpés : (la) *serre* (scy-r'), *sierre*, *sore*, que l'on écrit aussi : *cer*, *cerre*, *cirre.*

Un escarpement double, un fossé, un lit de rivière, en raison de ses deux rives : (la) *seille*, *selle;* ce mot est le plus souvent le nom même de la rivière.

Une vallée fermée : (la) *combe.*

L'eau : l'*â.*

L'eau désignée par la continuité du courant : l'*ar* (â-r'), *aar*, *oire*, *ère.*

L'eau désignée par la continuité de l'agitation sur place : *mar* (m'â-r'), *mer*, *mor.*

L'eau courante d'une noue : *arne*, *arno*, *arnau.*

L'eau d'un lieu bas, le creux d'une source : (la) *doue* (l'â-d'oue), *doye*, *die*, *dije.*

Une *doue* qui coule : (la) *doure*, *doire*, *deure;* c'est le *durum* des Latins.

La rivière : (la) *avan* (â-van), *avane*, *avène*, *avin*, *avone;* par contraction : (le) *an*, *aen*, *ain*, *aon*, (la) *aône ;* et même : (le) *an*, *en*, *in*, *on*, *ône.*

La rivière, réunion des rivières, la rivière plurielle : (la) *saine*, *saône*, *seine*, *senne*, *sienne*, *sion ;* *lausane*, *lisaine*, *lisine*, *lison.*

La rivière qui court : (le) *rhain* (r'ain), *renne*, *rin*, *rine*, *rahin*, *rahon*, *rahone*, *rhône*, *rion ;* *ravin.*

La rivière désignée par le lit sur lequel elle se meut lentement : (la) *meuselle*, *moselle*, *meuse*, *muse.*

La rivière d'une noue : (le) *nan* (noue-an), *nans.*

La rivière d'une seille : (le) *seillon.*

Le ruisseau entre ses rives : (la) *reusse* (reu-scey), (le) *reussey.*

Le ruisseau dans son creux : *rie.*

Un torrent, une rivière folle : (la) *foureusse* (fou-reusse), *foireusse;* (le) *fureuss, firens ;* (la) *furie* (fou-rie).

La rivière souterraine, ou considérée comme ayant appartenu à des lieux souterrains : (le) *tar* (tè-ar), *tartare,* (les) *tartaros, temuse, tôdeure.*

Le creux d'eau dont on ne voit pas le fond : (la) *goue.*

Une caverne : (la) *baume, balme.*

Un rocher : (le) *ro, roe, roc.*

Un banc de rocher stratifié formant la corniche d'une montagne : (le) *curo* (cu-ro), *cureu, curon, coiron, cairon.*

Un rocher sacré : (le) *rolan* (ro-lan), *roelan, reulan, roulans.*

Amas informe de pierres : *murger.*

Pierre brisée en menus grains : (la) *groise,* (le) *grès,* (la) *grésille.*

Terrain sablonneux : (la) *chaille, chaux,* (le) *chaillot.*

Terrain de pierre qui se forme ou qui semble se former par des sédiments : (le) *tuf.*

Terre ameublie, broyée par la culture : (la) *broye, brie.*

Terrain d'alluvion, absolument horizontal : (la) *vaise, vèze, vase, oise.*

Terrain humide où croissent les bois blancs : (la) *vêvre.*

Une haie : (la) *haie, aige, age.*

Masse d'arbres dont on n'exploite que les branches et sous lesquels règne un pâturage : (la) *rappe, reppe, rippe.*

Bois de broussailles : (le) *breu, breuil.*

Bois de trembles : (la) *tremblaye.*

Bois de vernes : (la) *vernoiye, verne,* (le) *vernois.*

Bois de saules : (la) *saussaye, saussaie, saulce.*

Les osiers : (les) *oches, auches.*

(Le tremble, la verne, les saules, les osiers sont, avec les peupliers, ce que l'on appelle les bois blancs, et chacun d'eux est aussi réputé vêvre.)

Bois de plane : (le ou la) *planoise, planèse, plenise.*

Bois de hêtres : (la) *faye,* (le) *fay, fau.*

Bois de chênes : (la) *chênée, chenoye,* (le) *chenu, quenot.*

Bois de chênes driots : (les) *driots, driets.*

Bois de frênes : (la) *franoye*, (le) *frasnois*, *frasne*.

Bois d'ifs : (le ou la) *ivrée*, *ivrey*, *ivori*.

Bois de sapins épicéas : (la) *fue*.

L'emplacement ancien du village : *dolan* (ce mot suit presque toujours celui de *champ*, et se dit ainsi *champ dolan*, c'est-à-dire *du-lan*), *doulan*, *doulens*, *doulins*.

Le jardin près du village : (le) *coutil*.

Le territoire situé dans la commune, mais en dehors du village : (la) *fin*.

Le domaine : (le) *mas*, *mâ*, *mê*, *meix*.

Le pieu : (le) *pau*, (le) *pal*, (le) *pel*.

Le lieu où l'on emmagasinait en commun le produit des moissons : (la) *paule*, *pole*, *épole*, *pelle*, *peule*.

La maison ronde, en pierres : (la) *caborde*.

Le foyer domestique : (le) *outa*, *outau*, *euta*, *oustal*.

Le mobilier de l'*outa* : (le) *butin*.

Le troupeau commun, pâturant la prairie : (la) *proie*.

La voiture d'osier, sur quatre roues : (la) *benne*.

La voiture de voyage, découverte, à quatre roues : (la) *rhède*, *reide*, *ridelle*, *rette*.

Le chemin : (la) *bro*, *brosse*, *brousse*, *bérose*, *bérouse*, *perouse*, *prouse*; (le) *bras*, *brasset*.

Le sentier : *yli*, *li*, *liet*.

Le passage : (le) *treu*, *tra*, *tré*, *trèje*, *trayes*, *troyes*.

En prenant de pareils mots comme racines, on arrivera sans peine à trouver enfin l'interprétation naturelle de ceux de l'Océan, de l'Οὐρανός des Grecs, du Mithra, du Brahma des Indiens, et de nombre d'expressions les plus importantes des temps anciens.

Le séquanais a encore des mots qui expriment des idées de bouleversements extraordinaires du globe. Telles sont :

Séti, l'embrasement de la terre;

Ourva, la grande tempête qui mêle l'air, l'eau et la terre.

SOCIÉTÉ CELTIQUE.

Sous la savante domination des Patères, l'organisation politique de la nation était des plus simples. Toutes les affaires étaient, par tous, délibérées en place publique. Afin que nul ne pût se prévaloir de n'avoir point participé aux décisions, nul n'avait le droit de se dispenser de ce service ; on frappait de mort le dernier de ceux qui se présentaient après l'heure fixée; et, en dehors des assemblées, il était défendu de traiter des affaires politiques.

Dans l'organisation de la propriété, la plus grande part était faite à la commune.

Il y avait les terres cultivées en commun. La *paule* recevait les récoltes de blé, que l'on distribuait aux particuliers comme base essentielle de nourriture.

Le reste du terrain communal était livré à la pâture. La haie délimitait cet espace.

La forêt consistait en *rappes* et en fourrés. Les rappes étaient, dans les pelouses, des groupes d'arbres dont on exploitait les branches et non la tige. Lorsque l'été brûlait les pelouses, la proie trouvait sous les rappes de l'herbe encore verte ou du feuillage non moins précieux que l'herbe; puis un peu d'ombre pendant le jour et l'abri des rameaux pendant la nuit. Si l'on en croit une indication donnée par la disposition de certains lieux dits de Séquanie, la proie était divisée en plusieurs troupeaux. Ainsi, tandis que la *corne à bœufs* se trouvera sur un revers de colline, la *corne à vaches*, ou la *vachine*, sera sur un autre revers.

Les fourrés étaient remplis de porcs. Le Gaulois faisant sa principale nourriture de la chair de cet animal et celui-ci faisant la sienne du gland, le chêne était avec raison considéré comme nourrissant l'homme et déclaré sacré. Le groin du porc retournait sans cesse le sol des fourrés et donnait un labour aux arbres en cherchant pour nourriture, en même temps que les racines des plantes, les mulots et les insectes de toute sorte qui désolent les cultures modernes. Ainsi, la forêt gauloise, indépendamment de son produit en bois, rendait, comme pâturage, un autre produit d'une valeur plus

que décuple, source d'une vie abondante au dedans et d'un immense commerce extérieur en viandes salées de bêtes rouges et de porcs; Rome et la plupart des contrées italiennes tiraient de là leurs approvisionnements.

Tout l'artifice de ce système d'exploitation consiste à avoir les pelouses et les rappes pour centre, à les envelopper du fourré et à fermer celui-ci au dehors par une haie impénétrable.

La forêt représentait une véritable forteresse.

La propriété privée paraît avoir été fixée principalement dans les champs du *lan*. Le mot *mas* exprimait l'ensemble de l'habitation et de la terre possédée autour d'elle.

La maison était petite, habituellement ronde, composée d'un petit mur de pierres sèches ou de terre et d'un toit, soit de chaume, soit de bardeaux, qui commençait presque au niveau du sol et s'élevait en forme de cône (1). On appelle encore, en Séquanie, ces sortes de huttes, dont l'usage s'est conservé dans les vignobles, mais que l'on couvre en pierres, des *cabordes*.

Les grands centres d'habitation, qui servaient de villes, étaient entourés de remparts construits avec beaucoup d'industrie et d'élégance. Composés alternativement de châssis de bois placés horizontalement et de pierres sèches, ils offraient toute la résistance des poutres contre les tentatives de destruction par la force, et la garantie de la pierre contre les essais d'incendie. Au dedans de ces murailles, qui décelaient un certain savoir de construction, les villes les plus renommées par le commerce, la richesse et la civilisation étaient elles-mêmes bâties en bois, en terre et en chaume. Au temps de l'architecte Vitruve, Marseille, malgré sa puissance maritime, ne présentait pas un autre aspect. Ce système de construction était d'un usage général depuis les contrées du nord jusqu'au sud de la péninsule Hispanique. On l'appelait mode gaulois. Il contrastait singulièrement avec le grand luxe que l'on voyait étalé en objets mobiliers, en chiens, en chevaux, en chars et en armes du plus grand prix. C'était donc une règle suivie, non par pauvreté ou par ignorance, mais par une volonté générale de la nation, d'avoir des maisons que l'on pût détruire sans regret et reconstruire en un jour. Une circonstance citée par Strabon, d'après Posidonius, rela-

(1) Strabon, l. IV.

tivement à des Druidesses qui habitaient seules une petite île de l'embouchure de la Loire, fixera peut-être les conjectures que l'on est obligé, en l'absence de documents plus précis, de former à cet égard : « Il est d'usage que chaque année leur toit sacré soit démoli et reconstruit, en une seule journée, par les mains mêmes de toutes ces femmes; chacune est tenue d'apporter sa part des matériaux; et si l'une d'elles laisse tomber son fardeau, elle est mise à mort par les autres. »

Le résultat, sinon le but d'une pareille règle, était de diminuer le souci de la conservation des maisons lorsqu'il fallait en faire le sacrifice pendant la guerre. Un autre résultat plus précieux était la propreté que l'on obtenait par le renouvellement des maisons.

Les habitations étaient presque toujours entourées de bois, les Gaulois aimant le voisinage des arbres et des sources, qui aident à supporter la saison chaude.

Quelques-uns, comme les Allebriges (1), auxquels Jules César fit la guerre, transportaient en été leurs demeures au milieu des eaux. Ils y construisaient des îles sur des pieux et sur un plancher de bois. Les lacs recèlent partout des traces de ces habitations.

Les Gaulois recherchaient les chevaux de belle race, inventaient les manœuvres de cavalerie, et c'est par les Cimmériens, prétend Fréret, que l'art de l'équitation a été porté en Asie, où il était inconnu avant leurs invasions.

Aptes à toutes les industries, ils savaient faire de grands vaisseaux propres à naviguer sur l'Océan. Ils savaient extraire les mines en galeries souterraines, travailler les métaux, étirer le laiton en fils et en ornements continus; laminer des plaques minces de bronze; façonner celles-ci en anneaux, les tourner, les ciseler; forger des lames d'acier et des lames de bronze non moins dures; tailler et polir des haches de pierre; fabriquer la poterie avec les terres les plus variées. C'est à leur invention qu'on dut les meilleurs procédés de teinture, les étoffes peintes de dessins et de raies de diverses couleurs, les habits feutrés, le savon, les verres les plus transparents. Varron leur attribue l'idée de l'emploi du fer pour les armes. De la Gaule vinrent encore l'argenture, l'étamage et les belles armes d'or, enrichies de ciselures et de pierreries, que portèrent les empereurs

---

(1) Suidas, *apud* Bouquet, *Hist. de Fr.*, I.

romains. La charrue à deux roues et d'autres agrès du cultivateur, tels que la benne et le crible, eurent la même origine.

Les Gaulois, écrivait l'historien Josèphe, inondent de leurs produits le globe entier. Cicéron disait de ce pays privilégié qu'on y puise l'or ; et Plutarque cite comme passée dans l'usage vulgaire de son temps l'expression de richesse gauloise.

Si, malgré des témoignages aussi nombreux, l'opinion contraire a prévalu pendant les derniers siècles; si l'on a considéré les Gaulois comme des sortes de sauvages par rapport à Rome et aux nations orientales, c'est que les meilleurs historiens, imbus de préjugés en faveur des monuments taillés et des livres, ne comprenaient pas qu'en dehors de ces indices la civilisation pût avoir existé.

On vient de le voir, elle existait cependant. Peut-être même ne serait-il pas impossible de retrouver dans un miroir fidèle la reproduction de l'ordre d'idées qui gouvernait la société gauloise. Parmi les poëtes de Rome, brilla au premier rang Virgile. Gaulois de la Gaule cisalpine, il affecta dans ses ouvrages de posséder les connaissances mystérieuses qui caractérisaient le Patère, et de ne pas dire tout ce qu'il en savait. Poëte, mathématicien, médecin, architecte, théologue, il semble avoir reçu l'éducation, sinon l'initiation druidique ; et, malgré les réticences qu'il s'impose, soit pour ne pas être entièrement infidèle à des engagements secrets, soit pour ne pas se montrer trop Celte au milieu des Romains, l'état social qu'il rappelle sans cesse par des descriptions ou par des allusions fut celui de nos ancêtres du temps de César plus que celui de l'Italie. Sa pensée, abstraction faite des circonstances dans lesquelles elle se produisit, est assez conforme à ce que dut être la pensée d'un Druide, pour que l'on puisse comprendre l'une par l'autre.

LA SÉQUANIE.

Telle fut l'Europe occidentale ; telle du moins on l'entrevoit sommairement au travers des traditions laissées par les peuples qui écrivaient l'histoire, et à l'aide des monuments.

Tel était le pays des Gaules lorsque Alesia y régnait en métropole.

Dans cette grande patrie se trouvait, comme taillée à plaisir, une contrée plus compacte que les autres, limitée entre le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan. C'était la Gaule restreinte entre des défenses naturelles et protégées par les tribus placées comme en avant-poste hors de l'enceinte ; c'était la Gaule par excellence. Dotée du sol le plus favorisé, enviée de tous, elle voulut un jour, plus soucieuse d'un bien passager que de l'avenir, se ramasser dans sa richesse, avoir un centre qui fût plus chez elle et qu'elle plaça dans le pays des Carnutes. Mais les montagnes de la Séquanie conservèrent aux lieux où Alesia fut délaissée leur importance propre, qui peut être méconnue mais non détruite. Citadelle des Gaules, la Séquanie, selon que des mains amies ou ennemies l'occupèrent, fut de tout temps la clef de la défense et de la conquête. « ELLE PROUVA SA PUISSANCE, dit Strabon, A L'OCCASION DES INVASIONS DE L'ITALIE PAR LES GERMAINS ; CAR LES GERMAINS DEVENAIENT FORMIDABLES, OU CESSAIENT DE L'ÊTRE, SELON QUE LES SÉQUANAIS SE JOIGNAIENT A EUX OU LES ABANDONNAIENT. » Séparée des Éduens par la Saône, des Allobroges par le Rhône, elle avait en outre le Rhin pour limite et couvrait à la fois les montagnes du Jura et l'extrémité des Vosges. Toutes les grandes vallées de la vieille Gaule semblent en sortir, comme si, à cause de son niveau élevé, elle devait être la source commune de leurs rivières. C'est la direction que l'on suit, soit que l'on remonte le cours du Rhône, de la Loire, de la Seine, de la Meuse, de la Moselle, du Rhin, soit même qu'ayant quitté la vallée du Danube à la source de ce fleuve, on continue à marcher encore pendant une journée vers l'ouest. C'est donc la direction tracée pour la guerre comme pour le trafic entre chacune de ces vallées et la vallée opposée. Or le point de passage forcé consiste en une sorte

de haute plaine jetée entre les Vosges et le Jura, trouée unique dans l'immense muraille formée par ces montagnes, grand chemin de la Gaule rhénane à la Gaule occidentale et à l'Italie. Être maître de barrer ce passage fut toujours un privilége recherché, le sort des expéditions guerrières dépendant de la porte ouverte ou close. Et comme si l'œuvre ne devait pas être remise inachevée aux mains des hommes, un puissant moyen de clôture a été laissé à leur disposition. Il consiste dans la presqu'île de Mandeure, obstacle merveilleusement approprié pour commander l'ouverture, et qui n'est lui-même que la tête d'une place inexpugnable de vingt myriamètres de surface. La garde de ces lieux est la grande affaire, le secret de cette force de la Séquanie qu'a révélée Strabon, et qu'il importe d'examiner, si l'on veut comprendre enfin la cause des événements de premier ordre rappelés par cet historien à la mémoire de ses contemporains, événements restés longtemps comme des énigmes insolubles pour les modernes.

Les Vosges forment une barrière bien déterminée ; il n'en est pas complétement de même du Jura, qui offre à la fois le chemin et la barrière pour le fermer, un mélange continu de plateaux et d'escarpements également propres à la circulation et à la défense. Le Jura ne saurait se passer de gardien, et renferme tous les éléments d'une bonne garde. De la manière d'en user dépend la fortune du pays.

Les montagnes du Jura sont formées de chaînes (des serres et des joux, *juga*) qui courent toutes parallèlement entre elles du nord-est au sud-ouest, et de plateaux qui, séparés les uns des autres par les serres longitudinales, s'élèvent successivement des bords de la Saône jusqu'à la Suisse. Chaque *rang* est en moyenne de cinquante à cent mètres au-dessus du précédent, de sorte qu'à la frontière helvétienne la hauteur totale est de huit cents mètres à mille mètres et plus au-dessus de la Saône. Ces plateaux ne sont pas eux-mêmes absolument parallèles à l'ensemble du Jura. Ils vont un peu en biais, comme pour prendre la direction du levant au couchant. Il en résulte que d'une part ils débouchent dans la grande vallée des Helvètes vers l'est et le nord-est, tandis que de l'autre ils se jettent dans le pays bas en prenant la direction de la Bresse.

Le Jura, sujet à des pluies torrentielles, est sillonné de nombreuses rivières qui coupent transversalement les chaînes et les

plateaux, et y dessinent tant bien que mal des voies de communication de la Saône à la Suisse. Le pays présente partout des escarpements, des *sceys*, qui appartiennent les uns aux serres, ou plutôt aux lèvres de ces cassures capitales du sol que les géologues appellent des failles, les autres aux rigoles creusées par les cours d'eau, tantôt dans le sens des serres, tantôt contrairement à ce sens, et que l'on nomme les *oues*, pour indiquer simplement le lieu bas, la vallée; les *doues*, lorsqu'il faut en outre exprimer qu'au fond de l'oue il y a de l'eau. Le Doubs est la plus grande des innombrables doues du Jura. Les serres et les doues dessinent en se croisant de nombreuses plateformes, des *peux* circonscrits par des sceys, et qui sont faciles à défendre. Cette disposition locale, qui existe sur une grande échelle, a fait de la Séquanie un refuge où nombre de tribus gauloises ont apporté leurs noms.

De toutes les masses du Jura, aucune ne possède une valeur stratégique aussi importante que celle dont il vient d'être parlé, qui s'étend du vieux Mandeure aux monts d'Alaise, et qui est entourée par le Doubs. Dans le sens du nord-est au sud-ouest, elle a pour rives deux chaînes de montagnes : du côté de la Saône, le Lomont; vers le haut Jura, la crête accidentée de Mont-Mahou, de Cicon et des Vennes, où domine le nom du Chaumont. Baignées successivement l'une et l'autre par le Doubs, qui coule à leur pied dans une oue profonde, et ronge, de sa gauche, la base de leurs escarpements, les deux grandes serres sont tranchées tout à coup au nord-est par des gorges infranchissables que s'est creusées la rivière lorsque, après avoir couru dans la direction du Rhin, elle se retourne brusquement pour prendre le sens diamétralement opposé. De ce dernier côté, le seul où le Doubs fasse défaut à l'enceinte, une disposition rare dans les monts Jura y supplée. En effet, le Lomont et la chaîne des Vennes et des Cicons, quittant, au sud-ouest, leur parallélisme normal, et comme appelés vers la haute cime du mont Poupet, s'inclinent l'un à droite, l'autre à gauche, se rapprochent et décrivent ensemble un demi-cintre dont Alaise est le cœur. Ainsi se trouve achevé le redoutable chemin de ronde qui enveloppe la masse à laquelle le Doubs avait droit de donner son nom, car il la dessine presque entièrement et la protége. Le pays central des Mandubiens, ou, ce qui serait mieux, des Mandoubs, étale avec sécurité entre ses remparts naturels, à deux cents mètres au-dessus du fossé d'en-

ceinte, des plateaux riches en pâturages, en forêts et en sources. On n'a pas à craindre que la grandeur de l'enclos ne diminue la facilité de défense dans les cas où la population serait peu nombreuse, car la nature a pourvu même à cette éventualité. L'espace est subdivisé en quatre parts très-inégales, séparées l'une de l'autre par des vallées avec plus de soin encore que la masse elle-même ne l'a été par rapport au reste du Jura; et ces parts, reliées toutes ensemble, sur leur bord sud-est, par les crêtes de Mont-Mahou, des Cicons et des Vennes, peuvent être défendues isolément et successivement.

Le quartier oriental forme une infranchissable jetée au delà du Dessoubre.

En deçà prend place le quartier principal, beaucoup plus grand, lui seul, que les trois autres réunis, et auquel, en cas de guerre, est habituellement réservé le rôle le plus important. Le pays y est plus ouvert qu'ailleurs. Terminé d'une part aux abrupts du Dessoubre, d'autre part à ceux de la Loue, au nord-ouest par le Doubs, il est moins inaccessible au sud-est.

Puis apparaît comme une citadelle, avec une blanche ceinture de rochers à pic, le quartier d'Amancey, qui précède Alaise et prépare aux dimensions plus restreintes encore de ce dernier massif.

Soit que la menace souffle du midi, soit que le danger vienne surtout du nord, chacune des extrémités servirait à tour de rôle de bastion ou de refuge.

L'exploration des bords du Doubs, sur toute l'étendue de son parcours à travers les monts du Jura mandubien, n'est pas chose facile. Cette partie du cours d'eau est désignée par les Latins sous la dénomination méritée d'*Aldua-Dubis*, la haute doue du Doubs. Les bords en sont naturellement impraticables; et si quelques points ont de la célébrité, comme le Saut du Doubs, l'ensemble, depuis cette cascade jusqu'à Mandeure principalement, demeure presque ignoré.

Le Doubs a sa source dans le Noirmont. Après avoir grossi ses eaux de celles du lac de Remoray, passé dans le lac de l'Abergement par-dessus les vestiges envasés de la *Ville Damvautier*, et franchi la *Cluse* puis *Pontarlier*, il vient recevoir en pays ouvert, à *Doubs*, au sortir d'immenses tourbières, le Drugeon, dont il emprunte la direction vers le nord-est. Laissant à droite les montagnes qui recèlent peut-être les restes de la peuplade antique des Bouris (*Buri*), il a longtemps à sa gauche la peuplade des Vennes (*Vennii*), étran-

gère au Jura comme l'autre, si l'on en croit de vagues traditions, dont l'*oppidum* est le promontoire de VENNES, et qui, s'étendant de *Vies-de-Vennes* jusqu'au delà de *Maîche-en-Vennes*, couvre de la même désignation caractéristique un grand nombre de lieux de la *Franche-Montagne*. Parmi eux se trouve le passage militaire important des *Portes-d'Orchamps-en-Vennes*.

Le Doubs a passé successivement à un myriamètre au sud des sources de la Loue et du Dessoubre, qu'il domine de plusieurs centaines de mètres de hauteur. C'est de la base même du plateau sur lequel règne son lit élevé que de grandes cavernes vomissent les deux rivières inférieures, comme deux fuites du cours d'eau supérieur; celui-ci doit les recouvrer après avoir parcouru de longs espaces.

Son cours rapide le long du pays des Vennes devient, au-dessous des *Brenets*, plutôt une chute qu'une descente. Il va bientôt atteindre la Séquanie de langue germaine, celle que ses voisins provoquent par la qualification d'Allebriges (Ἀλλεϐριγῶν), lorsqu'il revient à l'ouest se réunir au Dessoubre. Il le reçoit au milieu de gorges à peine éclairées du soleil, et se dirige vers Mandeure, où règne plus de lumière.

L'espace déjà parcouru est le plus souvent bordé de roches escarpées où les hommes de guerre ont marqué des stations; à Mandeure, les traces sont celles du séjour des grandes armées. On y voit les ruines d'un théâtre érigé pour vingt-cinq mille spectateurs. Ce vaste édifice n'aurait pas de sens, s'il n'eût été destiné qu'à une petite cité dont les ondulations du sol indiquent l'étendue des rues et la surface des habitations.

Bastion du principal quartier des Mandubiens, la terre de Mandeure (1) avance vers les Vosges sa plage montueuse, large de quatre à cinq kilomètres ; le Doubs l'entoure en grande partie, et reçoit sur ce point, dans ses eaux jurassiennes, toutes les rivières de l'extrémité orientale des Vosges. Sur la presqu'île rayonnent donc les vallées et les basses collines qui vont du Jura aux Vosges; et, faisant de Mandeure un camp retranché de cavalerie inexpugnable, les anciens pouvaient impunément, de là, barrer le passage à l'ennemi par l'inondation des bas-fonds et par l'envoi d'escadrons sur les lieux secs.

---

(1) Le village actuel de Mandeure est près du théâtre, en dehors de la presqu'île.

Ils conservaient en même temps la liberté des communications avec les sommets des Vosges comme avec ceux du Jura. Entre le Doubs et l'Allan se trouve une colline isolée dont les deux rivières, immédiatement avant de se réunir, baignent les flancs. C'est la citadelle avancée de l'*oppidum*. Un fossé profond achève de la séparer du continent.

De Mandeure, le Doubs coule au sud-ouest en suivant avec fidélité le pied des escarpements du Lomont, dans le sein duquel il creuse parfois son fossé, mais qu'il a presque toujours en entier à sa gauche. Il fortifie par des méandres les points les moins invulnérables du rempart, et passe sous une série de postes militaires dont l'antiquité a laissé quelques-uns des noms:

Velatodurum, préposé à la garde du passage de Clerval, au moyen de *Montfort* sur la rive droite; au moyen des crêtes de *Validin*, d'*Armont* et de *Bois-de-Guerre* sur la rive gauche;

Loposagium, qui occupe l'embouchure du Cusancin et la domine par les rochers de *la Poissenote* d'une part, par les collines de Baume, de la Boussenote et de Cour (*Curiæ*) d'autre part;

Besançon, la plus forte place de la Séquanie, le magasin en tout temps le mieux pourvu de ce dont on a besoin pour la guerre, le lieu le mieux préparé pour servir de base à une entreprise militaire. Le Doubs en enveloppe presque tout le pourtour d'un repli circulaire que l'on croirait tracé au compas. Là où le fleuve refuse de fermer le cercle et où reste à sec un espace d'à peine six cents pieds militaires romains (462 mètres), se dresse à une grande hauteur un mont qui occupe toute l'étendue, plongeant de chaque côté ses escarpements dans l'eau. Une enceinte muraillée suit la rive gauche du Doubs, fait du mont une citadelle et le réunit à l'*oppidum*, que l'on ne peut atteindre sans franchir, ou la rivière, ou le rocher fortifié. Au delà du front de la citadelle, un pont nécessaire, jeté sur la partie la moins profonde du col, rétablit, de l'*oppidum* à une masse détachée, puis à la grande chaîne du Lomont, la communication que la disposition naturelle des lieux paraissait interdire même aux défenseurs de la place.

Le Doubs et le Lomont s'avancent encore ainsi, sans se quitter, jusque près d'Osselle. Mais parvenue à ce point, la rivière fait un angle à droite et, après avoir dessiné une dernière presqu'île, prend, à travers le pays bas, la direction de *Crusinia* et de la Saône, où la Mandu-

bie rencontre les Éduens et les Lingons. Une branche de la montagne suit encore, sur l'étendue de quelques kilomètres, la grande direction du sud-ouest; mais elle s'abaisse devant le *Chemin de Jules César*, se relève pour former un nouveau lieu fort où, entre des *Rocheforts* et des *Chatillons*, est marqué le nom des *Juliennes;* livre passage à la *Loue*, qui va rejoindre le Doubs au delà de Crusinia; puis cesse en laissant pour dernier jalon, à l'entrée des belles campagnes d'*Amaous*, le *Mont des Varaches*.

La trouée du Lomont par la Loue cache, sur les deux rives, une localité que la basse latinité appelle *Vaulinum*, et que l'on prononce Volin. La rive droite conserve les noms de *Port* et de *Curies*, la rive gauche celui de *Port-les-Ney*, quoique personne n'y montre plus de port et qu'il n'y ait plus de navigation dans ces lieux. Mais un antique sas, plus large que la rivière, a laissé deux longues traces de ses flancs: une ligne droite encore empreinte sur la pelouse de Port-les-Ney, et une autre ligne, la *Motte*, dessinée dans la rivière par quelques buissons de saules au-devant des Curies. Le système de la navigation devait être celui de la descente des bateaux par éclusées (1) et sans retour dans les temps d'eaux basses. Le vieux Volin servait de port à Alesia, distante d'un myriamètre, à laquelle on monte directement par la gorge d'Ivrée, en laissant à gauche la longue colline des bois *Goulets* et des *Patères*, extrémité de la déviation courbe du Lomont, et à droite les hautes roches de Poupet et de Mont-Roland.

Mais si de Volin on suit pendant deux heures, en le remontant, le cours de la Foireusse, on rencontre derrière Poupet, dans une profonde et riche vallée, Salins et ses salines, éternel objet de convoitise, non-seulement pour les diverses populations de la Séquanie, mais encore pour les Helvètes et les Éduens. Car dans les temps difficiles où les lois fiscales sont impuissantes, le produit des sources salées devient une véritable monnaie courante, et à ce titre un des grands éléments de la guerre et de la politique pour les contrées voisines.

De Poupet à la Chaux-d'Arlier, qui a été le point de départ de l'exploration des bords du Doubs, la distance est encore de trois myriamètres. Trois postes militaires sont signalés sur ce petit espace par des noms antiques: *Filum-Musiacum*, *Ariarica*, *Abiolica*. De nom-

(1) Ce système est employé sur l'Yonne.

breux escarpements et les tourbières du Drugeon le défendent.

Ainsi se trouve formée dans le Jura, et close par un immense circuit d'obstacles continus, la masse fortifiée qui résume l'importance politique de la terre séquanaise, importance si bien déterminée par Strabon, et non moins énergiquement confirmée par cette qualification antique donnée à toute la contrée : *maxima Sequanorum*, Séquanie, province principale.

Ainsi, trois cités inexpugnables, plantées en quelque sorte sur une même île, liées par un intérêt commun, ont été destinées par la nature à être témoins des plus grandes scènes parmi celles dont l'histoire cherche à conserver la mémoire : Mandeure, sentinelle, poste militaire de la Gaule ; Alesia, gardienne religieuse, nourrie du trésor de Salins; Besançon, centre du mouvement comme il est le centre géographique entre les deux points extrêmes (1).

Ainsi Alesia avait sa raison d'être dans le pays auquel le Doubs donne son nom.

Si le temps apporte des changements notables dans l'état des populations et des cultures, il est plus lent à modifier la disposition du sol. Vingt siècles suffisent à peine à en altérer une mince surface ; cent siècles n'y creuseraient pas une vallée. Quand l'Hercule des Phéniciens vint chez les Celtes, il trouva le relief du pays de Salins bien peu différent de l'image actuelle : la même vallée des salines avec des flancs de marnes fertiles qui s'écroulent cependant de loin en loin ; au sud et à l'est, le haut plateau des *Moidons*, qui finit sur les bords de l'Ain ; à l'est et à l'ouest, la contrée un peu moins élevée d'Alaise ; partout un labyrinthe de précipices et de cours d'eau ; des oues, des sceys, des serres et des peux enchevêtrés, imprévus, prodigués par la nature, sans autre limite de ses caprices que de ne pas dépasser une altitude de 850 mètres ; par-

(1) « La force de Bourgongne (la Franche-Comté) consiste aux rivières et aux montagnes. Besançon tient les rivières du Doubs, Louhe et Oignon. De l'une il tient le passage du pont dans la cité, et les autres sont à ses flancs ; et il tient l'entrée des montagnes en un endroit qu'elles lui sont ouvertes de toutes parts. Ainsi, quand toute la Bourgongne serait conquise et Besançon nous resterait, nous la recouvrerions (disait le duc), et si Besançon était entre les mains des Français, la Bourgongne serait irrévocablement sous leur domination. »

(Girardot de Noseroy, *Histoire de dix ans de la Franche-Comté de Bourgongne*, p. 179.)

tout ce qu'il fallait, autant pour veiller sur le trésor que pour en arracher une part. On compte peu de moments, dans la série des temps connus, où les masses opposées des Moidons et d'Alaise n'aient pas été sous l'empire de grands intérêts opposés, peu de moments où les salines et les populations n'aient pas été distribuées en deux camps, bien plus, en deux villes sous des administrations différentes qui se subdivisaient parfois elles-mêmes. Le côté des Mandubiens avait pour postes avancés sur la vallée des salines les lieux forts de Poupet et de Belin ; on descendait par une voie creusée dans le flanc de la *côte Beline* et aboutissant à *Châtel-Guyon*.

L'autre côté fut, ainsi que l'indique l'abondance des lieux dits, celui des *Héris*, qui semble en cela opposé à la contrée alésienne, où prévaut le nom des Patères. De même que la principale localité des Héris consista dans les Moidons, de même en ceux-ci régna le lieu dit *Molain*, nommé dans les vieilles chartes *Mediolanum*, milieu lui-même pour les Moidons.

Aux forteresses de la rive mandubienne étaient opposées celle de *Cercenne*, ensevelie aujourd'hui sous la roche qui la portait auparavant, celle du *château de Pretin*, *castellum supra Salinas*, celle du *Salomon*, ou montagne des Salines, aujourd'hui Saint-André, enfin celle de *Bracon*, faisant face à *Châtel-Guyon*.

Peut-être doit-on au vague ressentiment des plus anciennes luttes une tradition conservée sur un des flancs de Poupet, et qui constaterait la prétention du village de *Méhaut-Saint-Thiébaut*, voisin d'Alaise, à avoir une priorité de découverte des eaux salées, obtenue au moyen de troupeaux de porcs.

Encore de nos jours, autour du mont Poupet, on reconnaît deux types, quelques-uns disent même quatre types de patois, indiquant chacun, sinon des races diverses, du moins des peuplades dont le langage a été imprégné jadis de couleurs différentes sous l'influence séculaire de relations extérieures séparées.

PAYS D'ALAISE.

« Hinc mater cultrix Cybele, corybantiaque æra,
Idæumque nemus : hinc fida silencia sacris. »
(*Æneid.*, lib. III.)

Relativement aux origines de la nationalité gauloise, les traditions conservées par les Bretons ne sont pas moins précieuses que celles des Grecs ; elles sont même plus nettes et de beaucoup les plus riches quant aux détails ; elles ne le cèdent qu'en ce qui concerne l'ordre des temps. Les unes et les autres, quoique en apparence dépourvues le plus souvent de lien commun, sont bien les échos des mêmes circonstances et des mêmes rivalités. Il manquait, pour l'intelligence de ces documents, de connaître l'antique centre d'action des Celtes, le pays de Salins, les Patères d'Alesia, les Héris des Moidons et de l'Ain.

Aussitôt qu'on a posé le pied dans ces contrées, où les noms les plus sacrés de la Gaule survivent purs de toute altération, on se prend, par habitude, à regretter l'absence de monuments écrits qui disent davantage. Puis, lorsque l'on a vu chacun des lieux auxquels les noms restent attachés, lorsque l'on en connaît l'ensemble, c'est un livre qui s'ouvre, un livre comme les Patères l'ont voulu, dont l'éloquence silencieuse fût celle d'un tableau. On ne s'étonne plus que de la netteté de conservation des mots principaux. Il y a cependant une raison naturelle à cela, qui est la permanence du même peuple sur le même lieu, et cette permanence s'explique à son tour par un autre fait à prendre en considération : c'est que dans les pays de cavernes, la guerre est impuissante à détruire entièrement la population indigène. Comme tous les vieux terrains de rochers calcaires, le sous-sol du Jura est percé d'une innombrable quantité d'hypogées. Il en existe non-seulement autant que de cours d'eau souterrains en activité, mais encore une multitude provenant de conduits taris par des changements de niveau. Dans tous les temps de grand péril, ces demeures sombres ont offert leur asile aux populations. L'entrée de la grotte est le plus souvent une lucarne dans un escarpement. On choisit les refuges dont l'ouverture soit à la fois cachée

dans les bois et facile à défendre. Disséminés partout, ils défient par leur nombre les recherches d'un corps d'armée et sont dangereux pour les petites troupes isolées. La paix fait oublier ces asiles des mauvais jours; il y a peu de villages cependant qui n'indiquent un pareil lieu de retraite et ne montrent des témoignages certains de leur habitation. On a vu des guerres, accompagnées de peste et de famine, réduire au vingtième le nombre des habitants de la Séquanie sans pouvoir les détruire; car, parvenue à ce terme, la dépopulation s'arrêta chaque fois par l'extrême isolement. Les forêts envahirent les champs sans culture; le pays devint inhabitable pour les armées, et la sécurité renaissant ainsi, ces baumes rendirent des hommes, des femmes et des enfants pour de nouvelles générations qui héritèrent des traditions orales de leurs pères.

Mais la cause première de la netteté des noms sacrés de la Gaule autour de Salins fut la pureté même de leur origine, puisque là se trouvait la métropole religieuse des Celtes.

Ces explications étaient nécessaires, et on ne doit plus les perdre de vue; car si le nom de la vieille Alesia, qui plane sur cette contrée, prépare l'esprit à de véritables apparitions historiques, la grandeur et l'imprévu des questions feront cabrer parfois les plus hardis.

Le pays d'Alaise, si fortement accidenté par la rencontre des grandes failles, est en outre profondément découpé par le travail des cours d'eau. Deux rivières principales y ont creusé de profondes rigoles : la Loue, dont le vrai nom, abandonné depuis peu de temps, est l'Oue; le Lison, qui, avec le ruisseau du Tôdeure, embrasse le centre alésien. Chacune de ces vallées ayant été primitivement une caverne, les flancs ont conservé un escarpement tel qu'ils surplombent souvent et sont presque partout infranchissables. Toutes deux se terminent subitement par des grottes d'où jaillissent les rivières.

La Loue et le Lison se réunissent à quelques lieues de leurs sources, après avoir formé une presqu'île semi-circulaire. C'est le plateau d'Amancey, vaste camp retranché naturel, dont la surface est assez égale, si l'on en excepte la haute chaîne de Mont-Mahou qui forme clôture au midi. Il est pourvu d'eau, surtout à Fertans, à Flagey, dans le flanc nord de Mont-Mahou et à Éternoz. Ses bords, du côté des rivières, sont dentelés de rentrants et de saillants, à cause du grand nombre de doues très-courtes, en forme de cul-de-sac, qui ont été creusées dans toute l'épaisseur du massif par des sources et

des cascades, à des profondeurs de 100 à 200 mètres. Les promontoires qui restent entre ces petites vallées sont autant de bastions avancés hors de la forteresse. L'escarpement se développe ainsi, en se repliant vingt fois sur lui-même, sur plus de 200 kilomètres, et cependant la distance entre les deux sources, ou la corde de l'arc, n'est pas de plus de 25 à 26 kilomètres; la flèche elle-même n'en a guère plus de 8 à 10.

Le Lison, le Tôdeure et une vallée transversale qui va montant jusqu'au bois de la Porte, puis redescendant de toute sa hauteur de Salins à Nans-sous-Sainte-Anne, dessinent l'espace triangulaire en quoi consiste particulièrement le sol d'Alaise. Au sud, la serre élevée des *Camps-Baron* et de *Cu-de-Dieu* règne du Tôdeure au Lison, dominant la vallée transversale et n'y laissant accès que par la *Langutine*, en face de la Porte et de la *Fontaine de Merlin*, et par le chemin de *Pierre-Taillée*. Le côté oriental du triangle est un précipice de 4 à 5 kilomètres de longueur, traversé, mais à peine interrompu par trois espèces de glissoires pratiquées cependant par des voitures : l'un, qui est le chemin par lequel on descend de Sarraz à Nans sous les gigantesques écroulements de *An-Dieu;* l'autre, le sentier qui descend d'Alaise et remonte à Éternoz; la troisième, la Pérouse, qui descend à Chiprey. La pointe nord du triangle est triple par le relief des hauteurs, quoique non subdivisée à leur base. Chataillon, les Chateleys, les Mouniots, quoique appartenant au même corps, avancent vers le nord trois sommets. La *Fausse-Porte* sépare Chataillon des Chateleys. Entre Combette-Dieu-des-Chateleys, — les Alésiens disent *Comb-Dio*, et les Mouniots,— descend une gorge que signalent successivement les noms de *Rettes*, puis de *Chemin du Pont*, et qui se termine dans le bas par une noue très-étroite. Le bord occidental fait partie de la plaine du Tôdeure. C'est Charfoinge, espèce de plaine de pierres, inclinée du sud au nord, comme, au reste, tout le triangle, avec une pente moyenne de 5 mètres pour cent. La partie la plus orientale et la plus haute de Charfoinge porte le nom de *Sechin;* les *Planches* et *Charrières* s'étendent vers le couchant. Si de Myon, point le plus bas, situé à l'altitude de 325 mètres, et vers lequel penchent les assises de tous les massifs, on se dirige vers le pied de la Langutine, qui commence à 100 mètres plus haut, on a constamment sur la gauche la chaîne des *Mouniots* et des *Petites-Montfordes*, qui s'élève elle-même de 100 à 150 mètres au-dessus de

Charfoinge et de Sechin. Lorsque la chaîne des Petites-Montfordes cesse, celle des Camps-Baron se détache de ce point, à angle droit, et ses rochers continuent à leur tour la clôture jusque contre les premiers rangs de Mont-Roland et de Poupet.

L'intérieur du massif d'Alaise est à lui seul tout un pays. Il a ses hautes vallées et ses collines, d'où plus de quarante sources livrent leurs eaux à qui sait les trouver. En effet, le plus grand nombre des sommités appartient au système géologique des marnes oxfordiennes surmontées d'assises rocheuses du corallien, c'est-à-dire au système qui, en Séquanie, produit le plus de sources. Comme les vallées du massif sont elles-mêmes très-élevées au-dessus du Lison et du Tôdeure; comme le sol de ces vallées est la partie supérieure de la masse des roches jurassiques la plus puissante, mais la plus nette d'argile et la plus absorbante lorsqu'elle est brisée ; comme le voisinage de la rencontre des grandes failles y a multiplié les cassures et les trous, l'eau, retenue souterrainement au-dessus de la couche des marnes et qui de là s'épanche vers le flanc des coteaux, s'engouffre presque aussitôt qu'elle voit le jour. On ne trouvera donc pas de ruisseaux dans cette contrée, où les habitants connaissent cependant des sources nombreuses.

L'utilité de l'emplacement d'Alaise au milieu de tant d'autres points d'où l'on pouvait s'assurer une part dans le produit des salines, tenait à cette pente régulière dont il a été parlé, à des rampes établies sur le roc par la nature pour conduire le voyageur du pays bas de la Séquanie à la région des montagnes. Cette disposition est exceptionnelle dans le Jura. On montait à la Langutine soit par Charfoinge dont il a été parlé, soit par le Chemin du Pont. Dans ce dernier cas, on avait à droite, et non plus à gauche, les Mouniots et les Petites-Montfordes. Une ligne de pierres brutes, posées sans mortier sur la rive droite du Lison, et qui a formé la base d'une culée, indique encore l'emplacement du pont par lequel les rhèdes, les bennes et les chars de toute sorte gagnaient l'entrée de la rampe. A l'autre extrémité, la Langutine donnait l'issue, dans une sorte de carrefour extérieur, dans les défilés de la *Porte*. De là on allait *en montagne*, selon l'expression du pays, c'est-à-dire vers le sud, en passant soit par le *Bois des Bennes*, soit par celui des *Rhèdes*, entre Sainte-Anne et Belin. De là on descendait à Salins par Châtel-Guyon, ou en prenant la voie du *Pont des Rhèdes*. De là, le *Guyon des*

Grattes et le *Guyon du Matchi* jalonnaient, par la vallée de Nans, le chemin du *Meuchi* sur le plateau d'Amancey.

Le Matchi et la Langutine nous mettent enfin sur la trace peu connue des voies commerciales de la vieille Gaule. Au mot de Matchi, qu'ailleurs le Séquanais prononce meuchi, on a déjà reconnu le Mercier. Attaché aux vestiges d'un Guyon qui n'a plus rien de remarquable, mais dont la haute antiquité ne peut être contestée, il nous a donné le nom sous lequel devaient se révéler des voies gauloises. Elles ont été cherchées, et bientôt ont paru, dans les endroits les plus déserts et dans des directions que n'explique pas toujours la position des villes actuelles, d'étroites coupures taillées dans le roc par des roues de voitures à jantes minces, la marque des pas de chevaux, et cette dénomination répétée : *Fosse au Matchi.* Une légende accompagne ces chemins extraordinaires; elle dit invariablement qu'on y a tué le Mercier. La légende subsiste même où la voie est peu apparente et sert à retrouver celle-ci.

La Fosse au Matchi se montre plusieurs fois autour de Salins et accuse une double route venant de l'Helvétie par les antiques débouchés de *Bramafan-sur-Jougne*, où le nom de Porte de César a usurpé celui du Mercier, et bifurquant depuis le vieux village de Dompierre pour arriver, d'une part, sur les Moidons à travers d'immenses forêts, d'autre part, sur Alaise.

La première direction est marquée sous la sombre voûte des sapins de la Joux jusqu'à Supt. Elle y porte, outre le nom de Fosse au Matchi, le vocable de *Chemin des Lans*, qui paraît désigner ici le pays des Moidons et Molain, le Lan du milieu, celui dont le patron est saint Viatre, ou le saint Viateur. Avant de descendre vers le pays bas, la voie reparaît au sommet du mont Begon, et finit par joindre à sa dénomination générale celle de *Chemin de la Bataille.*

La seconde direction, celle d'Alaise, à mi-chemin entre Dompierre et les sapins de la Mau-beline, se trouve aussi marquée par le nom de Fosse au Matchi. De ce point au Bois des Rhèdes et des Bennes, la distance est de 20 kilomètres.

Les deux voies ont été certainement établies à cause de Salins ; mais l'une et l'autre passent à côté de lui.

Dans le sens du sud-ouest au nord-est, donc perpendiculairement à la direction de Salins à Jougne, va le chemin du *Meuchi,* que l'on voit sur le plateau d'Amancey. C'est la continuation de la voie qui,

descendant de la Porte d'Alaise à Nans, passe devant le Guyon du Matchi. Il suit le pied de la chaîne des Mont-Mahou, conduit à Lods, remonte par *Combe-Aonie*, où se dresse le groupe des roches de *Jove* et *Jobour*, et atteint le pays des *Cicons* par les gorges d'Athoze.

Entre Alaise et Besançon, le passage du Mercier est indiqué par la coupure de la côte de Mêche sur Cademène.

En général, le chemin du Mercier dénote un système de grandes lignes commerciales, lignes mal déterminées au travers des contrées planes, mais rigoureusement fixées au passage des cols de montagnes et à l'ouverture des *oppidum* ou des lieux de station des caravanes. Là il fallait que le char suivît fidèlement la trace des chars, la roue l'ornière des roues, le cheval le pas des chevaux. Un mètre vingt et un centimètres de voie roulière, quatre centimètres au plus de largeur de jantes, telle fut, avant l'ère actuelle, la règle uniforme suivie sans interruption pendant un temps si long, que la Langutine d'Alaise, comme la Bro de Besançon, présente une profondeur totale d'ornières successivement creusées dans le roc d'une hauteur plus grande que celle d'un homme. Les flancs du chemin de la Langutine ont conservé jusqu'aux traces des moyeux des roues. Le pied du cheval, garni de bronze ou de fer fixé à clous, comme c'est l'usage moderne, a marqué des espèces de degrés.

Il est difficile de séparer de l'idée du Mercier antique celle de ces champs de foire d'une origine inconnue qui, chaque année, à jour fixe, sans annonce, sans apprêts, sur une pelouse habituellement déserte, reçoivent de contrées diverses et lointaines la foule des marchands. Il n'existe plus de ces foires à Alaise ; il n'en existe plus dans les Moidons. Elles auront été interdites au profit de Salins, et peut-être même de Lemuy, sorte de point commun aux deux contrées. Mais le nom de *Fori* que porte une large plate-forme du massif alésien, et les nombreux chemins dont on voit les traces rayonner de ce lieu à travers la forêt sont des indices suffisants d'une cause ancienne de rassemblements. Le nom de *Mont-Foiron*, conservé dans les Moidons, semble avoir la même origine.

On n'a pas oublié comment, selon Diodore, la cité d'Alesia aurait eu pour fondateur l'Hercule phénicien, la grande figure du Mercier de la Palestine, et fut peuplée d'abord d'étrangers auxquels se joignirent les indigènes. Sur le même sujet l'auteur sicilien a écrit,

parmi des légendes demi-fabuleuses dont le recueil est inappréciable, la plus vieille des traditions celtiques. Les récits bretons font les Gaulois fils de Neimheidh ; voici la version grecque (1) :

« Les Celtes, dit-on, eurent jadis pour chef un homme remarquable dont la fille, grande et belle au delà de ce que la nature a coutume de produire, l'emportait sur toutes ses rivales. Fière de ses forces et de son aspect, elle dédaigna tous ceux qui la demandaient pour épouse, n'en jugeant aucun digne d'elle. Dans le même temps, Hercule, vainqueur de Gérion, venait d'entrer dans la Celtique et d'y fonder la cité d'Alesia. Il fut admiré pour ses nobles qualités et sa magnifique prestance. Du consentement de ses parents, la jeune fille partagea la couche du héros et lui donna, de leur union, un fils qui fut appelé Galate, et qui, à son tour, par la grandeur d'âme et les forces physiques, dépassa tous ses compagnons. A l'âge d'homme, ayant repris de son père le commandement, il assujettit plusieurs contrées voisines par de belles prouesses ; puis parvenu au comble de la gloire, il donna son nom aux peuples conquis et les appela Galates. De ce mot on a fait celui de Galatie ou de Gaule, qui s'est étendu à toute la nation. »

Longtemps après Diodore, Ammien Marcellin, que le métier des armes avait appelé dans la Gaule et qui, devenu historien, reproduisit avec quelques changements la tradition, ajoute qu'il l'a vue lui-même représentée sur les monuments de ce pays (2). De nos jours c'est dans les bas-reliefs de la *Porte-Noire* de Besançon, sous la crasse épaissie des siècles, qu'il faudra chercher les vestiges de ces vénérables images, les images mêmes qu'aura vues Ammien Marcellin lorsqu'il vint dans la capitale de la Séquanie. C'est lui qui nous apprend que la belle reine des Celtes était appelée Galatée. Elle aurait transmis à son fils le nom que celui-ci aurait donné ensuite à la Gaule.

---

(1) Diodore de Sicile, *Antiquités*, l. VI.

(2) « Regionum autem incolæ id magis omnibus adseverant, QUOD ETIAM NOS LEGIMUS IN MONUMENTIS EORUM INCISUM, Amphytrionis filium Herculem ad Geryonis et Taurisci sævium tyrannorum perniciem festinasse, quorum alter Hispanias, alter Gallias infestabat ; superatisque ambobus coisse, cum generosis feminis, suscepisseque liberos plures, et eas partes quibus imperitabant, suis nominibus appellasse. »
(Ammien Marcellin, l. XV.)

LES LIEUX SAINTS.

> Tu Bajocassis stirpe Druidarum satus,
> Si fama non fallit fidem,
> Beleni sacratum ducis e templo genus :
> Et inde vobis nomina :
> Tibi PATERÆ : SIC MINISTROS NUNCUPANT
> APOLLINARIS MYSTICI.
> (AUSONII *Professores Rhetor.*, IV.)
>
> Solis nosse Deos et cœli numina vobis,
> Aut solis nescire datum ; nemora alta remotis
> Incolitis lucis.
> (LUCANI *Phars.*, lib. I, v. 452-54.)

Hercule venant se rapatrier au foyer de l'Occident, renouer le lien des colonies asiatiques avec la mère patrie, ne voulut point ou ne réussit point à introduire des croyances nouvelles dans les Némèdes et les Alesia de la Gaule. Selon les écrivains grecs qui attribuent la constitution de la cité d'Alaise à Hercule, l'organisation politique survécut seule au passage du héros jusqu'à la destruction de la ville par César. L'institution religieuse était plus ancienne. Ainsi donc, si parmi les principaux lieux dits d'Alaise on vient à reconnaître presque tous les noms vénérés ou chéris des Phéniciens, c'est que ces noms appartiennent moins encore à la Palestine qu'aux bords du Lison.

La métropole celtique couvrait tout le pays de Salins à l'est et même au nord. Au sud et à l'ouest abondent aussi les lieux saints signalés par leurs noms. A la recherche de pareilles matières, le fil conducteur ne consiste que dans la suite des traditions locales et des lieux dits. Le résumé se formera de lui-même.

LES PATÈRES. — On dit à Alaise, en montrant la longue montagne boisée qui ferme l'horizon du côté du couchant et que sa disposition a fait nommer par César la colline extérieure : « L'endroit où demeurent les sorciers est au delà de Myon et de Bartherans. Quand le chasseur y blesse le gibier, il n'est jamais sûr de n'avoir pas

frappé un homme changé momentanément en bête. Parfois le père n'y reconnaît pas son fils sous la peau d'un loup. »

Cette désignation traditionnelle, sur l'emplacement de la métropole celtique, fait prévoir le nom que doit porter le lieu.

En effet, le point de la colline extérieure le plus proche est la *Forêt du Patère*, qui se prolonge sous les noms de *Bois de l'Horloge* et de *Bois de la Recorne*.

Le mot de Patère est souvent remplacé dans le pays par celui de Patare, comme sur le mont Poupet et dans les Moidons; par ceux de Potar et de Potâ sur les territoires d'Ivrey et de La Chapelle.

Si du *Patère* on suit la montagne vers le nord-est, on trouve, après avoir traversé les bois *Goulets*, les *Gaux* et *Bras*, un autre groupe de noms: *Sous-les-Temples*, *Comb-Dio* ou *Combe-Dieu*, *Cherlieu*, *Combe-au-Gui*; au centre de ces lieux dits, sur une éminence, le *Landet*. Un collége druidique occupait, selon toute vraisemblance, la colline et les vallées tributaires de ses sources. La Forêt du Patère se terminait, d'une part, aux coteaux d'Ivrey et d'*Arebigney*, terres excellentes pour la vigne; elle devait comprendre, d'autre part, le Landet, dont le nom rappelle des lieux de grands rassemblements, des champs de foires. Elle avait sur ses flancs les vallées de Bartherans, des *Vaux* et de *Cherlieu*. Les deux points extrêmes de cette longue ligne de noues sont le *Patère* de Scey-sur-la-Loue et le *Patare* de la Motte-sur-Poupet.

POUPET. — La tradition conduit sur la haute cime de Poupet, dès la nuit qui précède la fête de la Trinité, ceux qui veulent mesurer par une épreuve la pureté de leur âme. On prend place du côté de Mont-Roland, d'où se présente un horizon sans fin. Lorsque les premiers rayons du soleil levant resplendissent, il est donné aux élus, tournés en ce moment vers Alaise, de voir triple l'image de l'astre. C'est la fête gauloise du solstice d'été. Pendant toutes les nuits de la semaine, les habitants de Coulans allument des feux sur *les Gaules*. Les Salinois éclairent de même la serre de Belin.

LA MONTRICHARDE ET LE MONTRICHARD. — La Montricharde est la haute roche par laquelle se termine à pic, sur la vallée de Nans, la montagne de Belin. Entre cette dernière et le crêt de la Fontaine de Merlin, une noue commune produit une autre petite source, la *Riche*, qui est l'origine du Tôdeure. De la rive droite du Lison, le *Montrichard* répond à la Montricharde, qui est sur la rive gauche.

Ces trois points, que la même qualification d'opulence signale, appartiennent à la partie la plus prononcée de la grande faille que les géologues signalent sur Mont-Mahou et Poupet. On y voit, sur la rive nord de la cassure, les étages supérieurs des terrains jurassiques quitter rapidement leur disposition en assises horizontales, se courber et plonger verticalement comme pour gagner le centre de la terre. La rive sud relève au contraire vers le ciel, avec non moins d'énergie, l'autre bord de la tranche épaisse du sol. Aux marnes fertiles, qui semblaient destinées à régner ensevelies sous la masse du Jura, se trouve ainsi, par une poussée de bas en haut, réservé d'élever une ligne de cimes aiguës dans la région des nuages. La faille est trop fortement caractérisée ici pour n'avoir pas été comprise par le plus vulgaire observateur, et surtout par les Patères, si adonnés à l'étude des sciences naturelles. Pour l'antique géologue, ce fut l'indice d'un des moyens de renouvellement de la surface du globe ; pour le mythologue, l'indication d'un chemin des enfers; pour le cultivateur, une zone de terrain exceptionnellement productive.

Dans les parois abruptes de la Montricharde se trouve une caverne, la *grotte des Vaux*, où la tradition cache d'immenses trésors.

La roche du Montrichard a aussi sa légende. Une petite rivière y bruit sur les gradins extérieurs de sa source, qui jette les eaux d'un lieu élevé. La voussure d'une caverne couvrait autrefois l'emplacement de ces cascades; elle les encombre aujourd'hui des débris énormes de ses claveaux. Entre les blocs de pierre et les lianes qui montent aux arbres et aux roches, une piste tortueuse, difficile à trouver, difficile à suivre même pour les habitués, mène au sommet de la cascade supérieure. On arrive au-dessus de l'écroulement dans une moitié de caverne taillée en encorbellement le long du flanc du Montrichard. Un peu plus loin , l'ombre succède à la lumière; au milieu des ténèbres, on a peine à reconnaître les formes d'une caverne basse, large de plus de trente mètres; les bruits extérieurs ont cessé, et leur silence laisse arriver des profondeurs de l'antre les graves accents des eaux souterraines, la voix du *Verneau*.

« Père, mère, crient les bergers sur le Montrichard, apportez le maillet et la cognée pour retirer le *bouc* de dessous le rocher de *Priya!* »

Le nom de Rhéa, inséparable de tels noms et de tels lieux, a été quelque temps cherché; il occupe cependant le point le mieux en vue du milieu de la vallée de Nans, très-près du Montrichard, sur le bord émergeant de la faille.

Rhéa, — on prononce presque Rhéia, — règne vers le bas d'une longue pente encadrée de rochers, toute pleine de marnes croulantes où de petits ruisseaux entretiennent une luxuriante végétation. C'est une légère éminence de pierre d'où continuent à descendre, mais plus doucement, les *Champs-sous-la-Dame*. Plus haut que Rhéa, au plus haut des bouquets d'arbres et des prairies confusément entremêlés, sont les *Camuses* et leur belle *fontaine*. Les Camuses marquent la fin de la chaîne du Filum-Musiacum, près de la cime rougeâtre de Mont-Mahou.

En face de Rhéa, de l'autre côté du Lison, coule la *Doye de l'Archange*. *Fon-Lison* est à gauche; on désigne sous cette dénomination le lieu où la vallée commence, et que ferment les vastes et caverneux soubassements de *Sainte-Anne*. C'est l'immense abside du temple dont Rhéa, reine de la Combe de Nans, occuperait le milieu; l'abside a pour centre *Belvoir*.

LA GROTTE-SARRASINE. — Aujourd'hui que les montagnes, les baumes, les rivières, les bois ont cessé d'être des objets de vénération, les œuvres de la nature frappent encore l'imagination, lorsqu'elles unissent la rareté à la grandeur du spectacle. A ce titre, les rochers de Sainte-Anne auront toujours leurs pèlerins, même quand la tradition deviendrait muette. Elle n'a point cependant encore entièrement cessé de se faire entendre. Elle montre, de *Belvoir*, le *Manteau de saint Christophe*, une tache sombre dessinée sur les abrupts de Sainte-Anne, et qu'elle dit être l'empreinte des épaules du géant. Elle prétend aussi que c'est l'entrée d'une caverne sans fond où des armées innombrables ont trouvé refuge. Les abords de l'antre grandissent démesurément aux yeux lorsque l'on s'en approche. On suit le lit d'un torrent, où les blocs de pierre et l'eau se perdent sous une épaisseur imprévue de mousses perpétuellement vertes. Toutes les plantes qui craignent les rayons du soleil et l'agitation de l'air prennent ici une taille monstrueuse. On monte longtemps. Sans que la lumière du jour ait cessé, à la mousse humide succède enfin la poussière et la roche sèche, un sol que jamais, au contraire, n'ont mouillé ni la pluie, ni la rosée,

ni l'haleine froide de la caverne. On est sous le Manteau de saint Christophe, dans la *Grotte-Sarrasine*.

Ils sont rares les lieux où l'homme pourrait impunément, comme ici, jouir d'un toit et de la lumière sans avoir fait usage de son industrie.

L'antre est si vaste, qu'il embrasserait la façade entière de Notre-Dame de Paris; si élevé, que sous son ciel de pierre, partout éclairé de la lumière du jour, on voit parfois des nuées d'oiseaux tourbillonner et s'ébattre à grands cris, sans nul souci des visiteurs. Refuge de la race ailée dont les milliers de nids meublent toute la hauteur des parois, asile presque unique d'une tribu innombrable de grands martinets au ventre blanc qui peuplent les hautes voussures, il fut aussi le plus magnifique palais de nos ancêtres dans les temps de sauvagerie. Son nom même ne répugne pas à cette pensée; car la Grotte-Sarrasine peut être une désignation qui remplace celle de grotte païenne, conformément à un usage presque général de la Gaule moderne, d'appliquer la qualification de sarrasin à tout ce qui est antérieur au christianisme. Ce fut toujours un lieu saint de l'antiquité et le temple le plus singulièrement remarquable d'Alesia, où existent tant de merveilles, peut-être l'endroit où l'on célébrait les mystères de l'initiation. Tout y semble un rêve de théâtre. Il y a un sanctuaire, une large crypte dont la voûte est basse. Une nappe d'eau y repose dans l'ombre, endormie sur des cavités invisibles où des courants bourdonnent sans relâche. L'écho de la crypte grossit le bruit et le rend pareil au roulement d'un tonnerre lointain. La haute salle des mystères d'Éleusis a disparu à jamais avec ses foudres souterraines et ses appareils mécaniques; l'œuvre naturelle, qui peut-être avait été le modèle des temples d'initation de toutes les Alesia, seule a survécu.

LA SOURCE DU LISON. — Un attrait invincible appelle à la source voisine, plus riche par l'abondance de ses eaux, moins ambitieuse dans les proportions de sa masse, digne cependant d'être la sœur de la Grotte-Sarrasine, c'est la source du Lison.

D'une grande gueule de caverne, les rochers de Sainte-Anne versent avec fracas, en une seule cascade de treize mètres de hauteur, toute une rivière aux blanches ondes et aux roches noircies par la végétation des mousses. L'œil s'enivrerait à contempler cette tenture animée qui demeure appendue au seuil de la baume. Mais à

ceux qui osent gravir le sentier et entrer, la tradition livre une autre scène : une grève, un lac limpide, un fond sombre où l'on entrevoit de monstrueux piliers s'élevant de l'eau à la voussure ; dans l'un d'eux, percé de part en part, moins reculé, plus près du milieu de la majestueuse enceinte, la *chaire*. Une rampe secrète, noire, étroite, y conduit. Les parois sont polies par le frottement. Bien peu montent à la chaire sans y pousser un cri d'admiration que l'antre sonore conserve quelque temps ; bien peu y montent sans que les visiteurs restés sur la grève ne leur demandent de prophétiser, car cette grotte est bien l'antre d'un oracle. Quoique rien n'y trahisse la main de l'homme, il est même difficile de ne pas soupçonner que l'art soit venu à l'aide de la nature pour produire une mise en scène aussi parfaite dans tous ses détails.

Si les lieux saints d'Alesia eurent leur prophétesse, elle se tint dans les baumes des rochers de Sainte-Anne; si elle parla, ce fut de la chaire de Fon-Lison.

MIGETTE. — Sainte-Anne renferme aussi dans ses nombreux étages la retraite solitaire, inabordable où l'on doit chercher la demeure des Sennes. Une abbaye de dames nobles occupa cet asile jusqu'aux temps modernes. Ce n'est point un lieu où le hasard amènerait des passants, mais un vallon limité en tous sens, ayant sa prairie, sa part du torrent des *Laisines* comprise entre deux cascades, son entrée pratiquée pour lui seul sur le chemin rapide qui va de Nans au *Crouset*. *Migette*, tel est son nom, commence au-dessus des roches pendantes du *Puits Biare*, dernier repli des grandes murailles, espèce de chaos ; il règne entre deux rives élevées que le *Pont du Diable* relie pour la commodité de deux villages voisins, sans leur donner accès dans la noue.

Le sentiment que fait naître l'ensemble de la vallée de Nans est d'abord celui d'un immense creux dont l'enceinte, minée par d'abondantes sources, livre sans cesse aux courants d'eau ses débris écroulés; nulle part le travail de la nature ne se manifeste sous un plus grand nombre de formes saisissantes. Après la splendeur du tableau, l'ordonnance des dénominations fait ensuite comprendre que le lieu a été jugé digne d'être consacré à la religion gauloise. An-Dieu, Cu-de-Dieu sont les traductions spontanément faites par les gens du pays des vocables patois An-Dio, Cu-de-Dio. N'y a-t-il pas identité entre les mots Dio et Dieu d'une part, *Dis* d'autre part? « Tous

les Gaulois, écrit César, prétendent être fils de Dis. » Nans aurait eu ainsi la rare fortune de conserver ses principales désignations religieuses : au centre de la vallée, le nom de Rhéa ; aux roches caverneuses de Fon-Lison, celui d'Anna ; aux pierres droites, celui de Guyon ; à la montagne où commencent les chênées d'Alaise, Dio, ou Dieu, père de la race celtique.

Chez tous les peuples des Gaules, le nom de Rhéa paraît avoir persisté avec beaucoup d'énergie, comme pour indiquer le voisinage de l'*oppidum* religieux. On le retrouve chez les Éduens près d'Alisiia, chez les Arvernes près de Gergovia, et jusque dans les îles de l'Océan européen. Peut-être ces lieux ne présentent-ils pas tous, autant qu'Alaise, une théogonie en quelque sorte complète. Ils doivent du moins en avoir conservé des traces précieuses.

CRIMONT. — A peu de distance autour de lui Crimont, cesse d'être connu. Une légende s'y rattache cependant qui rappelle l'ancienne doctrine si répandue de l'Élysée et du Tartare, et qui va servir à retrouver le lieu principal des sépultures d'Alesia.

Crimont est un des nombreux promontoires du plateau d'Amancey. Quoique doué d'une assez grande surface, il tient à celui-ci par une roche aplatie au sommet, escarpée de chaque flanc, mais si étroite pendant une centaine de mètres de longueur, qu'il n'y a place que pour le passage d'un chariot. A cette exception près, un vallon fait le tour entier de Crimont. C'est la forme d'un croissant de lune presque fermé. Si de l'entrée, par un temps calme, on pousse un cri, deux groupes d'échos, l'un de droite, l'autre de gauche, répondent par un son considérablement prolongé, et que l'on prend pour un gémissement surhumain. Les visiteurs que la tradition amène ne sont pas toujours assez osés pour provoquer l'*Esprit de Crimont ;* la voix de l'*âme en peine* se fait entendre d'elle-même. C'est la transformation de chaque cri qui s'élève de la vallée environnante, et que la disposition des lieux, analogue à celle de deux cornets acoustiques, porte aux oreilles de celui qui se tient sur la montagne.

On ne sait rien de précis sur les sépultures de l'époque où l'histoire des peuples commence. Elles furent soumises à des usages qui, en Orient, semblent n'avoir pas pu survivre à la domination des Pélasges, propagateurs de la doctrine des mânes. La tradition en est confondue avec celle des Enfers, et ne nous a été transmise qu'à travers les fictions. Platon allègue cependant encore d'une manière très-

nette qu'une loi de tous les anciens temps soumettait à un jugement es bonnes et les méchantes actions de l'homme sortant de la vie.

Les corps étaient classés selon le mérite du mort. Certains lieux bas et leurs rivières, surtout les cours d'eau souterrains, étaient consacrés au séjour des âmes. Minos jugeait : il reléguait dans le *Tartare* les méchants, et réservait l'*Élyson* aux justes. Les plus purs quittaient la terre pour aller vivre, sans corps, dans les hauts lieux. *Élysée*, *Élisson*, *Élissa*, *Élusa*, *Ilissée*, et cent autres formes du même mot, ont été les désignations des rivières et des vallons infernaux.

Les Enfers étaient entourés d'un obstacle général : *Querron*, chez les Égyptiens; *Achéron*, *Achéruse*, *Kerrons*, *Corons*, chez les Grecs, que semblent résumer le mot Χορή de ces derniers, et même le nom du nautonier Caron. Ces diverses dénominations ont évidemment une même origine, commune encore aux *Curons*, aux *Courandes* et aux *Cureux*, que l'on retrouve près d'Amancey. On donne ces trois noms, et particulièrement celui de Curons, sur Éternoz, Refranche, Malans, Amondans, Fertans, Cléron et Amancey, à l'assise de rochers escarpés qui couronne les bords du plateau.

Lorsque Alesia était le centre religieux de la race occidentale et que l'usage existait de juger les morts, les cérémonies funèbres de la métropole furent-elles le type de celles des autres pays? On le croira sans peine si l'on continue à appliquer les traditions de l'Orient, dépouillées de leurs merveilleuses exagérations, aux lieux dits qui se rattachent à la légende de l'Esprit de Crimont et aux circonstances mêmes de cette légende.

Revenons donc à la *Roche du Cri.* Le fond du *Val* de droite est appelé *Pommier-Minos ;* devant lui, l'*Oye-du-Feu* et les *Batailleuses.* L'autre fond de vallée, celui de gauche, renferme le *Bief-Tar* et la source du *Tar*, qui est gardée par *Lauria* et par l'*Oye-Prêtre.* Si, de Lauria, on entreprend de faire le tour de Crimont pour aller au *Val* où est Pommier-Minos, on suit d'abord l'Oye-Prêtre et Malans ; puis le *Chemin du Sauvage;* enfin l'on a à traverser les Batailleuses et l'Oye-du-Feu. De là il n'est pas impossible de gravir les Curons. On prend, au fond du Val, un sentier court et rapide, disposé par endroits comme un escalier ; il traverse le *Bois des Gallots* et passe, en montant, près d'une source voisine du sommet, fraîche à glacer la bouche, toujours limpide, peu accessible, et qui, dit la tradition lo-

cale, *lave toutes les souillures*. On la nomme *Gal*. Elle est redoutée, malgré le renom de ses propriétés miraculeuses. Encore quelques degrés à franchir, et le sentier arrive sur la plate-forme.

On est à la chétive fontaine du *Grand-Sian*, dans le *Clos-des-Sarrasins*, devant le *Rè-sèru*.

Peut-être ce clos du paganisme fut-il le lieu du jugement des morts par les vivants. La conjecture devient une certitude si le mot Grand-Sian signifie en celtique, comme quelques-uns le pensent, le lieu du débat infernal.

Que serait alors ce Rè-sèru?

On ne s'est pas étonné de voir le mot pommier accolé au nom de Minos dans le Val; car l'arbre qui donnait la pomme était, chez les Gaulois, le symbole de la science et désignait un centre druidique. Mais Lauria n'est guère connue que par une inscription trouvée en Catalogne :

LAUREÆ. AUGUSTÆ. SACRUM. IN. HONOREM. ET. MEMORIAM. ÆMILIÆ. L. ÆMILIUS. MATERNUS. ET. FABIA. FUSCA. PARENTES. S. P. F. C.

Serait-ce la vénérable gardienne des homicides dans les profondeurs du Tartare?

Le Tar de Malans n'est pas la seule eau qui, en Séquanie, porte cette dénomination. On trouve, au pays des Moidons, le *Tar-avan* et les *Tartaros;* à la limite de l'Helvétie, le lac *Tare*. Partout ce nom est une trace des temps pélasgiques; il entraîne l'idée d'une rivière qui a coulé souterrainement et qui a été consacrée aux morts.

Une belle tradition, conservée par les Grecs et mise dans la bouche de Socrate, rapportait de cette sorte une scène de l'enfer :

« Après que les morts sont arrivés dans le lieu où chacun d'eux est conduit par son génie, on les juge d'abord, on sépare ensuite les bons des méchants.

« Ceux qui sont trouvés avoir vécu de manière qu'ils ne sont ni entièrement criminels, ni entièrement innocents, sont envoyés à l'Achéron; et, montant sur des barques, ils sont portés au lac Achérusiade, où ils habitent, et, après s'être purifiés en subissant la peine des fautes qu'ils ont pu commettre, ils sont délivrés et reçoivent la récompense de leurs bonnes actions, chacun selon ses mérites.

« Ceux qui sont trouvés incurables à cause de la grandeur de leurs fautes ; ceux, par exemple, qui ont commis de grands et nombreux sacriléges ou des meurtres contraires à la justice et à la loi, ou d'autres crimes semblables, la Destinée vengeresse les précipite dans le Tartare, d'où ils ne sortent jamais.

« Mais ceux qui sont trouvés avoir commis des fautes que l'on peut expier, quoique fort grandes; ceux, par exemple, qui, dans des transports de colère, se sont emportés à des violences contre leur père ou leur mère, ou ont tué quelqu'un, et qui en ont fait pénitence toute leur vie, c'est une nécessité qu'ils soient aussi précipités dans le Tartare; mais après qu'ils y ont demeuré un an, le flot les rejette et renvoie les homicides dans le Cocyte, et les parricides dans le Puriphlégéton. Et lorsque les uns et les autres sont arrivés au lac Achérusiade, ils poussent des cris et appellent : les uns, ceux qu'ils ont tués; les autres, ceux contre lesquels ils ont commis des violences, et ils les conjurent de leur permettre de traverser le lac et de les recevoir. Si leurs prières sont accueillies, ils remontent sur la rive et sont délivrés de leurs maux; sinon, ils sont encore entraînés dans le Tartare, qui les rejette à son tour dans les autres fleuves; et cela continue jusqu'à ce qu'ils aient fléchi leurs victimes, car telle est la peine qui leur a été infligée par les juges. » (PLATON, *Phédon.*)

Les témoins ne manquent pas qui prétendent avoir entendu à Crimont la voix de l'âme en peine. Un auteur moderne a écrit ces lignes (1) :

« Quant à moi, je puis attester à mon tour que, me trouvant au bois de Crimont en 1826, j'entendis par derrière moi, à une assez grande distance, comme le cri inarticulé d'un homme qui réclame quelqu'un; que je me retournai, et que, n'apercevant personne, je demandai à ceux qui m'accompagnaient si c'était une voix que j'avais entendue. On me répondit affirmativement; mais comme nous continuïons la marche sans attendre celui qui nous appelait, je proposai de nous arrêter, afin de lui donner la possibilité de nous atteindre. « Allons toujours, me disait-on en souriant, il nous rattra« pera bien, s'il le veut; c'est l'Esprit de Crimont. »

L'auteur ajoute plus loin : « La dénomination de Crimont, déjà

(1) M. Désiré Monnier.

mentionnée aux anciens titres, est une bonne preuve que le cri se fait entendre depuis bien longtemps sur cette montagne. » Il ne connaissait pas les lieux dits inséparables ici de la tradition.

C'était une croyance chez les Celtes que les âmes des morts, habituellement invisibles, se tenaient suspendues d'un vol lourd et comme nageant dans le lac d'air stagnant des vallées infernales, et qu'il ne leur était pas possible de s'élever au-dessus des rives. Deux légendes, du voisinage de Crimont, se rattachent à la même idée.

Sur la rive droite de la Loue, à deux cents mètres au-dessus de l'eau, la grande roche du *Croc-de-Scey* porte encore, disent les campagnards, l'anneau auquel on attachait la barque qui conduisait *de l'autre côté du lac*. Or il n'y eut jamais de lac d'eau en cet endroit.

La rive opposée est couronnée par les *Curons* de Fertans et d'Amancey. Là se trouve ce qu'on appelle le plus communément aujourd'hui la *Poupée des Vieilles-Vignes*. Le vieux nom est *Toumtâtre*, qui signifie la tombe-tertre. Cette pierre des morts est un menhaut gigantesque de trente-neuf mètres de stature, semblable à ceux que l'on consacrait à Guyon. Au tiers de la hauteur, une sorte de rétrécissement a été disposé, et un homme peut y faire, debout, le tour du monolithe. Les passants croient reconnaître une tête rustique dans la forme du sommet. « Un esprit, dit la tradition, s'était chargé de porter la pierre sur ses épaules d'un bord à l'autre de la vallée ; mais, arrivé devant les *Curons*, il se trouva impuissant à franchir ce degré. »

Quelques gouffres du plateau d'Amancey, en forme de puits, tels que la *Lutinière* et le *Creux qui sonne*, passent encore pour correspondre aux courants souterrains hantés par les Esprits.

Et maintenant, si l'on veut rentrer dans la vallée de Nans, on y reconnaîtra sans hésitation les traces du lieu consacré aux âmes des justes ; car le vocable Lison donnera celui d'Élyson, et Rhéa, — on a vu que Rhæa des Cimmériens régnait sur leurs Champs Élyséens, — indiquera par sa position la partie de la vallée attribuée au fortuné séjour.

A ce propos, il convient de ne pas omettre que si, aujourd'hui, on nomme source du Lison celle du fond de la vallée de Nans, aux yeux des anciens cette rivière avait d'abord coulé assez loin de là, au grand air, de *Mont-Merlon* à *Dournon*. Cette croyance était bien fondée. La tradition prétend, avec moins de vraisemblance, que la

Grotte-Sarrasine correspond aussi avec les gouffres qui, à Dournon, reçoivent cet autre *Lison* des plateaux supérieurs.

Ainsi, les localités de l'Alesia séquanaise expliquent et justifient ces traditions transmises aux Grecs par les Pélasges :

L'Élysée chez le peuple et dans la cité des Cimmériens;

Rhæa régnant dans les Champs-Élyséens;

Minos aux enfers, sous l'arbre de la science, le rameau de gui à la main, jugeant les morts;

Les voix condamnées à appeler pour sortir du Tartare.

D'autres noms de localités voisines attendent encore leur explication. Tels sont : *Chyprey* et ce que l'on appelle dans le pays ses îles, qui bordent le Lison; la roche verticale d'*Iobri*, qui domine Chyprey; *Bacchus*, voisin d'Iobri.

MONUMENTS DRUIDIQUES. — Il serait trop long d'énumérer les monuments et les dénominations druidiques de la chaîne de montagnes qui passe sur Alaise. Abstraction faite des sources, presque toutes remarquables, des bords de la Loue, et qui ont été elles-mêmes des monuments religieux, on signale encore, le long de cette rivière :

Le *Moine*, ou plutôt le *Main de Mouthier*, grande et belle pierre droite, inférieure cependant par ses dimensions à Toum-tâtre; la désignation *main* est très-commune autour du pays d'Alaise pour désigner les antiques pierres;

La *Baume-Hachée*, caverne infréquentée, où l'on a trouvé une hache de pierre verte marquée de taches noires;

La *Soue* de Montgesoie, qui forme une grande arcature dans le *Bois de la Soue;*

Les pierres de *Jove*, dans la Combe-Aonie de Lods;

La *Pierre qui vire*, entre le *Patère* de Scey et Cléron.

Le long du Lison, les Curons de Chyprey portent un groupe de piles que des mains humaines ont isolées de la montagne.

De même que deux pierres de Guyon sont préposées à la vallée de Nans, il y en a deux aussi à l'approche du plateau des Moidons, par la vallée inférieure de Pretin. Dans cette grande forêt des Moidons se trouveront : l'*Enclaye*, la *Cave de l'Enclaye*, le *Beau-Main* et les secrets du souterrain de *Saint-Bilbalbo*. Elle aura ses *Patares* et ses *Sennoises*, son *Belin* et son *Merlin*, toute la reproduction de ce qui concerne Alaise et de ce qui devait accompagner, sous le rapport religieux, le Mediolanum de la Séquanie.

VILLE D'ALAISE.

L'œil d'un passant inattentif se promènerait en vain sur les pentes arrondies, uniformément nues et sèches, de la clairière de forêt où s'est conservé le nom d'Alesia. Rien n'y frappe de ce que l'esprit a l'habitude d'exiger comme restes d'une ville. Ici, point de maçonneries monumentales, point de débris sculptés, point même d'inégalités du sol sous lesquelles on puisse les soupçonner. Négation absolue sous ce rapport, la civilisation celtique n'ayant produit rien de semblable.

Le rempart de l'*oppidum* avait en général pour hauteur celle de la plus haute stature humaine, et pour largeur, moitié de cette dimension. Un pareil volume, diminué de celui des pièces de bois qui faisaient partie de la construction, ne laissera pas, après son éboulement, un relief considérable. Il arrive donc le plus souvent que l'on traverse, sans les distinguer de simples travaux des champs, ces ruines si chétives, ces murgers larges habituellement de cinq à six mètres, bombés de trente à quarante centimètres, dont on ne comprend plus l'ancienne importance et dont les traces n'ont un sens que pour celui qui suit patiemment leurs longs développements. Or, ce genre d'exploration ayant été fait, les principales lignes de l'enceinte d'Alaise sont aujourd'hui déterminées.

La ville occupait les hauteurs du nord du massif. La *Chênée* en était le point culminant. De là aux abrupts des Chateleys, le centre de la cité s'étendait sur cent cinquante hectares sans quitter les sommets. Des murs allant du sud au nord fortifiaient ce centre, mais ne contraignaient pas la population dans leurs limites; car, au levant, Chataillon était habité, et, du côté du couchant, les *Rettes* et *Sur-Scey*, d'une part, et *Rebras*, de l'autre, étaient réunis à la ville par une seconde enceinte. Au delà se trouvait encore la montagne des Mouniots, qui servait de citadelle avancée du côté de la plaine de Myon, et dont le nom primitif paraît avoir été conservé dans celui de *Cu-d'Arviez*. Les Mouniots couvraient deux passages, celui des Rettes, qui est traversé par le Chemin du Pont, et celui de *Bras*, qui s'étend des Rettes au Conat.

De cette disposition d'une double muraille, entre les lignes de laquelle devaient passer les chars voyageant du pays bas à la montagne, il semble résulter que les forains appelés par le commerce n'avaient entrée que dans des quartiers extérieurs et subordonnés aux fortifications.

Lorsque les patriarches de la Genèse vivaient au milieu des peuples maîtres de la Palestine, ceux-ci avaient leurs lieux d'assemblée à la porte des villes. Cet usage devait appartenir à toute la famille pélasgique, car on va en retrouver l'indication bien déterminée à Alaise.

L'entrée principale de la ville était donc celle devant laquelle passaient les chemins extérieurs et qui regardait Port-les-Ney. Le nom général de la localité est : *Aux Temples.*

En dehors, existe une sorte de carrefour des routes. Trois portes y aboutissent : celle de Scey, qui donne entrée au quartier des Rettes et au Chemin du Pont; celle de Rebras, par laquelle on prend le chemin d'Ili et la direction de la Langutine; la troisième, la porte du *Champ-du-Matin*, qui est celle de la place publique et de la ville centrale elle-même. Le carrefour est ouvert du côté de Bras. On appelle cette petite plage : *Aux Fontaines*, à cause de trois petites sources qui y coulent. Le sol est une roche assez unie, malgré la présence des eaux, à l'exception de la partie la plus rapprochée de la ville ; car de ce côté existe un véritable champ de pierres, formé des déchirures du terrain, et qui semble créé par la nature pour la protection du rempart. Des pierres brutes ont été employées à boucher, sans changer l'aspérité de la surface, un bon nombre des trous et des fissures, comme si l'on avait dû y faire perdre des objets. C'était sans doute le lieu sacré où, selon l'usage décrit par Diodore, les Gaulois avaient coutume de jeter leurs offrandes sur des temples qui n'avaient ni murs ni toits.

Les Fontaines étaient le point où tous les chars qui traversaient l'*oppidum* passaient nécessairement.

La triple porte ne montre, à qui voudrait l'assaillir, aucune de ses rouvres On n'arrive à la première, qui est en retour à gauche, qu'en ayant à dos le champ de pierres ; à la seconde, qui est en retour à droite, qu'en ayant à dos la première ; à la dernière, qui est au fond d'une embouchure de plus en plus rétrécie et détour

née, qu'en ayant à dos la seconde. La science de cette construction rappelle celle du pêcheur qui combine les dispositions d'une nasse, ou d'un chasseur qui tend des rets, autant que l'invention de l'homme de guerre ; mais, de la rusticité toute gauloise de l'exécution, il faudrait se garder de conclure à l'inintelligence des arrangements. Le plan des temples a été bon, comme toutes les vieilles choses qui sont à la fois l'œuvre des besoins, du temps et de l'attention d'hommes appartenant à la race éminemment guerrière de l'Occident.

Si les Fontaines ont été plus particulièrement disposées pour les affaires des forains, le *Champ-du-Matin* était la place publique destinée aux affaires de la cité. C'est au point du jour qu'avait lieu cette assemblée gauloise à laquelle on ne pouvait, sous peine de mort, se dispenser d'assister (1).

Le Champ-du-Matin est un clos de forme ovale de deux tiers d'hectare de surface (2). Il occupe une légère éminence qui, lorsque l'on arrive de Bras, se présente comme un rang de la Chênée. Le *Champ-des-Fourches* le touche au midi.

Du côté opposé le sol est fendu. La fosse, tout entière dans la roche, a moins de trois mètres de largeur sur une centaine de mètres de longueur. Elle se termine au nord par une petite rampe de flanc. L'extrémité sud était primitivement couverte de grandes pierres qui se sont rompues sous leur propre poids. De nombreux débris occupent le fond de la fosse et semblent la réserver au séjour des vipères. Un gros bloc irrégulier se trouve sur un des bords de la rampe. Les hommes ne l'auraient pas disposé autrement pour servir d'autel. D'autres pierres brutes, mais roulantes, se montrent le long de la fosse, sur la même rive, entremêlés de quelques tumulus. Le seul aspect de ce lieu l'indiquerait suffisamment comme ayant été celui des sacrifices habituels, suivant l'usage ancien de faire couler le sang dans une rigole qui l'absorbe. Au point de vue religieux de la transmigration des âmes, la tuerie même des animaux n'était pas chose indifférente et s'accomplissait avec des cérémonies dont le nom rappelait la pensée des Génies, des Kors. La désignation qui, chez les Grecs, était Αἷμα κουρία, est rappelée dans

(1) *Commentaires*, siége de Gergovie.
(2) Dessin donné par M. Maisonnet, curé d'Alaise.

les temples d'Alaise par celle de *Bon-Cœur,* donnée à la localité.

Un peu plus près encore de la Chênée, se trouvent les champs de *Cordée* et ceux de *Belin.* En raison du lieu et de l'ensemble des noms, on a peu de peine à retrouver, dans ceux qui précèdent, le Bon-Cœur ou Guyon, Kor-dée ou, selon la forme bretonne, Korridwen, et enfin Belin.

Tels sont les temples d'Alaise.

Nul groupe gaulois n'existant sans le magasin des denrées exploitées en commun, la métropole celtique aura le sien. La *Pole* d'Alaise est au centre même des habitations, au confluent des voies publiques, en un des points le mieux abrités contre les entreprises ennemies; car tout le protége, et la forte enceinte du massif, et les doubles lignes de murailles de la ville. Chataillon seul eût offert encore plus de sécurité. C'est un sommet plat, mais étroit, très-long, escarpé, accessible par une seule extrémité, et qui eût été incommode pour la masse des citoyens. Ceux-ci, probablement au nombre des plus puissants, avaient mis à profit les avantages particuliers d'une plate-forme aussi forte pour y établir une série de *mas* allant chacun du petit escarpement qui regarde l'intérieur de la ville aux précipices qui plongent dans les profondeurs du Lison. Les mas sont séparés les uns des autres par de grosses murailles de pierres sèches; mais une ruelle commune, seul moyen de circulation possible, les relie tous. Chaque clôture renferme un certain nombre de cabordes irrégulièrement répandues, parfois groupées et contiguës, le plus souvent isolées. Elles sont généralement rondes, d'un diamètre intérieur de trois à quatre mètres, faites de pierres plates prises sur le terrain. La hauteur du mur et la largeur de la porte sont bornées aux dimensions les plus restreintes que l'on puisse admettre pour l'usage de l'homme. Les qualités principales de ces mas étaient, en outre de la sécurité, la salubrité de l'air et du sol, et en même temps la beauté du paysage. Du reste, pas d'eau en été, et juste assez de terre pour que les arbres y élèvent le plafond de leurs ramures au niveau du faîte des cabordes.

Chataillon, s'il était privé de ses communications avec les fontaines du massif, ne resterait pas cependant exposé aux dangers de la soif; car il a, pour descendre au Lison, le chemin de la *Foye.* Il a même un sentier d'*Ili,* qui s'échappe d'une anfractuosité bien cachée, suit longtemps une sorte de corniche, fait le tour du rocher

et va rejoindre, par le dessus de la Fausse-Porte, les îles de Chyprey. La descente directe n'est pas possible, à cause des escarpements qui plongent dans l'eau et rendent tout le revers impraticable (1).

La plate-forme de Chataillon est terminée, au nord, par un dolmen.

C'est dans la ville même, isolée au delà du *Ban-au-Prêtre*, sur l'extrême roche des Chateleys, que se trouve la caborde de celui auquel était attribué le premier rang parmi les Patères (2). Trois pontifes, le premier forgeron, le second architecte, le troisième physicien, formaient une sorte de royauté religieuse dans laquelle le pontife-forgeron avait la principale dignité. Son enclume est une pierre brute qu'un cercle de cendres entoure ; ses outils sont des instruments de magie. On voit, dans l'enceinte, le lourd marteau, la lime, le fer qui doit être cloué aux pieds du cheval de guerre. Le tablier de travail, la bande même du tablier sont des objets sacrés. Au pontife-forgeron appartient le soin de renouveler chaque année le feu de Noël et de le distribuer au foyer de tous ceux que la religion n'a pas déclarés excommuniés. Chacun doit entretenir le feu dans son outau jusqu'au noël suivant.

Lorsque, par la révolution des temps, il n'y eut plus de pontife-forgeron, son enclume et ses outils demeurèrent cachés sous un amas de pierres dont on couvrit la précieuse demeure.

Les Alésiens, appropriant à de nouvelles mœurs le souvenir des anciennes, continuèrent à conserver en lieu sûr la tronche allumée la nuit de Noël. Nul outau ne dut être privé un seul moment de ce palladium. Lorsque le ciel devient orageux, la tronche est retirée de son réduit, remise au foyer et pieusement brûlée jusqu'à ce que l'orage s'éloigne.

Comme ceux d'Anna et de Rhéa, le nom de Reine est inséparable des Alésia. *Sainte-Reine* est, à la limite méridionale d'Alaise, un lieu sans autre marque distinctive que la perte d'un petit ruisseau qui prend sa source à quelques pas de là, sous le *Gutin* des Grandes-Montfordes. Toute circonstance où un cours d'eau devient souterrain ayant revêtu un caractère infernal dans la religion celtique, on doit peut-être attribuer à des idées de cet ordre une partie de la

---

(1) La *Carte de l'état-major* indique à tort une route au pied de Chataillon.
(2) Castan, Rapport sur les fouilles d'Alaise.

tradition de la Sainte-Reine d'Alaise. On montre, en effet, sur le penchant de la Chênée, près des broussailles qui cachent le gouffre, un point où, dit-on, se consuma de vétusté le chêne de Sainte-Reine. Il n'y reste qu'un peu d'herbe, croissant, comme ailleurs, en saison ordinaire. La légende rapporte que, si l'on s'en approche de nuit, des lumières paraissent, et que des chiens, la gueule en feu, se jettent sur le profanateur. Il est aussitôt saisi de la *terreur Sainte-Reine* et va tomber dans les précipices du Lison.

On a vu que Reine, sœur aînée des Titans, était la science occulte.

A la Combe, dont les eaux se perdent dans le gouffre de Sainte-Reine, on arrive depuis les temples par le chemin de *Cordée*. Une arête de pierre est en face de ce chemin ; c'est une cime étroite qui termine les Grandes-Montfordes. En abattant quelques pointes aiguës et en les renversant dans les vides, la main de l'homme a établi sur cette crête une plate-forme de construction cyclopéenne. De là l'œil découvre les principales vallées du massif ; de là on voit les temples, Cordée et Sainte-Reine ; on domine la Combe qui réunit ces trois noms : Sainte-Reine, Gutin et Cordée.

Le nom de Vie-Sainte-Reine a été donné à une voie éloignée, née de la Langutine au delà des Grandes-Montfordes. Celui de Langutine renferme lui-même le radical *Gutin*, et signifie le lieu sacré de Gutin. Dès le premier pas posé sur le massif depuis la Porte, le voyageur avait donc trouvé les noms de Reine et de Gutin reproduits longtemps d'avance par ceux du chemin qui conduisait à ces lieux.

Serions-nous sur une disposition naturelle du terrain où les Patères auraient appliqué la fiction symbolique de Guyon et de Koridwen? Guyon ou le Petit-Guetteur, sur l'arête du Gutin; Koridwen ou Cordée, entrant dans la Combe de Reine ou de la Science, sous les yeux du Guetteur. Voici la fable (1) telle qu'elle a été conservée dans l'Occident. Elle est perdue depuis peu de temps en Séquanie.

« Koridwen (la fée Blanche), celle qui retient toute science dans la nuit première, a mis les six plantes efficaces dans la chaudière d'airain entourée des perles de la mer. Le nain (Korrig), le voyant (Gwyon), est auprès, veillant sur le vase et mêlant le breuvage. Trois

(1) Henri Martin, p. 55.

gouttes bouillantes rejaillissent sur sa main; il porte son doigt à ses lèvres; à l'instant même la science universelle se dévoile à lui. Koridwen, irritée, s'élance pour l'anéantir. Il fuit, poursuivi par elle d'une course effrénée, et tous deux prennent tour à tour mille formes diverses, l'un pour échapper, l'autre pour atteindre. Enfin, Gwyon s'étant changé en grain de blé, la déesse, changée en poule noire, le saisit et l'avale. Elle conçoit aussitôt, et, après neuf mois, met au monde un enfant merveilleux qui reçoit le nom de Taliesin, c'est-à-dire *front rayonnant.* »

A la vue du carré de pierres brutes élevé sur la crête des Grandes-Montfordes, dans ce lieu sacré du Gutin, on ne peut s'empêcher de répéter ces passages de la Bible :

« Si tu m'élèves un autel de pierres, tu ne le feras point avec des pierres taillées; si tu y mets le fer il sera souillé.

« Tu élèveras un autel... avec des roches informes et non polies. »

Le passant qui a invoqué Sainte-Reine au milieu des terreurs de la vallée, prie Sainte-Anne, à Sarraz, pour se guérir du mal de la peur.

On écrivait autrefois *Sirra;* c'est une autre forme du mot serre. Le hameau que ces noms indiquent occupe une sorte de cirque élevé, entre les hauteurs de *Cu-de-Dieu*, et ouvert sur le Lison.

Les femmes de Sarraz ont conservé un antique usage. Chaque année, les jeunes gens montent à la colline du Fourré, qui est voisine, et y plantent, sur un tumulus, un sapin garni de ses branches. Ce jour de grande solennité porte, en Séquanie, le nom de dimanche des *picrées,* en raison des pois que l'on a coutume de manger pendant la fête; il termine la semaine du carnaval. Lorsque la fête est venue, on met le feu au sapin ; la flamme s'élève. Alors les femmes qui ont été mariées pendant l'année dansent une ronde autour de la la *chevane.*

Dans les temps les plus voisins des Pélasges, des prêtresses allumaient du feu sur les sépultures pour les purifier. Elles avaient aussi l'attribution d'ouvrir les convois des noces. L'imagination grecque fit de ces êtres religieux des objets d'épouvante. Elles étaient vénérées sous le nom de Furies. On les qualifia aussi d'Euménides ou de bonnes déesses. Mais la désignation primitive, toute celtique, fut celle de Σεμναῖ, les Sennes.

Les danses nocturnes dégénérèrent chez les Latins et chez les Grecs et finirent par être condamnées comme immorales. Dans les

forêts de l'Occident, elles conservèrent leur caractère primitif dont le poëte Horace a chanté le tableau :

« La lune s'est élevée dans le ciel; Vénus Cythérée conduit les danses; et les Grâces avec décence joignent leurs mains à celles des Nymphes (1)... »

Les Grecs appelaient sikinnis la danse sacrée qu'ils tenaient de la Sicile, où les Sicanes lui avaient donné leur nom. Or les Sicanes venaient d'Italie, et, à une époque plus ancienne encore, de contrées plus occidentales. La sikinnis appartiendrait-elle aux usages religieux de la Gaule?

De tous les mots que, pour exprimer les mêmes choses, la langue sacrée de l'Inde, le sanscrit, semble avoir empruntés d'hier seulement aux patois séquanais, il n'en est pas de plus nets que les noms de la chevane. Le Rig-Véda, dit Chwan (Mahi-Chwan), Savana et Trichavana (trois chevanes); on dit en Séquanie : sur les Vosges, Chwan; sur le Jura, Chavana et Savana (2).

FONTAINE DE MERLIN. — Aucune tradition n'accompagne plus la *Fontaine de Merlin.* La source naît sur une hauteur où nul ne soupçonnerait de l'eau et se perd de suite. De cette cime élevée la vue plane, comme d'une tribune, sur tout le massif d'Alaise et sur les contrées environnantes. La Porte et son chemin de la Langutine sont au devant; à droite, des sources coulent, en s'éloignant, vers le Lison; à gauche, le Tôdeure prend une direction contraire. Les unes et les autres doivent, après avoir baigné de deux parts différentes tout le pourtour du massif, se réunir à Myon. Entre ces partages d'eau, la Fontaine de Merlin reste neutre, cachée sous une belle végétation d'arbres variés d'espèces, dans une oasis d'où l'on peut tout voir.

LE TÔDEURE. — Depuis la petite source de la Riche, où il prend naissance, jusqu'au Lison, qu'il atteint à un niveau de trois cents mètres plus bas, le lit du Tôdeure passe continuellement au milieu de sources qui l'abreuvent et sur des entonnoirs où le cours d'eau se

---

(1) Jam Cytherea choros ducit Venus, imminente luna : Junctæque Nymphis Graciæ decentes... (Od. l. I, ch. IV.)

(2) La chevane n'a pas lieu le premier de l'an, dont les feux portent le nom de Rabané :

Oh! ké Rabané!
È lè bouin ana!
Bouin ana revegne!

(*Chant du Valdahon.*)

perd. On a donc pu dire de lui, selon l'endroit où il a été vu, ici que c'est un intarissable ruisseau, là que c'est un torrent le plus souvent desséché. Son importance, autour du massif d'Alaise, tient surtout à la disposition du lit de la rivière et à la nature infranchissable d'une assez grande étendue de ses bords.

Après avoir grossi son mince filet d'eau de celui de la *Galiaude* et du tribut de quelques autres petites sources, le Tôdeure, devenu plus fort, se détourne brusquement de son courant naturel qui l'aurait conduit dans les profondeurs de la vallée de Salins, va sur la droite, où l'on voit la sombre gorge des *Amboussous*, taillée entre les abrupts des monts Poupet et *Champ-Dreux*, et traverse toute une *jou* pour atteindre, par une longue chute, la plaine de Myon. Au moment où il quitte les hautes prairies de Sézenay, il suit le fond même d'une route des temps les plus anciens, marquée par quelques profondes traces de roues et auxquelles se rattachent des traditions du Mercier, et passe sur des crevasses où, dans les temps secs, il s'engouffre ; il se reforme ensuite des intarissables eaux de *Belle-Ague*, et se jette de nouveau, avec agilité, dans tous les hasards d'une rigole de roche capricieusement excavée, sautant de conques en conques, et créant, sous les ombrages ininterrompus de la forêt, une série de cascatelles dont la dernière, et la plus connue, est le *Gour de Conche*. On y vient des contrées voisines, en été, prendre des bains froids dans des bassins aux formes arrondies, creusés par la cascade, toujours exempts de vase, toujours remplis de cette belle eau qui descend bruyamment de *Belle-Ague* et a donné à celle-ci son nom. Une riche toison de mousse recouvre les roches du bief.

A peine tombé dans le Gour de Gonche, le Tôdeure se remet à descendre dans l'*Ile de Bataille*, prairie étroite, longue, resserrée entre deux lignes de rochers peu élevés, escarpés comme des murs. Ceux-ci continuent à s'avancer, en s'abaissant peu à peu, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le Plan, où ils disparaissent. Le courant qu'ils accompagnaient est devenu souterrain depuis l'origine de la prairie, et on ne le voit plus à ciel ouvert qu'en temps de pluie, quand il y a trop-plein. Son lit, quoique desséché dans la plaine, y devient cependant toujours plus large à mesure que la rapidité de la pente diminue.

L'escarpement des bords recommence au delà du Plan, près de Myon. Il y est peu marqué, mais il ne cesse qu'au moment où le Lison et le Tôdeure vont réunir leurs eaux.

VIEUX NOMS DE NATION.

Il a été dit comment l'Inde, étant le point capital d'attraction commerciale pour la race celtique, un triple courant se trouvait établi vers ce lieu d'exploitation par la Méditerranée et par chacune de ses rives. Les essaims que de tous temps la Gaule envoya dans cette direction portèrent avec eux les dénominations qui indiquaient surtout la nation, l'homme de guerre et la forme sociale. N'étant que secondaires par rapport aux noms qui appartenaient à la généralité de la patrie, ceux des tribus marquèrent conséquemment moins de traces. Malgré l'exiguïté relative de son territoire, la Séquanie, qui fut le centre naturel de préparation des expéditions et qui renfermait la métropole religieuse, se montra sur quelques points au dehors. On parvient à l'y reconnaître, si l'on examine d'abord les transformations que son nom a subies dans la contrée même où est la souche, et si l'on trouve ensuite quelqu'une de ces transformations attachée à un groupe d'autres vocables émanés de l'Occident; car, lorsqu'il s'agit de grandes distances et de temps et de lieux, un document unique perdrait par l'isolement l'autorité qui n'appartient qu'au nombre.

Mais, non-seulement on voit conservées sur la terre de Séquanie quelques-unes des formes de noms qui la concernent, on y trouve encore celles qui intéressent la patrie entière; il est donc bon de recueillir au même lieu les unes et les autres.

GAULE. — Le nom général de la nation a beaucoup varié, quant à la prononciation et à la structure du mot. Les mêmes hommes étaient Celtes chez eux, selon César; Gaëls, selon les traditions bretonnes; Galles, en Italie; Galates en Grèce et en Asie Mineure; Galiléens et Gaulonites, en Palestine: Gallas, en Éthiopie.

Autour d'Alaise, quoique dans un cercle moindre d'un myriamètre, la variété de prononciation n'est pas moins considérable : *Gaux*, *Goulais*, *Gaulardes*, *Galois*, à l'ouest; *Gaules*, *Goëls*, *Gôle*, *Gal*, *Gallots* et *Galais* à l'est. La forme adoptée par les Grecs se trouve intacte près de Velatodurum, dans le mot *Galata*.

AMBRA. — « Il part. » Telle est la forme vulgaire par laquelle on exprime encore qu'un homme devient soldat. Plus anciennement, on appela celui-ci routier. A l'époque celtique, la désignation le plus longtemps perpétuée fut celle d'*Ambra*, littéralement : l'homme de route. Ce mot fut le nom de la confédération qui partait; ce fut le cri de guerre des armées; ce fut l'expression de ce qu'il y avait de plus noble; il devint le synonyme de brave, qui dérive au reste, comme lui, de *bra* (chemin), qui a donné un nom à la Bretagne.

Si l'on cherche les lieux d'Ambra dans la Séquanie, on les voit s'appliquer à des localités bien ouvertes, faciles pour les chevaux comme pour les hommes, sèches en même temps que pourvues d'eaux abondantes, et éminemment propres à de grandes réunions militaires. Ainsi le groupe d'*Ambre* (Saint-Vit) et des *Hyombres*, à l'ouest de Besançon; *Ambre*, à deux heures de marche à l'est de la même ville; les *champs* d'*Ambre*, de Mantoche sur la Saône, sont des points habilement choisis pour des rassemblements nombreux.

Transformé par la diversité des langues et des dialectes, le mot Ambra a laissé pour traces pricipales celles des Ambrons, des Ombres, des Cimbres et des Cimmériens, celles des Ambri et des Sugambri de l'Inde.

Le simple mot *breis*, forme bretonne de bras, a remplacé quelquefois *am-bra*, et signifié de même routier. *Bras* à Alaise, *Bras* au Landet, sont bien des passages; mais ce furent aussi des lieux à défendre. Chez les Carnutes, les *Champs de Bras*, vaste lande habituellement déserte, où se tiennent annuellement de grandes foires, conservent en même temps la tradition de guerres de l'époque celtique. La ville d'*Abaris* fut celle du passage de la Méditerranée à la mer Rouge, et de l'Afrique à l'Asie; *Abarim* fut donné comme nom à la chaîne de montagnes de la Palestine, que l'on traverse pour aller dans l'Inde. Quelle qu'ait été la cause de ces dénominations : *bras, passage* ou *bras, routier*, cette expression, partout où elle se retrouve, indique un lieu de passage et des Gaulois. Quelle que soit la forme du mot : *Abra, Abries, Abaris*, ce mot annonce un passage principal, et sur les cols des Alpes, et en Italie, et en Syrie, et en Éthiopie, comme l'abro de Besançon signale l'entrée celtique de cette ville.

La qualité d'Ambron, d'Ombre ou de Cimbre paraît avoir été, dans la plus haute antiquité, tantôt un nom de peuple, tantôt un titre

d'honneur de l'individu, comme les mots de *pèlerins* et d'*adji*, chez les chrétiens et les mahométans. On a reconnu le mot dans Gomer. On devra le discerner avec non moins de raison dans les deux formes. Abram et Abraham, l'homme de route et l'homme des hommes de route, qui ont indiqué successivement le saint patriarche, d'abord lorsqu'il quitta la colonie celtique de Chaldée, puis lorsqu'il fut revêtu de l'autorité d'un chef de nation.

Les noms d'Amorrhéens en Palestine, d'Homérites en Arabie, d'Amhara en Éthiopie, ont la même origine.

Celui d'Homère signifie, comme eux, l'Ombre, l'homme de route; et nul ne sut dans la Grèce le lieu de naissance du poëte : car si l'on en croit son nom, c'était un voyageur, un pèlerin de la race des colons celtes.

On retrouve le nom de Cimmérien dans le passage d'Hérodote, si précieux pour indiquer la direction d'une des plus anciennes migrations gauloises entreprises depuis les temps historiques :

« Après avoir pris Babylone, Darius fit une expédition contre les Scythes. L'Asie était puissante, les ressources d'argent immenses; Darius voulait tirer vengeance des Scythes, parce que ceux-ci, ayant fait une incursion sur la terre de Médie et vaincu leurs adversaires dans un combat, avaient les premiers ouvert les hostilités. Et en effet, ainsi que je l'ai déjà dit, les Scythes avaient joui de trente-deux années de domination sur l'Asie supérieure. C'est en marchant sur les pas des Cimmériens envahissant l'Asie que les Scythes avaient ainsi dépouillé les Mèdes à leur profit (1). »

Par une transformation, encore mal expliquée, le mot Bretagne a remplacé celui de Bras, ou de Breis, dans l'ouest de la Gaule. En Séquanie, les noms de Bretagne et Bretigney se rattachent à des localités qui ne sont pas sans importance au point de vue militaire,

LA PAULE. — De village en village, la forme du mot *Paule* est exprimée diversement sur le sol gaulois. Ces variations expliquent celles que les migrations ont portées au dehors et que les langues étrangères ont également modifiées. Néanmoins, des pays hyperboréens jusqu'à l'Inde, on retrouve et on reconnaît partout la Paule.

Les prononciations les plus habituelles sont, en Séquanie, *Pale*,

(1) « Κιμμερίους γὰρ ἐπιδιώκοντες ἐσέβαλον ἐς τὴν Ἀσιήν, καταπαύσαντες τῆς ἄρχης Μήδους. » (HÉRODOTE, *Hist.*, liv. IV.)

Peule et *Pelle*. La forme *Pale* ne s'y montre guère que comme partie des mots *Palante*, *Palantin*, *Palantine*, qui sont assez communs. Pala, Palæa, Pella, Pala, Palæ, avec maintes autres variations dans la nature des voyelles du mot, sont des noms de lieux depuis les Gaules du nord jusqu'aux Gaules hispaniques, dans les îles de la Méditerranée, dans l'Italie, l'Illyrie, la Grèce, la Thrace, l'Asie Mineure et la Palestine, sur les rives du nord et de l'orient de l'Afrique, enfin dans l'Inde. La Paule jouit de cette sorte d'ubiquité que les historiens avaient attribuée aux Pélasges, tout en méconnaissant la souche de ces peuples et de leur nom. Pali, Palinii, Palinenses, Palatini, Palarii, Palæstini, Palæsteni, Pallenenses, Pallienses, Pélages, Pélasgiotes, Pélèces, Pélendones, Pélestini, Péloponèse, Péligni, Péli, Pellenis, Pellidi, et vingt noms de ce genre indiquaient des peuples et des pays appartenant également aux contrées de l'Orient et de l'Occident, mais tous placés sur le triple courant du commerce gallo-indien.

Lorsqu'une émigration pélasgique avait lieu, l'essaim entourait son départ de rites destinés à consacrer le lieu de la Paule mère et de la colonie.

Le groupe des hommes et des femmes, souche du nouveau peuple, portait, comme témoin de l'origine, le nom d'Ad-am, Édom ou E-dem, attestation de l'origine rattachée à la race blonde.

Il emportait un pieu de la Paule mère, autre témoin matériel c'était le Pal-ad, ou Palladium. Dans certaines circonstances, la colonie allait renouveler son feu au foyer de la Paule mère.

De la Paule, indice d'un centre communal, les Grecs ont fait le mot Πoλίς, qui indique chez eux la ville. De l'ancienneté du mot Paule ils ont appelé παλαὶ les choses anciennes.

Les Latins ont tiré du même mot ceux de Pabulum et de Spoliare, qui semblent si différents d'origine. Le premier rappelle l'approvisionnement, le second le pillage de la Paule.

LES HÉRY. — Le nom d'Héry est connu dans la Séquanie, mais nulle part autant qu'entre Salins et la *Combe d'Ain :* sur les bords de cette rivière, Héria; près de Salins, le *Val-d'Héry*, le *Bief-d'Héry*, *Pont-d'Héry ;* tout ce pays désigné dans la légende de saint Oyan comme celui des *Hérienses* (1); parmi ces mots, celui de *Rix*, qui semble

(1) Légende de Saint-Oyan, IVe siècle.

donner le sens des autres. Si les Patères sont groupés autour d'Alaise, l'autre côté des Salines est aux Héry. La possession des Moidons et de Molain aurait-elle donc été à des rois celtes, désignés, dans la plus vieille forme du vocable : Hère, Héra, Héros?

Des traditions de guerres inconnues, mais qu'entretient la découverte assez fréquente d'armes de pierre rendues par le sol, subsistent chez les Hériens. Les pointes de flèche de silex, petites, délicatement taillées, quoiqu'à facettes brutes, se retrouvent surtout depuis la roche de *Fort-Belin.* Elles sont disposées pour se détacher facilement de la hampe et rester dans la plaie lorsque le bois en est retiré. Partout se montrent les haches de pierre. Les tumulus des Moidons sont connus. Les souvenirs de meurtre règnent de Molain jusqu'au delà des Sapins de la jou, où l'on a vu la Fosse-au-Matchi. C'est en plein jour, à onze heures du matin, que, d'après les habitants de Cuvier, les champs de *Esparons* commencent à retentir d'affreux cris d'hommes et du bruit des instruments. Quand *Prince-Belin* passe, dit-on au village de *Montrond,* tout tombe frappé de mort autour de lui.

Pourquoi donc si près d'Alesia, la métropole religieuse, le nom de Prince-Belin associé aux scènes traditionnelles et vulgaires du chasseur nocturne? Y eut-il dans la contrée, au temps antique des armes de pierre, quelque bataille si importante que l'empreinte merveilleuse n'ait pas pu disparaître de l'imagination des hommes? La guerre de religion a-t-elle sévi sur la vallée au-dessus de laquelle s'élèvent face à face le *Bois-Merlin* et le *Larderet,* signalé pour ses monuments et les lieux dits druidiques? Car c'est là que se trouve *Vieux-Belin.*

On n'a pas oublié que Merlin fut le druidisme lui-même. Quant au Larderet ou plutôt à l'Arderet, celui-ci tiendrait-il son nom de sa position dans la ligne des Héry et des Rix?

Serions-nous au point de départ mystérieux des chants de Merlin sur la bataille d'Arderiz, conservés au fond de la Grande-Bretagne, où, de tout temps, on a su le mieux garder les récits traditionnels de la patrie celtique?

Ces chants, reconstruits sans doute depuis l'ère actuelle, rappellent une bataille entre Gaulois où Merlin fut cause de la mort de quatre-vingt mille hommes, et fut suivie du schisme de quarante-neuf centres druidiques sur les *cent quarante-sept pommiers* qui composaient l'église nationale. La clef manquait pour l'intelligence de

ces vieilles poésies qui paraissaient bizarres. Rapprochées d'Alesia, qui fut d'abord la métropole incontestée, et à laquelle on créa ensuite une rivale dans le pays de Chartres, elles perdent beaucoup de leur obscurité désespérante et rendent admissibles la conjecture que la bataille d'Arderiz peut être cherchée sur la terre des Hériens.

La première partie des chants de Merlin est consacrée à déplorer la chute du druidisme, réfugié dans la forêt de Célydon, chute dont l'origine est attribuée à la bataille d'Arderiz (1).

« Je suis, dit Merlin, un sauvage en spectacle aux hommes; j'inspire l'horreur; je n'ai point de vêtements... personne ne m'honore plus. Les plaisirs fuient loin de moi. Les dames ne viennent point me visiter. Quoique je sois aujourd'hui dédaigné par celle qui est belle comme le cygne neigeux, au combat d'Arderiz j'ai porté le collier d'or... O Jésus! pourquoi n'ai-je pas péri le jour où j'ai eu le malheur de tuer de ma propre main le fils de Gwendiz, ma sœur? Infortuné que je suis! le fils de Gwendiz est mort et c'est moi qui l'ai tué! »

Dans les paroles qui suivent, on reconnaît un précieux document sur l'état de l'église druidique avant la bataille d'Arderiz.

« Fut-il jamais fait par l'homme un présent semblable à celui qui fut fait à Merlin avant sa vieillesse? Sept pommiers et sept-vingts de plus, de même âge, de même hauteur, de même étendue, de même grandeur? Ils s'élevaient sur le versant de la montagne; leurs branches étaient couvertes de feuilles verdoyantes; une jeune fille les gardait; Rosée était son nom, brillantes comme la rosée étaient ses dents.

« Pommiers superbes! ô vous dont on aime l'ombre et les fruits, dont on admire la beauté! Les princes et les chefs trouvent mille prétextes de venir profaner mon verger solitaire. Ainsi font les moines menteurs, gloutons, méchants, et la paresseuse et babillarde jeunesse; tous se jettent avec avidité sur vos pommes, pensant qu'elles leur feront prédire les exploits de leurs rois. »

Les triades galloises auxquelles est dû le souvenir de la bataille d'Arderiz ont subi de trop rudes épreuves en passant au travers des siècles pour briller par elles-mêmes d'une clarté entière. Rapsodies

---

(1) *Barzas-Breiz.*

trop peu étudiées, les chants de Merlin ne font encore qu'appuyer des conjectures sur le lieu de la lutte.

Dépouillés de leurs retouches les moins anciennes, ces chants laissent voir cependant :

Une époque antérieure où le druidisme florissait ;

Un moment où les Patères, contrairement à leurs institutions, ont usurpé le rôle de chef de guerre, puisque Merlin dit avoir porté le collier d'or;

Une victoire malheureuse du druidisme sur les Rix, personnifiés dans le fils de Gwendiz ;

La décadence de la société celtique depuis cette époque.

Patères et Rix ont dû perpétuellement se disputer l'influence, le pouvoir et la richesse. Peut-être le pays des Héry a-t-il été le théâtre de plus d'une guerre de la rivalité des deux puissances autour de Salins.

MIGRATIONS SÉQUANAISES.

...Quorum avi, proavique, hostilium nationum duces, exercitus nostros ferro vique ceciderint, divum Julium apud Alesiam obsederint. Recentia hæc : qui, Capitolio et arce romana manibus eorum prostratis...
(TACITE, *Ann.*, l. XI.)

Rome avait en haine les Séquanais, et, dans le temps de la république, elle s'était fortifiée contre eux par des alliances avec d'autres peuples de la Gaule Chevelue, tels que les Arvernes, et surtout avec les Éduens. A ceux-ci, qui étaient presque toujours en guerre contre la Séquanie, elle avait même accordé le titre de frères.

Diodore de Sicile et Florus rappellent cet état d'inimitié. Strabon lui assigne pour anciennes causes les incursions germaines que les Séquanais dirigeaient sur l'Italie. Encore tout moderne au temps de Strabon, le nom de Germain ne fut pas appliqué d'abord aux peuples de la rive droite du Rhin, mais aux Gaulois de la rive gauche, et dégnais principalemeut les Sénones; ces derniers furent aussi qualifiés par Polybe de Transalpins, comme occupant le versant nord des Alpes sur le Rhône; puis, à cause de leurs armes, de Gésates, ayant leurs demeures sur le haut Rhône et sur la rive gauche du Rhin (1).

Florus (2) reconnaît laligue sénone vers le nord jusqu'à l'Océan, où est son origine. « Les Gaulois Sénones, dit-il, sont une race fière, de mœurs rudes, de haute stature, pourvue de grandes armes, et si terrible, qu'elle semble née pour l'extermination des hommes et la destruction de villes. Elle vint autrefois des extrêmes limites de la terre et de l'Océan qui enveloppe tout. »

(1 Polybe, l. II, § XV, XVII, XIX, XXII.
(2) L. II.

La confédération sénone devait embrasser les pays des Helvétiens, des Séquanais, des Boïens, des Lingons, des Anamans, et d'autres contrées moins importantes.

Il n'y avait donc aucune erreur chez les historiens, quand ils désignaient le même peuple indifféremment comme Sénones, Transalpins, Gésates, Germains et Gaulois. Ces désignations générales comprirent une grande quantité de tribus constamment armées, parmi lesquelles il y en avait deux de la Gaule-Chevelue : les Helvétiens et les Séquanais. Ces derniers étaient les patrons de la redoutable ligue, ceux que Tacite nomme les chefs des nations ennemies, ceux que Strabon signale comme les antiques adversaires des Éduens et des Romains, et comme les guides des Germains, ceux chez lesquels se trouvait la cité d'Alésia, qui résumait la prépondérance religieuse. Mais la Séquanie n'était qu'une tribu dans la ligue, et le nom de celle-ci dut le plus souvent couvrir celui même de la tribu patronne.

Les formes les plus anciennes sous lesquelles il soit possible d'entrevoir, parmi les noms des migrations gauloises, celui des Séquanais (Séquanes) sont celles de Sicanes, de Sicyones et peut-être de Cicons.

L'histoire a conservé les traces successives des Sicanes sur l'Ibérie, l'Italie et la Sicile. Ils ont porté dans cette île, dont ils furent le peuple le plus anciennement connu, tant de noms de la mère patrie, que la vieille Sicanie est presque un tableau séquanais. Leurs villes, établies sur des hauteurs, s'appelèrent : Alæsa, qui eut sa Sainte-Reine; Alesa, nom répété plusieurs fois ; Engyum, la ville des Déesses mères, en séquanais, Enguien; Enna, l'oppidum qui, de même que celui de Sainte-Anne, règne sur des rochers où gît une caverne consacrée comme entrée des Enfers. En Sicile reparaissent les *monts Hériens,* et la tradition d'un Héry fils de la beauté, Érix, fils de Vénus Erycine; car il semble que partout les Gaulois aient fait le Rix fils d'une Gwen. On devait dire du neveu de Merlin, dans les Héry-Moidons, le Héri, fils de la Senne Gwen ; en Sicile, on a dû primitivement dire le Héry, fils de Gwen Héry-Senne. En Grèce, Titan Prométhée aura pour mère une Héra, servie par des Hérésides, et pour père Eury-Médou, un Héry-Moidon; mais Héra sera Junon, autre forme du mot primitif Gwen. On prononce celui-ci dans le Jura, où il a conservé une signification triviale *Gouine.*

Du souvenir de la fontaine de Sian, qui coule par la descente de la Gal à Pommier-Minos, les Sicanes ont pu avoir l'idée de la Cyané,

source infernale aussi ; elle jaillit, dit la Fable, du sol sous lequel s'enfonça Pluton enlevant Proserpine.

Les Crétois et les Athéniens, que l'on a vus liés par d'anciennes relations avec les Hyperboréens, avaient conservé la tradition d'usages religieux importés de la Sicanie, peut-être de la danse sacrée la sikinnite. Mais dans le midi de la Grèce, on ne trouve nulle autre dénomination que celle de Σίκυον, appliquée à une très-petite bourgade pélasge, qui puisse être admise comme probablement identique au mot Sicane, ou Séquanais.

Sur les contrées que les Gaulois ont occupées plus au nord, se trouvent d'autres formes qui rappellent le mot de Séquanie, telles que celles de Sicynes, Sicynites et Secoani. Doit-on compter, parmi ces petits peuples, celui des Cicones, si anciennement désigné comme un des mieux organisés pour la guerre, dont les femmes tuèrent Orphée, et dont le nom rappelle si exactement la montagne des Cicons du pays Mandubien ?

Hérodote dit de la contrée qu'elle fut appelée d'abord *Galaïque*, qu'on la nomma ensuite *Britannique*, mais qu'elle appartenait à bon droit aux *Cicons*. Il résulterait de ce texte que cette dernière tribu fut différente, non des Gaulois, mais des Bretons. Ceci n'est qu'un premier pas vers la lumière ; un second pas sera de constater que les Gaulois se tenaient là sous la direction suprême de la religion. Le canal étroit qui conduit de la mer Noire à la Méditerranée, et qui est connu sous le nom de Bosphore de Thrace, l'était d'abord comme *détroit des Patares* (1); la petite île voisine s'appelait *Patérie;* et lorsque des Gaulois quittèrent la Mœsie des bords du Danube pour s'installer en Bithynie, ce fut sous la conduite d'un chef *Patare*. Il ne sera donc pas étonnant que transportant avec eux, dans leurs émigrations, la forme sociale de la mère patrie et la hiérarchie religieuse, les Cimbres aient confié aux Patères de leur métropole, et conséquemment aux Séquanes, la garde du point le plus important, qui aurait pris de ceux-ci le nom de *Cicons*, tel qu'il est prononcé chez les Mandubiens, vers ces lieux où ont été signalés déjà une Combe-Aonie et une bourgade d'Athoze. Sans connaître ces rapprochements, des historiens écrivant sur Besançon avaient fait ressortir depuis longtemps l'identité des anciens noms de cette ville avec celui de Byzance, et en

(1) Ammien-Marcellin.

avaient conclu à la fondation de la grande cité orientale par des Séquanais. Cette conjecture cesse aujourd'hui d'être inadmissible. L'Askénès biblique fut même considéré comme portant le nom du peuple séquanais. Pourquoi non, si Gomer fut de même le nom d'une grande confédération de Cimbres en Asie?

Le nom de la rivière principale de Séquanie a été transportéintact à l'île de Samothrace, centre religieux des Cabires. « Cette île, dit Diodore, était habitée avant le déluge... Saon y naquit de Jupiter et d'une nymphe, selon les uns; de Mercure et de Rhéna, selon d'autres... Il fut appelé Saon, du nom de l'île. »

Dans les noms de Saon et de Rhéna, cités par Diodore, dans ceux de Zona et de Sala, donnés par Hérodote, et qui s'appliquent aux localités les plus importantes de la Samothrace, on ne saurait refuser de reconnaître une identité bien grande avec les appellations de plusieurs rivières de la Séquanie?

LES SÉQUANAIS SÉNONES EN ITALIE. — Au nombre des couches de population successives que la Gaule superposa sur le sol italique, une des plus connues fut celle des tribus conduites par Bellovèse. Le Biturige Ambigat exerçait dans cette circonstance l'autorité de roi. Conformément aux usages traditionnels du pays, il organisa deux essaims, et il les fit partir pour les lieux les plus habituels de colonisation celtique : le nord de l'Italie et le nord de la Grèce. Cette dernière direction fut celle des bandes commandées par Sigovèse, neveu, ainsi que Bellovèse, du chef suprême Ambigat. Elles allèrent, dit-on, guidées par le vol des oiseaux. En Séquanie, les oiseaux de passage du printemps ne voyagent pas du midi vers le nord, mais dans le sens du Doubs au Danube, pour éviter les obstacles des Alpes et des Voges. Cette circonstance exceptionnelle semble assigner les bords du Doubs comme point de départ de Sigovèse.

Sous la conduite de Bellovèse, Bituriges, Arvernes, SÉNONES, Éduens, Ambarres, Carnutes, Aulerques, tous, traversant les Alpes méridionales, vont s'installer jusqu'au delà du Tésin et de Milan. Une troupe de Cénomans suit le même chemin et vient s'asseoir sur les pays de Brixia et de Vérone. Les Sallures arrivent à leur tour. Bientôt les Alpes Pennines sont franchies elles-mêmes par les Boïens et les Lingons, qui, trouvant occupé le pays au nord du Pô, prennent place sur la rive droite.

Ceux des Gaulois qui se montrèrent les derniers furent encore des

Sénones, mais leur arrivée par les Alpes Pennines indique d'autres tribus. C'étaient des Transalpins qui, suivant Polype et Florus, habitaient la région comprise entre le Rhône et le Rhin. On les appelait aussi Gésates, et ce nom, qui commençait sur les bords du Rhin, se continua aussi fort avant sur le Rhône; il vient du *gæsum* dont les soldats étaient munis. Cette arme porte encore à Alaise la dénomination de *goyard*. C'est un fer tranchant d'un seul côté, d'abord droit depuis la douille, et se terminant en une légère courbe du côté du tranchant, une sorte de serpe ajustée à un glaive gros et court. Une hampe à peine plus longue que celle d'une hache est emmanchée dans la douille. Le goyard tranche et perce. Aucun instrument ne peut le remplacer lorsqu'il s'agit, soit de tailler un chemin dans le fourré d'un bois, soit d'établir un campement sous la ramure des grands arbres d'une forêt, soit simplement de fabriquer le lit de branchages sur lequel s'étendait, selon l'usage, le soldat gaulois en repos. L'extrémité courbe du fer pouvait avoir comme emploi, dans la bataille, d'arracher le bouclier dont se couvrait l'ennemi. Les blessures devaient être très-grandes, mais moins meurtrières et moins promptes que celles du pilum romain, droit jusqu'à la pointe. Les goyards de bronze avaient l'extrémité légèrement redressée.

Sans que le nom des Séquanais se rencontre parmi ceux des tribus de l'expédition, on remarque celui des Ambarres, qui occupaient, sur la rive gauche de la Saône, le sud-ouest de la Séquanie, et par lesquels cette province était limitrophe du pays arverne. Les intérêts des Ambarres, en ce qui concerne le pays plat, n'ont jamais été en rivalité contre ceux des Arvernes et des Éduens. Ces derniers ont même parfois étendu leur patronage de ce côté.

Quant à la masse de la Séquanie, l'absence de son nom, sinon sa coopération dans l'œuvre d'émigration biturige, est évidente. Le centre des assemblées de la Gaule n'était plus à Alésia, mais dans le pays des Carnutes. Cette révolution s'était faite sous la pression de Cimbres rentrés de l'Orient après avoir tué leurs rois, et résolus à réagir dans la mère patrie en faveur de la religion qui leur assurait l'indépendance. Merlin avait triomphé depuis quarante années des Héris; et le ressentiment des luttes ne devait pas être encore effacé chez les Séquanais, amoindris par la rivalité de la nouvelle métropole, qu'une clientèle presque générale avait accueillie dans la Gaule.

Le temps était passé des grandes expéditions à travers le monde

sous la conduite des Dios. Dans le cercle plus restreint où se meut désormais la Celtique, la Séquanie conservera cependant une grande part du rôle qui lui est assigné pour la guerre.

Ces mêmes Sénones d'entre Rhône et Rhin qui étaient arrivés par les Alpes Pennines et avaient fixé leur essaim au bord de l'Adriatique, ayant eu, longtemps après, à venger une insulte, portèrent les armes sur le territoire romain. Cette fois ils avaient à leur tête *ces grands de la Gaule Chevelue, chefs des nations ennemies*, selon l'expression de Tacite, les grands de cette Séquanie sans laquelle aucune expédition germaine ne pouvait, d'après Strabon, réussir contre l'Italie. Une tradition, religieusement conservée à Besançon, quoique nul écrit des anciens ne la corrobore, a toujours donné cette ville pour berceau du Brenne qui commanda les Sénones.

L'armée romaine fut battue, Rome prise et détruite ; « le Capitole et la citadelle, » si l'on s'en rapporte à Tacite, contrairement aux invraisemblances de Tite-Live, subirent le même sort. « Munis de butin, dit Polybe, après avoir possédé la ville pendant sept mois et l'avoir rendue spontanément aux vaincus, les Sénones rentrèrent chez eux sans avoir souffert aucune espèce de dommage et avec tout ce qu'ils avaient pris. »

Cependant, aux yeux de Strabon et de Tacite, il y avait une différence incontestable entre les Sénones et les Séquanais, puisque les uns étaient de la Gaule Chevelue et que les autres ne portaient pas cette qualité; puisque les derniers étaient les clients des autres. Un vieux mot, *Senau,* indiqua longtemps en Séquanie le campagnard noble, loyal et de mœurs simples, et Gollut le fit dériver de *Senones*, dont la forme primitive, représentée par les Grecs, était Ξενοῖ; mais l'historien eut tort de tirer de là une preuve d'identité des Sénones et des Séquanais. On doit conserver l'opinion antique de Séquanais, patrons, et de Sénones, clients. Le Senau était probablement un *Senior*.

Se séparant de plus en plus de la Gaule Chevelue, et groupant ses intérêts avec ceux des tribus celtiques du Rhin et des autres fleuves qui coulent vers le nord, les Séquanais eurent à disputer aux Éduens le commerce même de la Saône. Ceux-ci, par les soins des Marseillais, se lièrent dans une coalition avec Rome et reçurent le titre de frères. On vit deux fois les colons Cénomans de l'Italie prendre parti pour cette grande ligue qui allait de la Saône à la Méditerranée.

Alors les riverains du Rhin, de la Moselle, de la Meuse et même de la Seine, n'ayant plus d'autre bonne voie commerciale vers l'Orient que par l'Adriatique, mirent une suprême énergie à défendre la ligne du Pô qui y conduit. Tous les Cisalpins fixés sur cette contrée, quelle qu'eût été leur origine dans la mère patrie, firent cause commune contre Rome, et reçurent sans relâche les secours d'hommes de guerre qu'organisait la Séquanie. « Ce n'est pas une fois ni deux fois, dit Polybe, que les Alpes furent traversées par les grandes armées des Gaulois qui touchent le Rhin, mais dans toutes les circonstances où les Cisalpins ont eu besoin de secours contre le peuple romain. »

Après de nombreuses défaites et des victoires décisives, les Romains finirent par anéantir la colonie sénone. Les Boïens et les Lingons de la Cisalpine cédèrent aussi la place et transportèrent leurs foyers des rives du Pô sur le Rhin et sur le Danube, où restait encore un dernier, quoique plus difficile moyen, de communiquer avec l'Asie. Mais ce dernier espoir devait bientôt disparaître à son tour, la Méditerranée entière devenant romaine de l'occident à l'orient.

LES TEUTONS ET LES CIMBRES.

Un événement survint qui augmenta la confusion parmi les alliances de moins en moins solides des tribus gauloises entre elles. Par suite d'un accident inconnu, vraisemblablement d'une tempête sur les habitations lacustres, des populations de Teutons et de Cimbres furent jetées hors des mers du nord. En cherchant une nouvelle demeure, la horde émigrante parcourut successivement le haut Danube, l'Illyrie, la Belgique, le centre de la Gaule. Elle arriva enfin sur le Rhône : les Belges lui avaient fourni un oppidum pour lieu de dépôt. Elle avait recruté en chemin les Tigurins, les Thugènes et les Ambrons de l'Helvétie. Dans son immense parcours, elle avait ravagé les campagnes et porté la désolation jusque dans les contrées hispaniques. Plusieurs armées romaines, broyées sous son passage, lui donnèrent une haute idée de sa force, et elle résolut d'entrer en Italie par l'Helvétie et par les Alpes Maritimes en se divisant en deux bandes.

La chance des armes romaines change tout à coup : Marius, près d'Aix, défait l'armée des Teutons et des Ambrons. Les restes, échappés au carnage, remontent vers le nord; mais la Séquanie, qui avait été fermée à la grande horde alors que celle-ci, dans toute sa force, aurait eu besoin d'un passage vers l'occident, demeure également hostile aux vaincus. Ses intérêts se trouvaient liés forcément à ceux de Rome contre la dévastation; il fallait empêcher les Teutons de rejoindre les Cimbres, qui se tenaient intacts sur l'Adige en attendant leurs frères; il fallait leur fermer, sur le Jura, l'accès des tribus helvétiennes orientales liguées avec eux. Cette particularité citée par les historiens, fait supposer qu'une armée romaine dut suivre la piste des vaincus et agir avec les Séquanais. Le point de passage à atteindre (il n'y a pas au reste à en chercher d'autre) était la trouée

entre les Vosges et le Jura; la résistance contre le torrent devait s'organiser sur la première chaîne de montagnes que l'on rencontre dans cette direction en quittant les plaines de la Saône. Or, précisément sur ce point, subsistent les traces d'un grand massacre consacré par le même nom que celui d'Aix : *les Pourrières*. C'est une vaste forêt jonchée de tumulus, qui s'étend de *Maizière* à *Magnoray*, de la rivière la *Romaine* et la vallée de *Romvaux*, jusque vers l'enceinte gauloise de *Charriez*. Le grand roi des Teutons, Teutobokh, fut pris par les Séquanais et remis aux Romains (1). La horde s'anéantit dans les gorges du Jura, dans les Alpes, dit Polybe qui donne ce nom aux montagnes de la Séquanie jusqu'aux Vosges.

Catamantalède, qui exerçait les fonctions de roi dans ces contrées, reçut de Rome le titre d'ami.

---

(1) PLUTARQUE, *Marius*.

AMAGÉTOBRIE.

« L'ennemi occupait la ville; les enfants étaient de l'autre côté de la Saône, où est le bois de la Vaivre. Tout à coup l'ennemi passa là rivière et massacra les enfants, qui étaient sans défiance. Depuis ce moment, la Saône refuse d'inonder le *Champ des Morts,* où il y a eu tant de tués. »

(*Tradition locale.*)

« De tout temps, disait Salluste, les Romains ont eu cette règle de conduite: prendre la vertu pour guide dans toutes les affaires; mais, contre la Gaule, lutter sans avoir souci de l'honneur. »

Car, d'après Appien, « la Gaule surpassait dans les armées les Romains, autant que la Grèce les surpassait dans les lettres. »

Un trésor spécial et des lois exceptionnelles étaient affectés aux guerres de Rome contre les Gaulois. Peu à peu les Romains en vinrent à constituer sous leur propre nom des légions presque entièrement composées de Gaulois Cisalpins, puis de Gaulois Transalpins des bords du Rhône. Dès qu'ils eurent étendu ainsi leur empire jusqu'au pied du Jura, où le Rhône seul les séparait enfin de ces Gaulois voisins du Rhin, cause des terreurs héréditaires de leur patrie, ils triomphèrent de leurs ennemis par une politique peu honorable, mais plus puissante que les armes : on les voit excitant des ambitions par leurs alliances, laissant écraser leurs alliés, et assujettissant ceux-ci pour prix d'un secours tardif et intéressé.

Depuis que, dans la guerre des Teutons et des Cimbres, les Sénones des Alpes s'étaient séparés des Séquanais, il se formait une Helvétie bien distincte de la Séquanie ; depuis que, plus au nord, il se formait des tribus germaines contraires aux Sénones de la Seine et de la Marne; depuis que la confédération redoutable des Sénones tombait en dissolution, le pouvoir des Éduens grandissait de jour en

jour sur le reste de la Gaule. Les Séquanais, par un dernier effort, se liguèrent avec leurs voisins du sud-ouest, les Arvernes, et avec leurs voisins d'outre-Rhin, commandés par Arioviste.

Quoique frères des Éduens, les Romains les laissèrent sans aide matérielle. Bien plus, sur la proposition de J. César, consul, on accorda au chef Arioviste le titre d'ami. Le sénat le qualifia de roi et lui fit envoyer d'immenses présents.

La Séquanie se trouva de la sorte avoir l'ennemi chez elle en même temps qu'en face d'elle, sa perte préparée par l'or et la ruse de Rome avant que celle-ci laissât voir ses aigles.

Arioviste amena quinze mille soldats germains; mais il obtint, pour prix de son alliance, de les installer sur un tiers de la Séquanie, qui avait alors les plus belles cultures de toute la Gaule (1).

Forts de leur puissante clientèle, les Éduens amenèrent une grande armée devant Amagétobrie. C'est, au milieu d'un riche pays de culture que caractérise le nom réitéré de Broie, un port situé sur une presqu'île de la Saône, en dessous des gués de *Mantoche;* un oppidum naturel posé en quelque sorte en travers de la voie navigable, presque entouré par un circuit de la rivière et par le grand étang d'*Échalonge*, et néanmoins à l'abri des hautes eaux à cause de sa colline d'Amange. Son nom, si l'on en croit un débris de poterie roulé parmi les sables de la Saône, devrait être Magétobrie.

Les Séquanais se laissèrent patiemment assiéger durant plusieurs mois, attendant le moment prévu où les Éduens se lasseraient. Enfin ceux-ci, fatigués d'offrir inutilement la bataille, lèvent le camp sans beaucoup de prudence, et sont attaqués à l'improviste. Ils subissent en un seul combat un irréparable désastre, et, après plusieurs échecs, se trouvent avoir perdu la plus grande partie de leur noblesse et de leurs hommes d'armes. Ils consentent enfin, par un traité définitif, à renoncer au terrain envahi, à payer des tributs, et à donner de nombreux otages que les Séquanais s'engagèrent à ne pas rendre sans la participation d'Arioviste, leur allié. Cette dernière circonstance donnera plus tard aux Romains le prétexte de leur entrée dans la Séquanie.

(1) « ... Agri sequani qui esset optimus totius Galliæ. » (Cæsar, *de Bello gallico* l. 1.)

ÉMIGRATION HELVÉTIENNE.

Homines bellicosos, populi Romani inimicos.

(CÆSAR., l. I, x.)

Du Rhin aux Vosges, et de ces montagnes à Amagétobrie, les oppidum étaient tous occupés par Arioviste. Il y appelait de son pays natal une population de cent vingt mille âmes, et on pouvait prévoir que le nombre n'en resterait pas là. Les Séquanais ne voyaient pas avec moins de peine la puissance croissante de leur allié, que les Éduens leur assujettissement aux Séquanais. De ce concours de circonstances difficiles naquit dans la tête de l'Helvétien Orgétorix un projet : former une alliance des Séquanais, des Helvétiens et des Éduens, et se servir de la supériorité d'organisation militaire de ces trois nations pour entreprendre d'imposer leur patronage à toute la Gaule. Les Helvétiens émigreraient vers le pays des Santones où règne habituellement un vent tempéré du sud-ouest, si précieux pour des hommes dont la coutume est de loger dans des cabordes.

Malgré la mort d'Orgétorix, l'exécution du projet fut entreprise. Les Helvétiens se mettent en mouvement. Les Rauraques, Séquanais des bords du Rhin, se sentant pressés par la surabondance de la population transrhénane, partent aussi ; les Boïens font de même. Par ce grand vide opéré près d'elle, la Séquanie aurait pu se trouver un peu déchargée de son trop plein ; elle hésite cependant. Enfin, après que les Romains eurent refusé de laisser passer l'émigration par le pays des Allobroges, où existait le meilleur chemin, et sur les instances des Éduens, les Séquanais consentirent à ouvrir aux Helvétiens le seul défilé du Jura qui fût praticable pour une si grande foule. Celle-ci gagna les bords de la Saône. Il suffisait qu'il n'y eût pas sécheresse pour arrêter longtemps sur ce point la marche des femmes, des enfants, des chars et des animaux.

Jules César, alors souverain pontife de Rome, et nommé gouverneur des Gaules, avait aussi résolu d'accomplir à son profit ce même projet de conquête d'Orgétorix. Ce n'était pas en vain qu'il

soudoyait depuis longtemps Arioviste, qu'il comblait de prévenances l'Éduen Divitiacus, archidruide, et faisait de celui-ci son appui et son agent. Il puisa dans la Gaule Romaine des soldats de même race que ceux auxquels il allait les opposer, et choisit ailleurs des chefs formés aux perfectionnements de la guerre.

Comme les Helvétiens étaient encore sur les bords de la Saône, César, ayant réuni à la hâte six légions et des auxiliaires, vint attaquer, sans déclaration de guerre, les Tigurins, qu'il trouva isolés de leurs compatriotes et en désordre sur la rive gauche. « C'était, disait-il pour excuse, ce canton qui, ayant battu jadis une armée romaine, l'avait fait passer sous le joug. » Les Helvétiens, d'ailleurs, n'étaient-ils pas « ennemis du peuple romain ? » César exerçait sur eux « la vengeance publique et privée. »

Surpris de cette attaque, à laquelle ils n'avaient pas été en mesure de résister, les Helvétiens ne perdirent pas courage. Au lieu d'alliés, ils commençaient à trouver dans les Éduens des ennemis. Placés sur un sol inhospitalier, en face d'un homme auquel ne répugnait aucun moyen de venger sur eux les affronts infligés à Rome pendant des siècles, les malheureux émigrants acceptèrent résolûment la guerre, et succombèrent dans une sanglante bataille. « Mais pas un de ces Gaulois n'avait tourné le dos. »

Ceux qui survivaient se retirèrent chez les Lingons, anciens Sénones comme eux. Six mille Verbigènes tentèrent même de regagner le pays natal par la trouée de Mandeure ; mais la population de ces parrages, en partie soumis à Arioviste et infestés d'Harudes depuis quelques mois, s'empara d'eux et les livra. Les autres traitèrent avec César et retournèrent au delà du Jura pour y rétablir leurs foyers.

Le désastre des Helvétiens avait soulevé les applaudissements de la Gaule. Les félicitations arrivaient de toutes parts. Entre le parti romain et celui d'Arioviste, la Séquanie, déjà démembrée, n'avait plus qu'à opter définitivement pour l'un ou pour l'autre de ces dangereux alliés.

CÉSAR ET ARIOVISTE.

Une assemblée générale de la Gaule fut convoquée sous la direction de César pour traiter en commun les graves affaires du moment. Les grands de toutes les cités, dès la seconde réunion, se jetant aux pieds du proconsul, demandant avec larmes sa faveur et la promesse du secret sur ce qui allait être dit, Divitiacus expose alors qu'Arioviste est devenu maître des oppidum de la Séquanie, et qu'il commande à la Gaule avec une tyrannie intolérable. Les Gaulois n'ont plus d'espoir qu'en César pour leur salut et pour celui des nombreux otages qui sont au pouvoir du roi suève. Ces paroles dites, les pleurs redoublent.

Venus aussi à l'assemblée, les Séquanais, seuls entre tous, s'abstiennent de ces humbles démonstrations. Mais tristes, la tête baissée, les yeux attachés vers la terre, ils ne répondent même pas à César qui leur demande la cause de leur silence. Ils ne voulaient plus d'Arioviste; leur présence dans le parti opposé le disait clairement. N'achetaient-ils pas d'un autre côté trop cher l'appui de Rome, dont les souvenirs de haine héréditaire venaient de se manifester impitoyablement contre les Sénones de l'Helvétie? Ne restaient-ils pas exposés à la triple vengeance de Rome, des Germains et des Éduens? Sous le poids de ces cruelles réflexions, le silence obstiné des Séquanais et leur maintien ne tenaient pas seulement du caractère particulier à cette race; c'était surtout de la prudence. Après quelques vaines explications de Divitiacus, César, qui connaissait mieux le fond des choses, dont la politique avait créé les embarras de la Séquanie et qui touchait au but, promit sa protection. Il allait donc saisir enfin ces oppidum, objet de ses vues, base de la puissance qu'il convoitait sur la Gaule, par la Gaule sur la Germanie, par l'une et l'autre sur l'Italie elle-même.

De la présence des Suèves en Séquanie à côté des anciens habitants, et surtout de l'emploi de deux dialectes différents dans la même contrée, naissaient des causes permanentes de divisions et d'affaiblissement de la population locale au profit d'un tiers qui pos-

séderait les oppidum. Cet état de choses convenait trop aux projets de César pour qu'il le fît cesser ; il s'appliquera donc à empêcher au contraire l'unité nationale de se rétablir en Séquanie par la prééminence soit des indigènes, soit des Germains, mais à réduire en même temps à un rôle secondaire et les habitants du pays et Arioviste, dont on avait jusque-là excité l'ambition. Des négociations sont entamées avec lui sans succès, pour qu'il rende aux Éduens leurs otages et qu'il n'augmente plus la proportion de la population germaine sur la rive gauche du Rhin.

Comprenant alors que le titre d'ami des Romains ne le protégera pas contre eux, et qu'il s'agit, en définitive, de lui arracher la puissance attachée à la possession des oppidum de la Séquanie, Arioviste quitte les bords du Rhin pour se rendre en toute hâte à Besançon, la principale de toutes les places fortes, celle dont dépendait même Mandeure. César devance son rival ; voyageant de jour et de nuit, il arrive promptement. Besançon reçoit une garde, et l'armée campe sous les tentes près de la ville.

Soit qu'Arioviste fût en grand retard, soit plutôt que, se voyant devancé, il cherchât à paraître avoir mis le bon droit de son côté, il s'arrêta sur la limite de sa terre séquanaise, entre le Jura et les Vosges, ne dépassant pas la frontière du dialecte allebrige. Il laissait, au devant de lui, tout le territoire dont les eaux vont à la Méditerranée, tandis que la contrée occupée par les Germains verse les siennes dans le Rhin et l'Océan.

D'une armée à l'autre allaient en droite ligne la longue chaîne du Lomont et la vallée accidentée du Doubs, qui est un défilé continu, couvert de bois, naturellement propre au commerce, mais où l'armée romaine eût été infailliblement détruite pendant le trajet, si elle l'eût essayé, à cause de l'impossibilité de s'y défendre et d'y protéger les convois de blé. Les légions, campées de manière à couvrir Besançon contre Arioviste et qui, des *Monts-Armots*, centre de leur ligne, voyaient devant elles la disposition du grand chemin, crurent que César projetait de les conduire par cette voie dangereuse. Ce fut une cause de cruelles inquiétudes. Par leurs récits, les marchands et les Gaulois portèrent bientôt une si grande terreur dans les esprits, que, du simple soldat au centurion, au chef de la cavalerie et au tribun militaire, chacun se regarda comme condamné à une mort certaine. Les plus braves, ne pouvant plus composer leurs visages,

ni retenir des larmes, se renfermaient sous la tente. Dans tous les camps on ne voyait que faire des testaments.

Divitiacus avait renseigné César sur la facilité de suivre, au lieu de la vallée du Doubs, celle de l'Ognon. On la distinguait dans toute son étendue depuis les hauteurs de *Chailluz,* qui règnent au nord de Besançon. Au moyen d'un léger détour qui portait à cinquante mille pas la distance à parcourir, on avait, jusqu'au pied des Vosges, un pays découvert et commode pour recevoir les blés de la Saône, ceux des Lingons et des Leuques. C'était d'ailleurs un des meilleurs pays à blé de la Séquanie et les moissons commençaient à mûrir.

César apaisa les craintes de ses troupes en promettant de marcher par le pays bas. Dans le discours qu'il fit à cet égard, il tint habilement compte de l'élément gaulois, et, comme s'il allait décidément s'identifier avec lui, il termina en s'écriant : « Si nul autre ne veut me suivre contre Arioviste, avec la dixième légion seule, car je ne doute pas d'elle, j'irai à l'ennemi. »

Or la dixième légion, provenant entièrement des levées de la province Transalpine, était la plus gauloise d'origine, de mœurs et de courage ; elle n'avait de romain que l'éducation militaire et l'étendard.

Rien n'indiquait mieux les projets ultérieurs de César que cette prévenance envers une troupe essentiellement indigène, et la manifestation publique du dessein d'appuyer désormais la force de ses armes sur l'élément celtique.

L'armée se mit en marche, et, en sept journées, parvint à la grande trouée entre Vosges et Jura.

Les Romains se trouvèrent ainsi à vingt-quatre mille pas de la frontière allebrige et à cinquante mille du Rhin.

Arioviste, acquérant de plus en plus une grande défiance de César, ne déguisait en aucune circonstance des craintes de trahison. Comme il voulait reprendre les négociations dans une conférence personnelle avec César, il posa des conditions minutieuses de précaution et les obtint. Cinq jours après, les deux chefs se trouvent au lieu du rendez-vous, tous deux à cheval, ayant chacun derrière soi de la cavalerie. César renouvelle ses propositions : « Que les Suèves, vu l'impossibilité matérielle d'agir autrement, restent sur leur tiers de Séquanie, mais qu'ils rendent les otages aux Éduens et ne fassent plus la guerre ni à eux, ni à leurs alliés. » Fort de ses droits acquis,

Arioviste les énumère, prend acte de ce que son armée n'a pas franchi la limite allebrige, tandis que César occupe des pays dont les péages et les tributs consentis reviennent aux Germains. Sa prétention est d'empêcher que, sous un faux semblant d'amitié, les Romain ne l'assujettissent ; il demande au contraire pour lui-même la liberté d'assujettir la Gaule. Il offre de donner un grand prix de ce consentement à César, et en outre d'entreprendre, au profit de celui-ci, toutes les guerres qui lui conviendront. Ce marché ne satisfait pas l'ambition du proconsul ; à son tour il revendique pour Rome le droit d'étendre son empire sur la Gaule. Il entend et prétend qu'elle reste libre tant que subsistera le décret du sénat qui reconnaît cette indépendance.

Pendant l'entretien survint un incident. César avait, contrairement à la parole donnée, amené avec lui les soldats de la dixième légion, auxquels il avait donné des chevaux. Soit que les cavaliers germains se fussent aperçus de la supercherie, soit pour tout autre raison, ils se mirent à lancer contre leurs adversaires des pierres et des traits. On en avertit César qui rompit l'entretien.

César possédait à un haut degré les qualités de l'ingénieur. Ses soldats étaient, tous les jours, de véritables ouvriers, sur lesquels les centurions remplissaient l'office de contre-maîtres. Il faisait enseigner l'art d'employer les instruments de travail avec non moins de rigueur et de méthode que le maniement des armes. Aussi la promptitude d'exécution des ouvrages militaires était-elle devenue si grande, que les troupes en marche semblaient accompagnées de fortifications ambulantes. Il ordonnait des terrassements, même sur les champs de bataille et pendant le combat.

Son soin, à lui, général, était de savoir trouver sur le sol les accidents naturels propres à être utilisés, et il avait toujours, pour en tirer un parti immédiat, l'avantage de l'organisation ouvrière de son armée. Ni chez les Germains, ni dans aucune des tribus gauloises, encore exemptes de l'éducation romaine, on ne possédait, et on ne pouvait posséder cette science dont la pratique répugnait aux habitudes de la noblesse. De plus, la coutume de se contenter de simples cabanes pour demeures excluait ce genre de savoir et d'expérience que développe l'usage des grandes constructions. La bravoure celtique ne compensait pas l'inhabileté à faire des retranchements; Arioviste et après lui toutes les nations des Gaules en

subiront l'épreuve. Il n'y aura plus de différence, dans la résistance de chacune, que l'habitude plus ou moins grande de la guerre.

Or l'état militaire et l'état social avaient subi, depuis les anciens temps, des modifications considérables. La Gaule Cisalpine tout entière avait renoncé à la vie des huttes pour celle des maisons, à la braye celtique pour la toge romaine, au culte d'un Être suprême pour le polythéisme.

Des émigrations cimbriques étaient revenues de l'Asie et de la Gallo-Grèce; mais, quoi qu'elles parussent avoir été ramenées par le dévouement aux vieilles traditions de la mère patrie, celle-ci ne pouvait guère reconnaître, dans ces peuples dépaysés, ses enfants. Leur organisation était devenue plus militaire que civile. L'arme y comptait plus que la loi; le roi plus que la patrie. Dans les contrées transrhénanes, où leur domination prévalut, les prêtresses seules représentaient encore l'autorité religieuse; leur influence s'était même accrue de tout ce qui avait été enlevé au prêtre. Aussi le nom de Germain, que les Romains appliquèrent, par extension, à toutes ces contrées sur lesquelles régna la forme sociale rapportée d'Orient ne désigna-t-elle plus que des hommes d'armes purs de mœurs, soumis à la parole de leurs prophétesses, mais peu instruits. L'étude de la science, du droit et de la loi, si l'on en croit César, était reléguée de son temps dans les colléges du fond des Iles Britanniques. Merlin s'était retiré dans la Calédonie. Néanmoins l'autorité de la magistrature druidique était si peu contestée en deçà du Rhin, que l'on avait récemment vu, chez les Helvétiens, peu de temps avant leur émigration, Orgétorix, chef puissant par sa clientèle et aimé de la foule, forcé de se détruire lui-même pour échapper au supplice du feu. Il avait été condamné comme ayant aspiré à la royauté, probablement à une royauté semblable à celles de la Germanie, où le roi, tout-puissant en présence de l'ennemi, perpétuait son pouvoir en renouvelant sans cesse la guerre.

C'est ainsi qu'Arioviste était devenu un grand roi par la continuité de la vie des camps, et que, parvenu à la plus haute influence, non-seulement sur les Suèves, ses compatriotes, mais encore sur toutes les nations des bords du Rhin, il représentait toute la puissance germaine aux prises avec la Gaule des druides. Celle-ci, au nord et sur les bords de l'Océan, où la religion florissait encore dans sa pureté première, n'était forte que par un excessif mépris de la

mort et par un tel désir de faire des preuves de courage, qu'il portait le Gaulois, dans le moment le plus critique des batailles, à se dépouiller et à combattre nu, sans armes. Contre de tels moyens, le fer manié par des mains exercées devait avoir toujours raison.

La prédominance sur les Gaules allait donc réellement dépendre de la bataille qui se préparait entre Arioviste et César. Chacun des chefs le savait, et la plus grande circonspection fut employée de part et d'autre pour préparer et assurer le succès.

Trois jours après, Arioviste vint prendre position au-dessous des nauteurs occupées par les Romains, à six mille pas de leur camp. Le lendemain il continuait son mouvement par le pied de la côte et allait s'établir à deux mille pas au delà de César, sur la route même par laquelle arrivaient les blés des Séquanais et des Éduens. Pendant cinq jours consécutifs César essaya de provoquer une bataille, et mit son armée en avant, mais sans quitter sa position. Enfin, voyant qu'Arioviste se tenait immobile dans son camp, ne pouvant pas rester privé plus longtemps de ses communications avec les pays qui l'approvisionnaient, et maître de la ligne des hauteurs, il forme son armée en trois corps, l'un pour établir un second camp à six cents pas au delà des Germains, les deux autres pour protéger les travailleurs et pour garder les positions. Arioviste essaye vainement de s'opposer aux travaux : il se trouve presque enveloppé dans un piége. Deux légions et des auxiliaires gardent le nouveau camp, relié à l'ancien par des crêtes inattaquables.

Le lendemain de cette expédition, César offrit de nouveau le combat en avant des deux camps à la fois. Midi venu, il avait déjà fait rentrer les troupes, quand Arioviste lança sur le petit camp une violente attaque, mais sans succès.

Des prisonniers avaient expliqué à César la cause des temporisations d'Arioviste, en disant que les Germains, d'après les prédictions de leurs femmes, ne pouvaient pas compter sur la victoire avant le renouvellement de la lune. Sans perdre de temps, après avoir laissé la garde des retranchements à des garnisons suffisantes, il met ses troupes en bataille. Devant le petit camp, il étale les bandes des auxiliaires comme s'il ne se sentait pas assez fort de ses seules légions contre l'ennemi. Lui-même ayant divisé son armée en trois masses, il s'avance contre les Germains. Mis dans la nécessité de combattre, ceux-ci sortent enfin de leurs lignes. Ils se rangent par

tribus avec des intervalles égaux de l'un à l'autre : ce sont les Harudes, les Marcomans, les Tribocques, les Vangions, les Némètes, les Sédusiens, les Suèves. Les rhèdes et les chariots sont disposés devant le front de l'armée et l'enveloppent, afin d'ôter tout moyen de fuite. Sur les chars sont placées les femmes; et lorsque les hommes s'avancent pour combattre, elles supplient, les pleurs dans les yeux, les bras tendus, qu'on ne les laisse pas devenir la proie des Romains.

César donne un lieutenant et un questeur à chaque légion, afin que nul acte de courage ne reste inaperçu. Lui-même engage le combat par l'aile droite, l'ennemi lui paraissant faible en face de ce point. On n'a pas le temps de lancer les javelots, tant l'ardeur est grande des deux parts : on lutte avec le glaive. Selon leur usage, les Germains se forment promptement en phalange, et résistent ainsi au choc du fer. Alors on vit des soldats de l'armée romaine s'élancer jusque sur le toit mouvant des boucliers, l'ouvrir de leurs mains et frapper d'en haut.

Tandis que l'aile gauche de l'ennemi cédait, son aile droite, plus fournie de combattants, faisait faiblir les Romains. Voyant le péril, le jeune Crassus, qui commandait la cavalerie et qui était resté libre de ses mouvements hors de la mêlée, court au troisième corps d'armée et l'amène : ce renfort décide la victoire. L'ennemi prend la fuite et parourt en désordre les cinquante mille pas qui le séparent du Rhin. Quelques-uns trouvèrent leur salut dans leur vigueur à nager, d'autres en traversant le Rhin dans des barques. Au nombre de ces derniers fut Arioviste. Ses deux femmes et une de ses filles avaient péri dans la déroute.

La nouvelle de cette bataille franchit aussi le Rhin avec promptitude. La nation ubienne, aussitôt, chassa de son territoire des Suèves qui venaient de l'envahir.

LA SÉQUANIE DES ROMAINS.

Cæsar... in hiberna in Sequanos exercitum deduxit.

Par la défaite des Germains, Rome devenait maîtresse des Gaules; néanmoins la prise de possession n'était pas sans difficultés. Il fallut la préparer avec adresse.

Arioviste mourut. Nul n'a dit dans quelles circonstances; mais elles furent de nature à exciter contre César, si l'on en croit son propre témoignage, le ressentiment des Suèves. La mort du grand roi brisa l'unité passagère de commandement qui avait rendu les Germains redoutables et dissipa les craintes du proconsul de ce côté.

Il ne restait plus qu'à réorganiser en forteresse romaine le territoire séquanais, à en faire la base fondamentale des opérations, et, pour assurer contre une révolte la conservation de ce pays que l'on devait appeler plus tard la *Province armée*, d'amoindrir la puissance de la population indigène. La Séquanie fut dépecée. Les Éduens et les Rémois héritèrent de ses dépouilles. Ils devinrent ainsi les peuples les plus influents de la Gaule.

Aux premiers César donna la Saône, du point où cette rivière reçoit le Doubs jusqu'au confluent du Rhône. En effet, non-seulement les Ségusiaves, mais encore les Ambivarètes, les mêmes que les Ambarres dont il a été question, devinrent clients des Éduens. Ceux-ci eurent donc le pied sur la rive gauche de la Saône; ils le posèrent même, autant qu'on peut le comprendre d'un passage du géographe Strabon, sur le confluent de la Saône et du Doubs, entre ces deux rivières. En établissant le patronage des Éduens sur les Ségusiaves et sur les Ambivarètes, César séparait en outre, sinon la race séquanaise, du moins la Mandubie, qui en était le centre d'activité, du contact des Arvernes, et diminuait le danger de l'alliance de ces peuples.

Aux Rémois, jusque-là tribu obscure de l'antique ligne sénone, César donna la clientèle des Lingons et la Saône en amont de Ver-

dun. Il établit ce nouveau patronage sur toutes les tribus que de trop vieilles inimitiés éloignaient des Éduens, sur les pays baignés par la Moselle et par la Meuse, sur tous les bords de la Seine qui ne conservèrent plus rien de la Séquanie que le surnom de Sequana donné au fleuve, plus rien de la ligne sénone que ce nom laissé à la tribu groupée autour d'Agendicum. César appelle Belges tous les peuples de ces contrées, du nom d'une peuplade venue d'outre-Rhin.

Ayant perdu la rive gauche de la Saône au profit des Éduens et la rive droite au profit des Rémois, la Séquanie se trouvait réduite à la partie principale des monts Jura et au sud-ouest des Vosges. Besançon resta la ville capitale.

Pour achever l'œuvre de cette heureuse campagne, César, vainqueur des Helvétiens et des Germains, mit l'armée romaine en quartiers d'hiver dans la Séquanie même, sous le commandement de Labiénus.

RÉSISTANCE DES GAULOIS CONTRE CÉSAR.

Voulant opérer la soumission définitive de la Gaule, César entreprit une campagne contre les Belges du nord, dont une partie était qualifiée de germaine. A l'aide des Éduens, des Rémois, et même des Trévires, dont il avait pris la cavalerie à sa solde, il fit d'affreuses boucheries d'hommes, subit quelques revers et soumit toutes ces nations qui habitent depuis le Rhin jusqu'à l'Océan.

Dans une autre campagne, l'Aquitaine fut assujettie.

Une nouvelle résistance des Vénètes et des autres États voisins de l'Océan exigea de plus grands efforts et finit par être comprimée.

Sur les sollicitations de quelques nations gauloises, une peuplade de quatre cent mille Germains poussée par les Suèves passa le Rhin; elle commit des ravages. Pendant que les chefs et les vieillards étaient tous au camp de César, venus pour négocier, celui-ci attaqua subitement la horde, qui ne s'y attendait pas, et toute cette masse d'hommes, de femmes et d'enfants fut jetée dans la Meuse et dans le Rhin, ou massacrée, sans qu'il y eût, du côté des Romains, un seul soldat tué.

Après avoir fait, au delà du Rhin, une manifestation à laquelle les Germains n'osèrent pas répondre, César en entreprit une autre sur l'île de Bretagne, où il exigea des otages. N'ayant pu les obtenir par une première expédition, il en tenta une seconde qui réussit mieux. mais les signes de mécontentement commençaient à se manifester dans les tribus mêmes auxquelles les faveurs de Rome avaient été le plus particulièrement accordées. Le propre frère de cet archidruide Divitiacus, dont la grande autorité, mise au service des Romains, avait amorti les résistances et facilité la conquête, Dumnorix, mourait poignardé sur l'ordre de César, en protestant trop tard qu'il était libre et sa nation indépendante. Les Trévires excitaient d'autre part leurs voisins; toute la Gaule intérieure s'animait du désir de recouvrer la liberté commune; la Germanie répondait à ce mouvement. Une légion nouvellement levée dans la Cisalpine est détruite par les Éburons. Celle que commande Cicé-

ron va succomber sous une formidable attaque, car les Gaulois ont acquis déjà dans les guerres de César un peu de sa science militaire : l'expérience et l'organisation manquent encore. Labiénus bat les Trévires. César rétablit partout son autorité méconnue, et passe une seconde fois le Rhin. Mais les Suèves, moins téméraires que les Gaulois, n'acceptent pas la lutte et se retirent au fond de leurs forêts.

L'agitation générale paraissant apaisée, César fit mettre à mort Accon, chef de la révolte des Sénones et des Carnutes, et, selon son habitude, partit à l'entrée de l'hiver pour tenir les états de la Gaule Cisalpine. Il avait laissé deux légions près des Trévires, deux chez les Lingons, les six autres à Agendicum, dans le pays des Sénones.

GUERRE DE L'INDÉPENDANCE.

Le bruit se répandit bientôt dans les Gaules que la guerre civile éclatait en Italie. On voyait lever des troupes dans la Gaule Transalpine, César allait sans doute être retenu au loin par les troubles de Rome. Comme on ne craignait que lui, cette occasion de se débarrasser du patronage romain, dont la pression devenait trop lourde, parut opportune. Elle fut avidement saisie.

Les grands se réunissent aux lieux d'assemblée qu'ils ont dans les forêts et les déserts. Ils tiennent conseil : le souvenir du supplice d'Accon leur donne à tous des craintes pour eux-mêmes; on déplore le malheureux sort de la patrie; il faut en finir d'une domination intolérable; les plus belles récompenses sont votées en faveur de celui qui, au péril de sa vie, aura, le premier, jeté le cri de guerre pour la liberté commune; enfin, n'aimeront-ils pas mieux mourir sur le champ de bataille, que de ne pas recouvrer l'honneur héréditaire de leurs armes et de leur vieille indépendance?

Les conditions faites, les Carnutes se dévouent. L'usage est de lier les conjurés entre eux par un échange mutuel d'otages; mais cette mesure trahirait avant l'heure le secret. L'un après l'autre, ils jurent sur leurs bannières réunies, ce qui est pour eux le plus sacré des serments, qu'une fois la guerre proclamée par les Carnutes, nul ne les abandonnera.

Au jour dit, dès l'aurore, les Carnutes entrent à Génabe, et, pour s'engager irrévocablement, tuent les Romains que le commerce a conduits en cette ville. La nouvelle, si importante, de cet acte hostile, criée dans toutes les directions et portée de bouche en bouche selon l'usage gaulois, courut les champs avec tant de rapidité, que le soir même elle était connue chez les Arvernes, à cent soixante mille pas environ du point de départ. Le jeune Vercingétorix était là, attendant le signal. Fils de Celtillus, qui avait eu le commandement de la Gaule et que ses compatriotes tuèrent comme coupable d'avoir aspiré à la royauté, il conservait cependant l'héritage d'une immense puissance. Malgré la résistance de Gobanition, son oncle, et des principaux Arvernes, il soulève ses clients, forme une

armée ; on l'appelle roi. Les Sénones, les Parisiens, les Pictons, les Cadurces, les Turons, les Aulerces, les Lémovices, les Andes, tous les peuples des bords de l'Océan lui confèrent le commandement suprême. Chose grave, qui annonce un grand changement survenu dans les esprits : il entend faire la guerre comme l'ennemi lui en a montra la manière ; il le dit, et les Gaulois se soumettent résolûment à cette dure discipline, nouvelle pour eux. Il essaye de ranger par la force, à ses vues, les Ruténiens et les Bituriges. Son parti croît en nombre. Les Éduens montrent déjà de l'irrésolution.

Bientôt informé, César repasse les Alpes avec les recrues qu'il avait levées en Italie pour une autre destination. De la Province, il conduit ensuite ses troupes chez les Arvernes, au travers de la neige haute de six pieds. Son arrivée imprévue est annoncée à Vercingétorix, qui abandonne les Bituriges pour revenir au-devant d'un ennemi plus dangereux. C'était le but de César, qui laisse aussitôt le commandement à Brutus, court à Vienne, y prend de la cavalerie, traverse le pays éduen, arrive chez les Lingons, et y réunit toutes ses légions. Ces mouvements ont lieu par des marches de jour et de nuit, afin de ne laisser, ni aux Éduens le temps de se prononcer en faveur du parti de l'indépendance, ni à Vercingétorix le temps de les y contraindre. Le chef arverne, comprenant qu'il a été joué et entraîné loin de la base véritable de ses opérations, revient chez les Bituriges, et de là devant la Gergovie des Boïens échappés au désastre de l'armée helvétienne ; il met le siége devant cet oppidum.

César se trouve dès lors dans le plus grand embarras. Il fallait, ou entrer en campagne dans la mauvaise saison, au risque de manquer de vivres, ou laisser les légions en quartier d'hiver, et alors toute la Gaule aurait le temps de se coaliser. Le premier parti, quoique dangereux, présentant seul une chance de succès, eut la préférence.

Après avoir fait annoncer du secours aux Boïens, et avoir demandé aux Éduens des vivres, laissant à Agendicum deux légions avec les bagages de toute l'armée, César se met en marche. Il prend Vellaudunum, ville des Sénonais, en trois jours ; arrive sur Génabe, la livre au pillage, puis à l'incendie ; il entre chez les Bituriges. Une rencontre a lieu entre les cavaleries des deux armées. Six cents cavaliers Germains, que César a constamment avec lui depuis la première campagne des Gaules, lui donnent l'avantage. Noviodunum est pris. Le siége est porté de là devant Avaricum, la plus grande

et la plus belle place des Bituriges, et dont paraissait dépendre le sort de la contrée.

Tant d'échecs consécutifs décident Vercingétorix à convoquer un conseil pour y exposer nettement la méthode qu'il prétend suivre, et ses plans : il faut faire la guerre tout autrement qu'autrefois ; par tous les moyens il faut tendre à un but capital, qui est de priver les Romains de vivres et de fourrages. Les Gaulois ont beaucoup de cavalerie, et la saison est toute pour eux ; en effet, rien encore dans les champs ; les Romains, obligés de se disperser au loin pour aller enlever des magasins, seront facilement détruits jour par jour au moyen de la cavalerie. Il faut, car il y va du salut de tous de sacrifier les intérêts privés, il faut qu'à partir du territoire boïen les habitations et les magasins soient livrés à l'incendie sur tout l'espace où l'ennemi pourrait trouver des ressources. Quant à l'armée gauloise, elle sera largement approvisionnée par les peuples voisins du théâtre de la guerre. Que les Romains succombent par la disette ou dans leurs tentatives pour s'éloigner des campements, par le fer ou par la perte de leurs bagages, perte qui les réduirait à l'impuissance, peu importe.

Il faut détruire par le feu les oppidum que des approvisionnements et la nature des lieux ne mettraient pas à l'abri de tout péril, afin que nul Gaulois n'ait un prétexte de s'y enfermer comme gardien, et que les Romains n'y aillent pas trouver des vivres.

Tout cela est dur et pénible ; mais moins cependant, on le confessera, que de voir les mères et leurs enfants enlevés comme esclaves, et d'être tué soi-même. Une défaite aurait inévitablement cette suite.

Ces plans sont adoptés. On brûle tout. Vingt villes bituriges sont incendiées. Mais, contrairement à l'avis de Vercingétorix, les habitants d'Avaricum obtiennent que leur ville soit considérée comme capable d'être défendue. Déjà les Romains étaient privés de blé depuis plusieurs jours, et n'évitaient plus de mourir de faim qu'au moyen de bestiaux amenés d'une très-grande distance ; ils assiégent Avaricum. L'habileté de Vercingétorix et l'industrieuse ardeur des habitants à inventer des moyens de défense étonnent César ; la bravoure gauloise se montre digne de sa renommée. Au devant d'une porte, une chaîne d'hommes avait été formée pour passer de main en main des boules de poix et de suif destinées à incendier un ou-

vrage de l'attaque. Une machine de guerre, dont tous les coups portent juste, frappe au côté droit le Gaulois qui est en tête de la chaîne, et le tue; le suivant passe sur son corps et se met au poste dangereux. Et comme le scorpion lançait toujours son trait avec la même sûreté, le second Gaulois tombe comme avait fait le premier; un troisième, un quatrième subissent le même sort inévitable; le champion se renouvelle ainsi avec la même régularité et la même chance fatale aussi longtemps que cela est utile. La ville est prise enfin, et les habitants sont mis à mort. L'armée romaine trouve alors d'abondantes provisions qui la sauvent.

Ce cruel résultat, prévu par Vercingétorix, le détermine à réunir de nouveau son conseil : c'est par leur supériorité dans l'art des retranchements, dit-il, que les Romains ont vaincu cette fois. Les Gaulois y sont encore inhabiles; il n'aurait pas fallu défendre Avaricum. Mais les Gaulois seront bientôt en mesure de réparer, avec de grands avantages, ce revers. Les cités qui n'étaient pas encore ralliées vont entrer par ses soins dans la confédération. Toute la Gaule s'animant vers un seul but, le monde entier ne pourrait plus lui résister. On touche presque à la conclusion de ce vaste projet. Pour le moment, il faut se mettre à fortifier le camp et à l'abriter contre un coup de main.

Ce discours plut aux Gaulois, parce qu'il indiquait de la fermeté dans le malheur, et parce que Vercingétorix ne cessait pas de se montrer en public le lendemain d'un désastre. D'ailleurs on se rappelait ses avis donnés successivement; le premier, de brûler Avaricum; le second, de l'abandonner. La confiance dans la parole du général devint même si grande que, pour la première fois, on vit ces hommes, auxquels répugnaient les travaux de terrassement, s'employer à élever des fortifications et supporter patiemment toutes les fatigues nécessaires.

Ainsi qu'il l'avait promis, Vercingétorix s'appliquait à établir l'alliance de toutes les nations gauloises. Par l'entremise d'hommes habiles, il agit sur les unes par d'adroites paroles, sur les autres en faisant appel à leur amitié. Il demande tous les archers de la Gaule, dont le nombre est très-grand, et reçoit en même temps un beau renfort de cavaliers que Teutomatus, fils du roi des Nitiobriges, amène de chez lui et de l'Aquitaine.

Sur ces entrefaites, des discussions intestines s'élèvent chez les

Éduens au sujet de la magistrature suprême annuelle. Deux compétiteurs, Cotus et Convictolitan, prétendent conserver chacun le pouvoir auquel ils ont été élus par deux partis contraires. Vercingétorix trouvera peut-être ainsi entrée dans cette tribu privilégiée des Romains. Pour détourner un pareil contre-temps, César se hâte de convoquer une assemblée des Éduens à Decetia. Il confirme le pouvoir de Convictolitan, au détriment de Cotus, tout en maintenant une paix apparente entre eux. On lui promet dix mille fantassins et toute la cavalerie.

César, la saison devenant bonne, donne quatre légions à Labiénus. Il l'envoie contre les Sénones et les Parisiens, et part lui-même avec six légions contre Gergovie des Arvernes, en suivant la rive gauche de l'Allier. Vercingétorix le précède par la rive droite, et fait couper tous les ponts.

Comme les deux armées marchaient en vue l'une de l'autre et campaient toujours presque face à face, César était tenu en échec par la prudence du général gaulois. Sous peine de perdre l'été en mouvements inutiles, il fallait passer l'Allier sur un pont, la rivière n'étant pas guéable avant l'automne. Ayant caché du monde dans un bois, en face d'un pont détruit par Vercingétorix, tandis que le reste de son armée allait en avant comme si elle eût été complète, César trompa la vigilance du chef gaulois. Les pilotis coupés au-dessous du niveau de l'eau se retrouvant encore à leur place, en peu de temps un nouveau pont se dressa sur les bases de l'ancien, et César parut avec toutes ses troupes sur la même rive que l'ennemi. Vercingétorix, ne voulant pas combattre avant son heure, hâta sa marche vers Gergovie; c'était là, dans les montagnes du pays arverne, qu'il attendait César. La population urbaine occupait un plateau élevé, dans une enceinte de murs de deux mètres de hauteur. Selon l'usage gaulois, chaque tribu campa séparément sur un des sommets de la chaîne voisine, en laissant peu d'intervalle d'une masse à l'autre. L'espect de cette ligne montueuse, couronnée d'hommes armés, avait quelque chose d'horrible.

Convictolitan, en faveur duquel César s'était fait juge pour lui conserver le pouvoir sur les Éduens, ne tarda pas à être honteux du rôle de sa nation, au milieu d'événements où se jouait la fortune de la Gaule. Il décide, dans un conseil secret, que les dix mille cavaliers promis à César se prononceront contre lui. Mais l'Éduen Épo-

rédorix avertit le proconsul pendant la nuit; et celui-ci, dès le lendemain, par une marche rapide, avec quatre légions parties sans bagages et toute sa cavalerie, eut le temps d'arriver au-devant de la troupe. Elle venait à peine de se déclarer contre César, que déjà elle lui tend les mains, jette ses armes et demande la vie. Le proconsul fait grâce.

L'expédition n'avait pas été tellement rapide que Vercingétorix n'eût eu le temps de saisir l'occasion, tant la science militaire croissait de jour en jour chez les Gaulois. Ils entreprirent une attaque énergique sur le camp romain, qui résista, mais qui n'aurait pas pu en supporter une seconde, de l'avis même de César. Dès que celui-ci fut de retour il reprit l'offensive. Les Gaulois avaient construit autour de l'oppidum, à mi-côte, un mur de la hauteur accoutumée, en roches brutes énormes, et ils remplissaient de leurs troupes tout l'espace compris entre les deux enceintes. Tandis qu'ils étaient occupés en grande partie à des travaux de retranchements sur un point, une surprise est tentée du côté opposé. La première ligne de défense est emportée; trois camps gaulois sont pris; un centurion, appuyé sur des soldats, a déjà franchi la seconde ligne, et des femmes, pour sauver leur vie en se rendant, descendaient du rempart à l'aide des mains.

Vercingétorix, averti, amène ses travailleurs sur le lieu de l'attaque; les légions sont renversées; quarante-six centurions perdent la vie. La dixième légion, puis la treizième, recueillent les fuyards. Les Gaulois ne vont pas au delà des pentes et retournent derrière leurs murs.

Après ce terrible échec du parti romain auquel ils venaient de se rallier, les dix mille cavaliers éduens, sans attendre des ordres, partent pour leur pays. César, vaincu, exécute sa retraite dans la même direction. Il se fait précéder de messages pour rappeler aux Éduens combien il les avait trouvés faibles à son arrivée dans les Gaules; qu'alors ils étaient réduits à se cacher dans leurs oppidum, privés de leurs champs et de leurs richesses et payant tribut; que c'était lui qui les avait rendus si puissants, qui leur avait donné un territoire si vaste, une si grande influence.

L'inconstance des Éduens était connue de César, qui la traitait même de perfidie, quoique ce vice ne fût pas gaulois; mais il la leur pardonna toujours, parce qu'il sut toujours en tirer parti. Les

Éduens lui firent encore défaut dans cette circonstance. Après s'être prononcés dans des sens différents, selon les chances probables de la guerre, ils se décident tout à coup à s'emparer des magasins que César avait placés chez eux à Noviodunum. Les gardiens sont massacrés. Au même lieu se trouvaient les otages de toute la Gaule.

Dans quel sens César, repoussé de cette direction, allait-il continuer sa retraite? Vers la Province? Non! Alors même que la crainte suggérât ce conseil désespéré, la prudence défendait de le suivre. En effet, le passage des Cévennes offrait de grands dangers, et, les eût-on surmontés, le déshonneur, puis une chute certaine attendaient le proconsul. Mieux valait rejoindre à tout prix Labiénus et les dépôts de bagages laissés à Agendicum.

La Loire étant grossie par la fonte des neiges présentait de sérieuses difficultés de passage. Le temps n'était plus où César construisait un pont sur le Rhin pour aller à l'ennemi avec la dignité que comportaient sa gloire et celle du peuple romain. Après de grandes marches de jour et de nuit, il atteignit un gué sur lequel on ne l'attendait pas, le jugea suffisamment bon, vu la nécessité du moment, et y engagea son armée. La cavalerie entra d'abord dans la rivière et tint le dessus du courant ; protégés par elle, les fantassins passèrent, ayant leurs épaules et leurs armes hors de l'eau. La surprise retint ceux que le hasard rendit témoins de ce mouvement, et l'armée parvint ainsi sur un territoire où abondaient encore, dans les champs, le blé ainsi que le bétail. Elle put s'approvisionner pour continuer sa route vers le pays des Sénones.

Labiénus venait de tenter inutilement la conquête de Lutèce. Les Parisiens avaient brûlé eux-mêmes leur ville pour la soustraire à l'ennemi, et leur principal corps de troupes avait livré, à Vitry, une bataille où tous leurs combattants se firent tuer, avec le vieux chef Camulogène, plutôt que de se rendre. La guerre ne pouvait plus être continuée, même de ce côté, devant de pareilles résistances. Les légions de César et de Labiénus, ayant enfin réussi à se rejoindre, se portèrent sur le pays des Rémois et des Lingons, leurs fidèles alliés, chez qui elles s'étaient formées en une seule armée au commencement de la campagne. Elles se retrouvaient, après plusieurs mois de victoires, rejetées par un seul revers sur leur point de départ.

RETRAITE DES ROMAINS SUR LA SÉQUANIE.

« Itaque ibi Cæsar, erumpentibus desuper hostibus pressus, multa exercitus sui parte perdita, victus aufugit. »
(Paulus Orosius, l. VI, c. ii.)

La défection des Éduens accrut le mouvement national de la Gaule. Ces otages pris à Noviodunum, et qui avaient été pour César une garantie de fidélité, deviennent entre les mains des Éduens une garantie dans le sens contraire. Une assemblée générale est convoquée à Bibracte. De toutes parts on y arrive. Les nations, à l'unanimité, confèrent le commandement à Vercingétorix. On ne vit à cette réunion ni les Rémois, ni les Lingons, chez qui s'était retirée l'armée romaine, ni les Trévires, que la crainte des Germains retenait chez eux, et qui du moins ne fournirent des troupes ni à l'un ni à l'autre des deux partis. Nul autre peuple ne fit défaut.

Cependant, à cause de la jalousie que l'élection de Vercingétorix excita chez les chefs des Éduens, on eut à craindre un moment que cette mobile nation ne rentrât de nouveau dans le parti romain. Elle n'en eût pas le pouvoir. Vercingétorix était chez elle, et c'est de là qu'il ordonnait. Il demande quinze mille cavaliers; il les veut de suite: l'infanterie qu'il a lui suffit; il n'a pas dessein de tenter le sort des batailles. Son moyen d'arriver au but, on le sait, est d'ôter aux Romains la faculté de l'approvisionnement. Il faudra continuer le système de brûler autour de l'ennemi les récoltes et les magasins; car il s'agit de reconquérir à jamais l'indépendance. La Province elle-même est attaquée par l'ordre de Vercingétorix; les Helviens sont battus; les Allobroges s'abritent avec soin derrière le Rhône.

Ne pouvant plus tirer des secours de la Province ni lui en porter, parce que tous les chemins lui sont fermés; séparé de l'Italie par le soulèvement des Séquanais et des Rauraques, César prend enfin le parti de recourir aux Germains.

En d'autre temps, il leur avait disputé le droit de conquérir la Gaule; il les avait combattus même au delà du Rhin; mais il avait

laissé entre ce fleuve et les Vosges une population allebrige qui dominait cette partie de la Séquanie, et qui, plus disposée à faire cause commune avec les Romains qu'avec les Gaulois, pouvait lui assurer le passage entre les Vosges et le Jura. Les Germains lui envoyèrent de la rive droite du Rhin un armée organisée comme l'avait été celle d'Arioviste, c'est-à-dire de la cavalerie mêlée d'infanteric légère et formant avec elle un seul corps. Il prit ces troupes à sa solde, et ne trouvant pas qu'elles eussent d'assez bons chevaux, il leur donna ceux des tribuns de toutes classes, même ceux des chevaliers et des vétérans.

Ainsi renforcé, César entreprit de recouvrer le Jura, sans la possession duquel il n'y avait plus de salut pour lui. Derrière lui étaient les Rémois, auxquels il avait donné jadis de nombreuses clientèles au détriment des Séquanais et qui n'auraient pas pu garder leur puissance sans son appui. Leur fidélité lui assurait les gués de la Saône. A sa gauche, il pouvait compter sur les Germains, possesseurs aussi d'une partie de la Séquanie.

GUERRE DE SÉQUANIE.

« De bello Sequanico. »
(PRISCIANUS.)

« Atacini hujus meminimus inter historicos propter Sequanici belli libros. »
(VOSSII, *de Historicis latinis*, l. I, c. XVI.)

Il n'y avait point de passage possible de la Saône au-dessous d'Amagétobrie; car, en aval de cette presqu'île, commençait une plaine de plus de trente lieues de longueur impraticable en temps de pluie, avant que l'on y appliquât le système des chemins en chaussée. Un mot de Vercingétorix l'eût convertie en marécage; il suffisait en effet de barrer les affluents des petits cours sur la Saône et sur le Doubs pour inonder le pays. Les transports au travers de cette plaine se faisaient habituellement par les voies navigables de la Saône, du Doubs et d'une partie de la Loue.

C'est à la presqu'île d'Amagétobrie que les collines du pays lingon viennent au-devant de celles qui précèdent le Jura. Aux yeux de tous, c'est par là que se présentera César, soit qu'en prévision d'un nouveau revers il ait à se retirer par la trouée du Rahin, soit qu'il exécute le projet de rétablir ses communications avec la Province. Aux yeux de tous, les collines du pays bas et les montagnes du Jura vont être les lieux sur lesquels se videra le débat de l'indépendance gauloise; et comme dans le sens des communications à rétablir la Séquanie est, à une seule exception près, infranchissable pour deux grandes armées en lutte; comme l'exception se trouve sur la ligne la plus directe entre Amagétobrie et Genève, chaque parti connaît d'avance les points importants de résistance, savoir : les collines couronnées de hautes pelouses qui couvrent les hauteurs de l'Ognon, au-devant de l'oppidum de Ruffey; les gués du Doubs derrière les campagnes d'Ambre; Alaise entre ses chaînes de montagnes multipliées.

Si des *Chamayens*, point culminant des pelouses sur la ligne de

défense de l'Ognon, on jette successivement les yeux vers Amagétobrie, et vers Alaise marquée à l'horizon, entre Poupet et Mont-Mahou, par la cime du Bois de la Porte, on demeure surpris qu'au ravers d'une contrée aussi accidentée, une sorte de plaine continue règne dans l'une et l'autre directions, coupant les joux, les serres et les rivières principales, comme si, sur l'ensemble du paysage, on avait fait passer un coup de charrue niveleur. L'abaissement de la chaîne du Lomont, dans la direction et à l'extrémité du *Chemin de Jules César*, appartient à ce système de plaine qu'un cheval peut suivre au galop et en trouvant des gués à chaque passage des rivières. Besançon, située un peu à gauche de la ligne, est à l'abri d'une attaque. Quatre-vingt-dix mille Mandubiens se réfugient à Alesia. Ce sont des vieillards, des femmes et des enfants avec leurs denrées. Les paturages de l'oppidum se couvrent du bétail de tant de gens; il y a place pour tout dans cet asile inexpugnable.

BATAILLE DE COLOMBIN.

Διόπερ καὶ κινήσας ἐκεῖθεν ὑπερέβαλε τὰ Λιγγόνικα βουλόμενος ἅφασται τῆς Σηκουανῶν φιλῶν ὄντων καὶ προκειμένων τῆς Ἰταλίας πρὸς τὴν ἄλλην Γαλατίαν. Ἐνταῦθα δε αὐτῷ τῶν πολεμιῶν ἐπιπεσόντων καὶ περισκόντων μυριασὶ πολλαῖς...

(César) partant de là, passa à travers le pays des Lingons pour entrer en celui des SÉQUANIENS qui étaient amis des Romains et plus près de l'Italie de ce côté-là, au regard du reste de la Gaule. Là le vinrent assaillir et environner de tous côtés avec un nombre infini de combattants...

(PLUTARQUE, *C.-J. César*, ch. XXVI, trad. d'Amyot.)

Καὶ τουτῷ ὁρμήσαντα αὐτονῶς καὶ βοηθήσοντα σφίσιν, ἀπέλαβεν ἐν Σεκουανοῖς γενόμενον, καὶ τνεκυκλώσατο.

(DION CASSIUS, lib. XL.)

(Vercingétorix) Cæsarem iis (Allobrogibus) auxilio proficiscentem IN SEQUANIS deprehensum circumdat...

(*Id.*, traduction de dom Bouquet.)

Il (Vercingétorix) surprit DANS LE PAYS DES SÉQUANAIS le général romain qui allait leur porter du secours (aux Allobroges).

(*Id.*, traduction de E. GROS.)

Jules César ayant remporté une grande victoire sur Colombin, la terre fut trempée de sang jusqu'aux conduits souterrains de la source.

(*Tradition locale.*)

Les Gaulois (1) qui étaient déjà formés en corps d'armée chez les Arvernes, et les cavaliers qui avaient été levés sur toute la Gaule arrivent dans la Séquanie. Vercingétorix distribue ses troupes en trois

---

(1) « Interea, dum hæc geruntur, hostium copiæ ex Arvernis, equitesque, qui totæ Galliæ erant imperati, conveniunt. Magno eorum coacto numero, quum Cæsar IN SEQUANOS per extremos Lingonum fines iter faceret, quo facilius subsidium Provinciæ ferri posset, circiter millia passuum X ab Romanis, trinis castris Vercingetorix consedit. » (*De Bello Gallico*, l. VII.)

La forme *in Sequanos*, et non *in Sequanis*, pour exprimer la présence chez les

camps, à dix mille pas ou quinze kilomètres des Romains. L'infanterie est chargée de garder l'Ognon ; la cavalerie est en avant sur les collines de Fruson et des Chamayens, autour desquelles règnent de hautes plaines, avec des pentes douces qui descendent dans trois directions : à la Saône, à la Charsenne et à l'Ognon. D'un ennemi à l'autre coule la Tenise, prenant sa source devant les Gaulois, et versant ses eaux en face d'Amagétobrie, entre le grand tumulus de la Motte et le Champ des Morts. Le pays, largement ouvert, doucement ondulé de collines à peine saillantes, accompagne la Tenise dans son cours.

La colline de Ruffey est un des rares escarpements de la rive gauche de l'Ognon. Un peu plus en amont, Chevigney est disposé de la même manière. La vallée qui les sépare est gardée par les marécages; la gauche de Ruffey reçoit ses défenseurs sur les pentes dites *Aux Armes* et *Aux Batailles*. En avant de Ruffey, de l'autre côté de la rivière, sont les avant-postes de *Brucey*, répandus sur *Pérouse, Devant le Pont et Bataille*. Au-dessus d'eux s'élève, sur le *Montscey*, le *Camp des Avant-Gardes*.

Les chefs de la cavalerie sont convoqués en conseil. Ils prennent de toutes parts les *Chemins du Camp*, qui conduisent sur les Chamayens, et, réunis au sommet de la pelouse autour de Vercingétorix, ile entendent ces paroles : « Le temps de la victoire est venu; les Romains fuient vers la Province, abandonnant la Gaule. Cela suffirait pour rendre un moment de liberté, mais n'assurerait nullement la paix et le repos de l'avenir. Les ennemis reviendraient plus nombreux et renouvelleraient la guerre. Il faut attaquer les bagages. Si l'infanterie les défend et y perd le temps, la marche se trouvera retardée. Si, ce qui est plus probable, les Romains abandonnent les bagages pour ne pourvoir qu'à leur sûreté personnelle, ils perdront toutes leurs ressources et toute confiance en eux-mêmes. Et qui pourrait douter que la cavalerie ennemie n'osera pas même se séparer du gros de l'armée pour combattre? Il faut agir avec résolution. Toutes les troupes se tiendront hors des camps, afin que chacun se sente

---

Séquanais, est le second exemple de ce genre que donnent les *Commentaires*. César, laissant ses troupes en quartier d'hiver dans la Séquanie, où elles venaient de vaincre Arioviste, dit, au premier livre de la *Guerre des Gaules* : « Cæsar... maturius paulo, quam tempus anni postulabat, in hiberna IN SEQUANOS exercitum deduxit. »

appuyé, et que l'ennemi éprouve la crainte. » Dans une acclamation unanime, les cavaliers répondent : « Que chacun s'engagera par le plus saint des serments à ne pas rentrer sous son toit, à ne revoir ni ses enfants, ni ses parents, ni son épouse, qu'il n'ait traversé deux fois, à cheval, les rangs ennemis. »

Tous accomplissent les cérémonies du serment.

Pendant ce temps, l'armée romaine tout entière était en mouvement. Elle passait les frontières lingones. Déjà le lendemain, les dix légions, les auxiliaires, les Rémois, les Lingons, les Germains, formant tous, avec leurs bagages et une longue suite de marchands, une masse immense, s'avançaient le long de la Tenise, en pleine Séquanie. La cavalerie gauloise, divisée en trois corps, descend de la chaîne des collines; elle se distribue sur chaque flanc et contre le front de l'armée romaine. On annonce ce mouvement à César; car le pays où il se trouve encore est trop plat, et la marche occupe une trop vaste étendue de terrain pour que l'œil du chef puisse en atteindre les extrémités. Aussitôt la cavalerie des Romains est organisée en trois parts comme celle des Gaulois, et reçoit l'ordre de combattre. Trois batailles s'engagent à la fois. Le corps d'armée fait halte; les bagages sont abrités entre les légions. Si sur quelque point les cavaliers faiblissent ou lâchent pied, César y fait porter les enseignes et ordonne à l'infanterie de se ranger de ce côté. Cette manœuvre rendait aux soldats le courage et l'espoir du secours; elle empêchait la cavalerie gauloise de profiter jusqu'au bout du succès de ses charges vigoureuses.

Enfin les Germains de l'aile droite tentent une audacieuse trouée et trouvent moyen d'atteindre le sommet de la jou. Ils en chassent les Gaulois et descendent, en les poursuivant, jusqu'à la rivière, où l'infanterie de Vercingétorix les arrête en perdant du monde. Ce mouvement ayant eu lieu dans le sens de Vallay, Cult et Marnay, allait séparer de Vercingétorix deux des corps de cavalerie gauloise.

Mais César, marchant sur Tromarey et Colombin, est fait prisonnier (1). Sa bonne fortune le sauve presque aussitôt. Un grand cavalier l'emportait sous son bras; un autre Gaulois le reconnaît et s'écrie : *Ce cos Cæsar!* injure celtique à l'adresse du prisonnier, et qui, mal comprise, est cause que celui-ci, dédaigneusement jeté à

(1) SERVIUS, *Comment. Æneid.*, XI, c. 8.

terre, peut s'échapper; son épée (1) seule reste aux mains des Arvernes, qui en feront un des trophées de leurs temples.

Les cavaliers du centre et de la droite des Gaulois, voyant qu'ils sont coupés du corps d'armée, veulent le rejoindre. La retraite est chèrement achetée : partout du carnage; *Malvalay*, *Colombin*, *Colombinot*, la *Combe-Sarrazin*, la *Voie de Ruffey*, *Bataille*, se couvrent de sang. Trois Éduens de la première noblesse sont faits prisonniers : Cotus, chef de la cavalerie, celui qui, aux dernières élections, avait eu pour concurrent Convictolitan; Cavarille, qui, après la défection de Liviaticus, commandait l'infanterie; et Éporédorix, qui avait été à la tête des Éduens contre les Séquanais, avant la venue de César dans les Gaules.

La cavalerie atteint les rives de l'Ognon; mais elle a laissé voir, dans la lutte, que désormais elle ne sera plus une barrière suffisante pour arrêter l'ennemi. L'élément germain, introduit déjà en grande proportion dans l'armée romaine, va fournir à César, en raison de ses communications de plus en plus faciles avec le Rhin, d'inépuisables bandes de mercenaires.

Colombin gardera longtemps le souvenir de cette cruelle mêlée: le sol y rendra des ossements et des armes. Après bien des siècles, on retrouvera enfouie dans les creux du *Chemin de Besançon*, un grand bronze mutilé qui fut le bœuf sacré des Germains, l'image qu'ils portaient dans les batailles et sur laquelle ils prêtaient serment. Trois cornes surmontent la tête du bœuf. Au milieu du front l'épi, une rose de poils figure le soleil.

Passant à travers les âges et les nouveaux dialectes, la tradition du combat se conservera, fidèle et merveilleuse à la fois, dans la mémoire des hommes. Devant la source de la Charsenne, le tertre qui termine les pelouses de Colombin portera un temple rond. Plus tard, sur les bases du même édifice ruiné, on verra s'élever à son tour une chapelle. Celle-ci sera consacrée à *Notre-Dame de Leffond*, nom du lieu; à sainte Anne et à sainte Reine. De plusieurs lieues à la ronde, les campagnards qu'un malheur extrême aura atteints y viendront isolément prier.

Un jour on essayera de recueillir de la bouche de ces pèlerins les débris de la vieille tradition qui plane autour de la Notre-Dame de

---

(1) PLUTARQUE, *in Cæsare*.

Leffond; et les débris rajustés donneront cette ombre d'un antique chant national :

LA TRADITION DE COLOMBIN.— « Autrefois la Charsenne avait un autre nom.

« On l'appelait Senne; alors ce mot voulait dire aussi l'eau de la rivière.

« Or Jules César ayant remporté une grande victoire sur Colombin, la terre fut trempée de sang jusqu'aux conduits souterrains de la source.

« Et lorsque le général, mourant de soif, y accourut pour boire, le sang l'avait devant devancé!

« — O Senne, pour cent lieues de pays dont tu seras reine, une goutte d'eau pure!

« Mais la Senne continuait à vomir du sang.

« — Pour mon empire qui s'étend aussi loin que le cours des fleuves et sur les îles de la mer!

« La Senne vomissait toujours du sang.

« — Pour mon nom! ô Senne... Que la victoire m'aura coûté cher!

« — Je retiens ce mot, dit la Senne, je retiens ce mot qui fera durer le souvenir de ta visite. Va, tu ne me reverras plus.

« Dès lors la Senne a pris le nom de Charsenne.

« C'était au temps de nos ancêtres gaulois. Maintenant, les arbres ne veulent plus croître sur Colombin, et les bruyères qui y poussent sont marquées de sang. »

On voit encore trois redoutes rondes qui indiquent les extrémités du vaste espace occupé par le campement des Gaulois. Il y en a deux dans les prés de la rive droite de l'Ognon, en amont et en aval de Ruffey, toutes deux à une heure de marche de ce point central. Elles couvrent les gués en des lieux où la rive gauche est sans défense et assuraient la retraite des cavaliers. La troisième redoute domine le pays en arrière de Ruffey. Elle en est, comme les autres, à six kilomètres de distance; c'est le *Chatelard de Placey*. *La Motte* est le nom donné aux redoutes de *Chenevrey* et de *Pin*.

Chacun de ces retranchements a cent mètres de diamètre, un rempart de terre et un fossé.

A peine reconnaît-on, sur le champ de bataille de Colombin, à cause de leur faible relief, les tumulus qui marquent la place des morts inhumés à la hâte.

RETRAITE SUR ALAISE.

Route du Doubs, ville d'Enguin,
Près du Rang de Belin.
(*Tradition locale* de Routelle.)

La bataille de Colombin, la première de la guerre de Séquanie, fut un grand échec pour les Gaulois, mais ne leur fit pas abandonner le projet de barrer le passage aux Romains. On avait trop compté sur la guerre des plaines, où la cavalerie n'avait pas réussi; il fallait maintenant compter davantage sur l'infanterie et reculer dans les montagnes pour y fermer à César l'accès du Jura. Vercingétorix fait replier ses troupes qu'il avait rangées en avant des camps et recharger à la hâte ses bagages; il dirige sa retraite vers Alaise avec toute son armée. Pour atteindre aussi les plateaux du Jura avant que les entrées n'en soient closes, César prend l'héroïque parti de se séparer de ses bagages. Il les laisse à la garde de deux légions, sur la colline des Chamayens, que le chemin touche, en un lieu qui gardera le nom de *Camp*.

Les deux armées se mettent en marche, l'une à la suite de l'autre, par Lantenne et par Cordiron, que sépare le monticule de Burgille. L'axe du mouvement s'établit par *Chêne de Fan*, où se trouvent le *Bois de la Récompense* avec une redoute à six faces entourée de tumulus, et par Ferrière, la gauche suit la ligne de Placey à Ambre; la droite, la vieille voie des *Abrots, Montatou, Mercey*, la source de l'*Arne*, *Romain*, *Bois d'Hyombre*, les *Yombres*, *Évans*.

Une longue ondulation du sol précède la vallée du Doubs. C'est la *Chevalandre*, *Combe-aux-Chevaux* et *Bois de Murie* sur Antorpe; c'est la ligne où l'arrière-garde et la cavalerie gauloise doivent résister pendant que l'armée franchira la rivière.

Les passages ont lieu : sur la droite, par les gués de *Salans* et de *Roset*, dont les pentes conduisent à *La Bataille;* au centre, par le gué vaste et solide de *Fluans* qui, de Routelle, donne accès, comme le chemin de Salans, vers la *Corne de Chaux* et les *Champs de la Guerre;* sur la gauche, par le gué d'Osselle, du lieu dit *A Tombe*, et l'*île de Bataille*.

La résistance est meurtrière. L'arrière-garde gauloise se retire par la presqu'île d'Osselle, abandonnant successivement chacun des replis parallèles du terrain. Le nom abject de *Murie* qui indique, en langue séquanaise, les chevaux tués, semble marquer le point le plus sanglant de la lutte. Les fers des chevaux restaient dans la terre grasse de *Benusse*, au-dessous des bois d'Ambre et de *Candar*. Les trois derniers replis, celui de Routelle, les Rangs de Belin et d'Enguin, le Rang de *Belfort* et d'*Ambarré* sont disputés pied à pied. Trois mille Gaulois périssent avant la fin du jour; mais Vercingétorix vient d'atteindre les pentes du Lomont, qui forment la première chaîne du Jura.

César s'établit, pour la nuit, sur les deux rives du Doubs. Il y fait élever deux redoutes, la première au *Château* d'Osselle, l'autre à *Amange* sur Bians. La seconde est le *Chatelard*, qui couvre la *Levée de Jules César* et le *Pont romain de Reculot*, que quelques-uns écrivent d'*Herculot*. Château et Chatelard sont semblables, tous deux carrés, avec fossés et remparts en terre. Ils ont cinquante à cinquante-cinq mètres de côté et se font mutuellement face. Leur destination est de garder les communications de l'armée avec le camp de Chamayen; aussi le Pont romain lui-même est-il fortifié d'un rempart et d'un fossé profond.

César avait, dans cette seule journée, parcouru dix kilomètres avec ses bagages, et vingt après s'être allégé de cette entrave. Tandis que la queue de son arrière-garde avait quitté le matin la redoute d'Amange de la Saône, la tête de son armée atteignait le soir *Amange* des bords du Doubs. Il n'avait pas cessé d'être aux prises avec les Gaulois. Malgré sa promptitude, il ne pourra plus les empêcher de gagner Alaise; mais il y a, sur la gauche et à la même hauteur, le plateau d'Amancey dont les portes n'auront pas été occupées à temps par l'ennemi et qu'il atteindra par une voie inaccoutumée. Leur possession lui ouvrira le Jura. Il envoie de ce côté une partie de son armée. Elle monte par les *Jovinets, Madelonge,* suit le *Chemin des Romains* sur une longue crête qui sépare le Doubs de la Loue, atteint *Cléron* et s'élève sur le plateau par la pente d'*Amondans*.

Lui-même se remet à marcher sur les pas de l'armée gauloise. Il suit, derrière elle, les *Chemins de Jules César* qui sillonnent les pentes de la *Teige* et aboutissent à la dépression du Lomont.

De là on aperçoit, au delà d'une belle vallée de la Loue, et au faîte

de la dernière colline qui soit devant Alaise, les temples du Landet et le col de Bras qui se montre un peu au-dessous. C'est le passage signalé par cet adage de la contrée :

« Au delà de Bras,
Ne te frotte pas. »

Vercingétorix passe la Loue aux *Tourmes* et franchit le col malfamé. Il arrive à Alaise, ayant, dans sa retraite de deux journées, fait une marche de trente-deux kilomètres et livré des combats nombreux, indépendamment des batailles de Colombin et du Doubs. Les tumulus laissés sur la route, depuis le Bois de la Récompense jusqu'à la Teige, et de la Loue aux bords du Lison, attestent la continuité de la lutte.

César s'est arrêté sur les hauteurs de Myons, en face du vieil oppidum des Mandubiens. Tandis que les Gaulois y disposent leurs masses, les groupes de l'armée romaine se relient par celle des deux pentes du mont Bergeret qui regarde Échay.

SIÉGE D'ALAISE.

Circa Alesiam vero tantæ res gestæ, quantas audere vix hominis; perficere, pæne nullius nisi Dei fuerit.

Il se fit autour d'Alaise de si grandes choses, que, les avoir osées, est à peine d'un homme; que les avoir exécutées, est presque l'œuvre d'un dieu.

(Velleius Paterculus.)

En deux jours les rôles avaient été changés. César est désormais libre de ses mouvements et maître du passage du Jura; il a des communications faciles avec l'Italie et avec la Germanie; il connaît de longue main le sol de la Séquanie sur lequel il va agir. Jamais la fortune n'avait été plus favorable à un général; jamais peut-être aussi général ne saura mieux mettre à profit les faveurs de la fortune.

Dès que César eut considéré, d'une part, l'emplacement de la ville, la démoralisation de l'ennemi, obligé de renoncer aux belles espérances qu'il avait fondées sur sa cavalerie, et l'état de cette troupe pourchassée à laquelle était laissée la garde de la rive droite du Tôdeure; dès qu'il eut, d'autre part, exhorté les soldats romains et qu'il les sentit prêts au travail, il décida l'investissement d'Alaise. Il allait à la fois affamer ses adversaires, et attendre, sur un terrain préparé par la nature et défendu par la supériorité des Romains dans l'art des retranchements, que tous les secours de la Gaule vinssent s'anéantir contre lui.

L'oppidum véritable, à ses yeux, c'est ce lieu extrêmement élevé qui règne au-dessus même du massif, et qu'il est impossible de prendre d'assaut; un blocus paraît être la seule chose praticable.

Le massif plonge ses racines sur le Lison et les étend vers le Tôdeure. Ce dernier, qui parcourt toute la plaine, de trois mille pas de long, située au devant d'Alaise, n'est un obstacle à la guerre ni par ses berges, ni par ses eaux, sur les deux tiers de son étendue. Il

sera donc possible, en chassant de Charfoinge la cavalerie gauloise, de porter le tracé de la contrevallation jusqu'au pied de la première chaîne du massif.

Quant au lit du Lison et au reste de l'enceinte d'Alaise, comme c'est une fosse étroite et profonde que la continuité des abrupts rend infranchissable devant la moindre résistance; comme l'égalité de hauteur des deux rives assure la défense de l'assiégeant aussi bien que celle de l'assiégé, il n'y aura pas de travaux considérables de contrevallation à entreprendre de ce côté : la nature en a fait les frais. Sur huit mille pas, Alaise est donc déjà investie; les trois mille pas de longueur des ouvrages à exécuter dans la plaine porteront à onze mille le développement total de l'enceinte.

Tel est le projet de contrevallation arrêté par César. Il faut l'exécuter.

Les camps romains se trouvaient établis sur des positions favorables pour parer à toutes les éventualités. Par le camp de Myons, César tenait tête aux sorties de Vercingétorix. A huit kilomètres de là, sur le plateau d'Amanccy, les lieutenants C. Antistius Reginus et C. Caninius Rebilus avaient, dans le *Camp de Mine*, deux légions. Ils s'assuraient ainsi la possession du plateau, et comptaient rendre impossible toute tentative d'investissement que pourrait tenter une armée venue du dehors. Les deux camps étaient reliés par une ligne non interrompue de castellum, formant, hors des regards des Alésiens et de leurs attaques, un chemin de ronde presque inexpugnable, à cause de sa position sur des sommités continues. Vingt-trois redoutes de ce genre complétaient la défense depuis la rive orientale du plateau d'Amancey jusque sur les hauteurs de Myons. Les plus importantes sont, à l'ouest, le *Peu* de Myons; du côté opposé, le *Camp Cassar*, qui garde les promontoires de Chassagne et de Cléron. De jour, elles reçoivent des postes en cas d'attaque subite; de nuit, elles sont occupées non-seulement par une garde qui veille, mais encore par de fortes garnisons.

Du Tôdeure au Lison, tout l'espace est en ce moment aux Gaulois. La cavalerie, dans la plaine, garde le défilé de la Langutine et l'avenue de Bras, la seule par laquelle une armée puisse monter à Alaise. L'infanterie est sur la première chaîne, la moins haute du massif; on l'a fortifiée d'un mur en pierres sèches et d'un fossé. Tout le revers oriental de cette chaîne est couvert de camps gaulois

jusqu'au pied de Scey et jusqu'au-dessous des Temples, des Grandes-Montfordes, de Ségougny, de Côte-d'Oye et de Guyerche, que défendent de hauts escarpements.

A l'une des extrémités de la ligne de défense, sur les Camp-Baron, quoique ceux-ci soient séparés de Guyerche par le défilé de la Langutine, des postes sont placés pour la garde du passage.

A l'autre extrémité, les Mouniots, citadelle avancée de l'oppidum, étant suffisamment escarpés sur le reste de leur pourtour, la main de l'homme y achève un gigantesque fossé, de plus de vingt-cinq mètres de largeur, au-dessus de la pente douce par laquelle on pourrait monter depuis le Conat.

Comme c'est de Bras, assis sur une dépression de la chaîne, entre les Mouniots et les Petites-Montfordes, que les sorties peuvent être entreprises par des masses d'hommes, la muraille en pierres sèches, au-devant de cette ouverture, descend très-bas et s'avance jusqu'au pied de la côte.

Derrière les murs de la ville, sur les hauts plateaux et dans les vallées intermédiaires de Sainte-Reine et de Saraz, s'est réfugiée la foule mandubienne. Il a suffi d'établir des postes sur le Chemin du Pont, la Fausse-Porte, la Foye, An-Dieu, Pierre-taillée, le débouché de la Langutine vers la Porte, et le pertuis de la Roche, pour que nulle de ces issues ne puisse être attaquée.

On n'est pas tranquille néanmoins dans le sanctuaire inexpugnable du druidisme; car on sent que César creuse déjà au pied du massif, et que tout est à craindre de cette science de l'ennemi, contre laquelle expire le courage des braves.

Peut-être, alors, fut-ce une prière à un génie protecteur de la contrée que cet adage de l'Esprit de Saraz, si plein d'indignation :

« Aipouote lou trent
Pour enfler lou crapé
Qui mange lou pé
De notre sainte An (1). »

Parmi les tumulus de la Pouge, la postérité montrera un tumulus qui ne diffère des autres ni par la grandeur ni par la forme, et dont l'enveloppe demeurera un lieu de sépulture pendant des siècles. La

(1) Apporte le trident pour percer (enfiler) le crapaud qui mange le pied de notre sainte Anne.

pioche livrera les secrets de l'intérieur du tertre. Au sommet, le couteau à lame sinueuse du sacrificateur, planté dans la terre la pointe en bas; sous ce fer rouillé les ossements d'un homme qui mourut là appuyé sur un genou; plus bas que ces restes, une plaque de terre coagulée par l'huile et le miel du sacrifice; plus bas encore, dans la terre vierge, une petite hache de pierre polie; autour du mort, le cercle de pierre; près de la circonférence, quatre squelettes, une dent de sanglier percée, qui fut un ornement de collier, de grosses et très-légères boucles d'oreilles en brouze creux, des bracelets de bronze et des bracelets d'if; dans toute la masse de la tombe, les fragments épais du vase noir où l'huile refléta l'image du monde.

Voici, dit-on, un des chants de la victime humaine dont le sacrifice était accepté, dans l'usage gaulois, pour le salut commun :

« Ma langue dira mon chant de mort au milieu du cercle de pierres qui enferme le monde...

« C'est la fête autour des deux lacs : un lac m'environne et environne le cercle; le cercle, un autre cercle ceint de douves profondes. Une belle grotte est devant; de grandes pierres la recouvrent. Le serpent s'avance dehors en rampant vers les vases du sacrificateur, du sacrificateur aux cornes d'or. Les cornes d'or dans sa main, la main sur le couteau, le couteau sur ma tête (1)... »

BATAILLE DE CHARFOINGE. — Les ateliers étant organisés pour les travaux de contrevallation, il y eut un combat de cavalerie dans cette plaine formée des pentes inférieures des collines environnantes, entrecoupées de dépressions et où les trois mille pas d'ouvrages doivent être exécutés. Des deux parts on combat avec le dernier acharnement. Le talus de Charfoinge, au bord de la prairie du Tôdeure, est difficile à gravir sous les coups de l'ennemi; les Romains cédaient, quand César fait monter à leur tour les Germains. Les légions sortent aussi des camps et se rangent en bataille dans la crainte que l'infanterie gauloise ne vienne à faire quelque irruption subite. L'appui des légions ranime le courage des Romains. Ils repoussent les Gaulois. Ceux-ci, après avoir lâché le terrain qui s'étale au devant des Mouniots, arrivent trop nombreux aux portes des nouvelles fortifications et ces portes sont trop étroites. On s'y entasse; les entrées sont obstruées.

(1) Henri Martin, *Histoire de France*, t. I, p. 82.

A cette vue, les Germains deviennent plus ardents et chargent sur le Conat. La poursuite se continue plus loin, tout le long du pied des Petites-Montfordes. Le carnage est grand. Quelques-uns des cavaliers gaulois, abandonnant leurs chevaux, tentent de traverser le fossé et de franchir le mur dont les joints rustiques forment échelle. Les Germains, parvenus sur Séchin, pouvaient être coupés depuis la porte de Bras ; César fait avancer jusque près de là, pour prévenir le danger, les légions qu'il tenait en avant des camps. Dès lors l'alarme gagne les Gaulois, ceux même qui sont derrière la muraille. Ils croient que l'ennemi vient à eux et crient aux armes. On vit des hommes se jeter épouvantés dans l'oppidum, et Vercingétorix obligé d'en faire fermer les portes pour prévenir la désertion des camps.

Poussée jusqu'à l'extrémité supérieure de la plaine au delà de Séchin, après avoir successivement cédé tout le terrain qui s'étend sous les Mouniots et sous les Petites-Montfordes, la cavalerie gauloise lutte encore sur le Pré de l'Oye et trouve un refuge dans l'anse que forme la Combe-Bernon, entre l'extrémité des Petites-Montfordes et Côte-d'Oye. Les Germains opèrent leur retraite sur les légions, emmenant les chevaux qu'ils ont pris en grand nombre.

Charfoinge se couvre de tumulus. Ils sont les plus nombreux où la lutte a été le plus terrible. On ne peut les compter sur Séchin. Les plus hauts sont aux abords du Pré de l'Oye et sur le petit Camp-Baron. Dans la Combe-Bernon s'élève la principale tombe. Elle recueille en grand nombre les hommes et leurs chevaux. Un des morts est inhumé gardant à son côté, comme preuve de sanglante bataille, la tête d'un ennemi et le glaive, à poignée bigorne, qui a peut-être tranché cette tête (1).

La plaine étant perdue, et rien n'empêchant plus les Romains d'exécuter leurs travaux d'investissement, Vercingétorix convoque un conseil et fait décider que toute la cavalerie partira de nuit avant que la contrevallation ne soit achevée. Au moment de la séparation, il recommande à ceux qui partent : « D'aller chacun dans son pays et d'y enrôler tout ce qui est en état de se servir d'une arme. Il leur confie le soin de son honneur et les conjure, dans l'intérêt du leur, pour leur salut et leur liberté, d'arracher au supplice que lui prépare l'ennemi l'homme qui a tant fait pour la liberté de tous.

(1) Castan, *Rapport sur Alaise.*

S'ils manquent de diligence, ils auront causé la mort de quatre-vingt mille soldats d'élite qui vont rester à Alaise. Le compte est fait : il y a du blé pour trente jours ; et à peine pour quelques-uns de plus en diminuant les rations. »

Ces recommandations faites, vers la seconde veille, il renvoie la cavalerie. Elle sort, protégée par son silence et par la disposition des lieux. Les longues files s'engagent par la Langutine et par la Porte; d'autres suivent les sentiers moins frayés, mais plus commodes aux cavaliers, par où des guides les conduisent sur les pentes des Camp-Baron et de Chandreux. Malgré le nombre des escadrons qui s'éloignent, César ne peut ni les voir à cause de l'heure choisie, ni les entendre parce que le bruit lointain de tant de pas se confond dans celui qui s'élève perpétuellement des cascades du Tôdeure. Il ne pourrait d'ailleurs, ni tenter une poursuite à travers ces thermopyles, ni entreprendre de tourner l'ennemi, à moins d'une marche de deux journées vers les cols de Poligny et de Château-Châlons. Les cavaliers atteignent sans péril les prairies de Sézenay, se dirigent par les hauteurs et la vallée de Salins vers les Moidons, et, de là, se répandent dans toutes les directions convenues.

Le villageois que minuit surprend aux Prés de l'Oye croit toujours voir une multitude silencieuse qui passe. Il assure qu'alors l'*Esprit-d'Oye* fait entendre parfois cette sentence qui trouble seule la solitude :

« Qui bien fera
Bien trouvera. »

Vercingétorix ordonne que tout le blé lui soit apporté, sous peine de mort; partage, par tête d'hommes, le nombreux bétail que les Mandubiens ont amené dans Alaise, et règle, quant au blé, qu'il sera distribué par petites rations. Il dégarnit de troupes les Camp-Baron devenus inutiles, et les Petites-Montfordes qui n'offrent plus une sécurité suffisante. Il abrite toute son armée derrière les murailles, plus sûres, de la citadelle, de la ville et des Grandes-Montfordes, sur les abrupts des Ségougny, de Côte-d'Oye et de Guyerche.

C'est avec de telles mesures qu'il s'apprête à attendre les secours de la Gaule et à diriger la conduite de la guerre.

ALAISE INVESTIE. — Instruit de ces faits par les transfuges et les prisonniers, César vit la nature des dispositions auxquelles il fallait s'arrêter et commença les travaux de la plaine.

Son bonheur habituel ne l'abandonnant pas, le creux d'une ride du sol, de moins de cent mètres de largeur, suit le pied des Mouniots et des Petites-Montfordes et présente, sur la rive opposée à la chaîne de ces montagnes, un rebord rocheux peu élevé, suffisant cependant pour dessiner un rempart contre les assiégés. Cet accident naturel règne le long de la plus grande partie de la plaine ; et, comme s'il était astreint d'obéir aux désirs mêmes de César, il est très-prononcé dans les endroits où il est le plus utile aux assiégeants. De cette sorte, avant même d'être garnie des murailles qui en feront un élément essentiel de la contrevallation, il protége les travailleurs contre les Gaulois. Une partie au devant des Mouniots, une autre au delà de Séchin et le Pré de l'Oye restent seules dépourvues de cette défense, qui est complète en face de Bras, et y forme l'obstacle principal de la contrevallation ; on appelle ce point le *Monat*.

Ainsi cette grande contrevallation de onze mille pas qu'il eût été impossible, même à deux cent mille bons soldats, d'entreprendre dans un pays plat, en présence de quatre-vingt mille assiégés, et que les abrupts du pourtour d'Alaise avaient rendue possible, se trouve être aussi d'une exécution facile du côté de la plaine.

Néanmoins, comme les nécessités locales ont voulu que l'enceinte fût immense, comme il est difficile de garnir d'hommes en armes tout le cercle des travailleurs ; comme la nuit, ou par surprise, les Gaulois pourraient exécuter des sorties en grand nombre, comme de jour ils pourraient faire abandonner les ouvrages en y lançant beaucoup de traits, César trace avant tout un fossé qui aura vingt-deux pieds de largeur au fond, et autant entre les bords supérieurs. Il lui fera suivre les *Vallières*, la *Fossure*, le *Conat*, et le continuera, sans quitter le pied des Petites-Montfordes, jusqu'au petit Camp-Baron. Sur le reste du pourtour d'Alaise, ce fossé ne sera nécessaire que sous le Bois de la Porte, et peut-être à Nans. Le Lison en tiendra lieu à Camp-Brézy, à Chiprey, et devant le Pont.

Quatre cents pieds d'intervalle sépareront la ligne du fossé de celle de tous les autres ouvrages à construire. Mais dans cet intervalle seront encore creusés deux autres fossés ayant chacun quinze pieds, tant en largeur qu'en profondeur. C'est derrière ces obstacles que la terrasse s'élève avec un rempart de douze pieds de hauteur muni d'un parapet, de créneaux et d'une corniche de pieux fourchus

que l'on a plantés, à la jonction de la terrasse et des madriers, pour embarrasser l'escalade.

Les approvisionnements de matériaux et de vivres se faisant en même temps que l'on construisait, le nombre des hommes disponibles diminuait d'autant plus qu'il fallait pousser les travaux plus loin des camps. Les Gaulois essayaient parfois d'attaquer les ouvrages, et opéraient les plus audacieuses sorties par plusieurs portes à la fois; c'est pourquoi il parut bon à César d'augmenter encore la force des retranchements pour pouvoir les défendre avec moins de monde. On coupa des troncs d'arbre ou de très-grosses branches, dont les rameaux furent élagués et comme tranchés tous ensemble sur un seul plan ; les bouts furent aiguisés ; puis ces pièces furent rangées dans une fosse continue, profonde de cinq pieds, les branches en haut, les pieds liés ensemble pour que l'extraction en devînt impossible. Il y avait ainsi cinq rangs de pièces contiguës et entrelacées, destinées à empêtrer les assaillants entre leurs pointes aiguës : on appelait cela des ceps. Au devant, des creux rangés en quinconces, profonds de trois pieds, plus larges en bas qu'en haut; dans ces creux, des rondins de la grosseur de la cuisse, terminés en souche à leur base, et ne laissant dépasser au dehors qu'une pointe de quatre doigts de longueur, aiguisée et durcie au feu; chaque souche fixée au fond du creux par une couche de terre pressée à coups de talon; la partie supérieure du creux garnie de branchages flexibles et de broutilles pour couvrir les piéges; huit files de ce genre, parallèles et distantes de trois pieds l'une de l'autre. Chaque creux représentait le calice d'une fleur, et chaque pieu un pistil : on désigna ce système sous le nom de lis. Enfin, ceux-ci étaient précédés de pieux longs d'un pied, entièrement fichés en terre, à courtes distances, et ne laissant dépasser que le harpon de fer dont chacun avait été armé; de toutes parts le terrain en était garni : on les appelait des aiguillons.

Des tours sont élevées sur la contrevallation, à quatre-vingts pieds de distance l'une de l'autre.

Après ce travail, César fait tracer, en suivant les surfaces de terrain les moins inégales, sur quatorze mille pas ou vingt-deux kilomètres, une circonvallation conforme au système de la contrevallation. Néanmoins la ligne est très-accidentée, ainsi que le veut la nature des lieux.

Les travaux de Charfoinge ont transformé cette place en une vaste forteresse, ayant à l'une de ses extrémités le Camp de Myons, et à l'autre ceux des Camp-Baron. Le rempart de la circonvallation couronne le talus au-dessus des prés du Tôdeure. Il s'étend depuis la roche du pied des Mouniots jusqu'à celle de l'île de Bataille. En face du Plan, la ligne est droite sur plus de douze cents mètres de longueur, sans être même interrompue par la noue du *Colombare*. Elle ne forme un angle que devant le *Pont du cheteau* et le *Rang du Passage*, pour se diriger de là vers les escarpements de la rive droite de l'île de Bataille et la *Goulure du Mont-Barré* où les ouvrages sont moindres.

Nulle partie des retranchements n'eut besoin de la main de l'ingénieur plus que le Pré de l'Oye; car le terrain y est uni. Mais la largeur n'est pas considérable, et le petit Camp-Baron domine toute la longueur de la prairie de l'est à l'ouest. L'extrémité de cette colline sur la Langutine, dans les ouvrages de contrevallation, se termine par une redoute carrée, de vingt-quatre mètres seulement de côté, à quatre tours. Elle est précédée d'un autre ouvrage auquel aboutit le prolongement de la contrevallation, laquelle coupe ainsi transversalement le pré.

Sur les deux Camp-Baron s'établissent des retranchements qui commandent le sud de la plaine. Plus loin, contre les attaques du dehors, des præsidia sont placés : à la pointe sud de Chandreux, pour garder l'entrée de la gorge des Amboussous; sur la Roche de Belin, sur la Roche de Sainte-Anne, et sur l'étang intermédiaire de la *Motte-Julien*. Les *Champs-Romans* sont en retraite de cette ligne extérieure de défense qui rend César maître des hauteurs de Salins et du Chemin des Rhèdes, par lequel le Mercier se dirige vers l'Helvétie et les Allobroges.

Le vice de Charfoinge était de manquer d'eau; car le Tôdeure est si souvent à sec dans la plaine, qu'en aucune circonstance du siége on n'eut à se préoccuper de lui, même dans les attaques de nuit. Il n'y a, sur la grande pelouse, qu'une petite source, appelée la *Fontaine des Malades*, trop peu importante pour des troupes nombreuses. César fait exécuter un grand travail pour dériver les eaux de Belle-Ague à partir de leurs sources mêmes.

Sur la droite du Tôdeure, à l'extrémité méridionale du grand Camp-Baron, un vaste cirque de rochers renferme une belle et fer-

tile clairière, autour de laquelle les arbres grandissent avec bonheur. De là jaillissent les sources de Belle-Ague à un niveau plus élevé que Charfoinge. César y établit à mi-côte un castellum dont les fossés, de quinze mètres de largeur, servent de bassin pour recueillir les eaux. Les remparts sont de terre grasse. L'espace carré compris entre les fossés a quarante mètres de largeur. On augmente la sûreté du précieux castellum en construisant au-dessous de lui, sur la rive droite du Tôdeure, un terrassement qui barre toute la partie accessible du pied de la pente.

C'est par le moyen d'*emboussoux* que l'eau sera dérivée. On appelle ainsi, en Séquanie, l'instrument de bois servant à conduire le vin, à l'*embousser* dans la *bousse*, qui est le grand boisseau des vignerons. Le mot, pris dans sa première acception, indique un morceau de bois creusé. Par cette désignation, conservée à la localité que l'aqueduc traversera, on comprend de suite à quel genre de dérivation a dû recourir César. Voici quel était le mode de construction usité alors, et qui fut aussi employé vers ces époques pour les eaux thermales de Luxeuil.

L'emboussou d'un aqueduc est un gros tronc d'arbre couché, dont on a enlevé le tiers supérieur, et dans lequel on creuse ensuite un canal. Aux deux bouts, les bords sont taillés en biseau, chacun en sens différent. Ainsi préparé, chaque emboussou est engagé dans celui d'aval et reçoit celui d'amont. Le canal est uniforme de largeur, lisse et sans aucun ressaut. Sous chaque jointure on place une traverse prise dans le large morceau de bois qui a été tout d'abord détaché du tronc. La traverse est assez longue pour que l'on puisse la surmonter de deux coussinets qui s'accoteront au conduit. Dans cette espèce de demi-châssis, entre les bois qui la composent et l'emboussou, on loge beaucoup d'argile bien corroyée, et la jointure devient étanche.

En trois jours au plus, grâce à l'organisation ouvrière de l'armée romaine, les arbres pouvaient être abattus, amenés, façonnés et posés. L'aqueduc verse, dans toute la traversée de Charfoinge, les cinq cents mètres cubes d'eau que Belle-Ague produit habituellement par heure. Le trop plein va au fossé intérieur de la contrevallation et le remplit dans les Fossures, le Conat et les Vallières de Charfoinge.

A mesure qu'il faut occuper de nouveaux retranchements, les troupes évacuent le camp de Myons. On le resserre. Il est réduit au

Peu, que l'on sépare de la montagne contiguë par le fossé de *Trechateau,* surmonté du *Touret,* et à l'espace délimité au nord, sur la côte des *Chausselles,* par la muraille de roches brutes des *Crousettes.*

La garde des quartiers de la plaine est confiée aux lieutenants M. Antoine et Caius Trébonius.

Brutus, plus jeune, a les quartiers moins exposés de la rive du Lison : son centre, au *Pré-Bretin* et à *Fontaine de Brut;* sa gauche, au *Camp-Brezy;* sa droite, au Champ de Guerre de Refranche.

La chaîne de Mont-Mahou, de la Loue au Lison, est garnie de præsidia qui couvrent les passages. A la route d'Ariarica, qui bifurque depuis les hauteurs de Filum-Musiacum pour descendre par la *Brose* et par la *Creuse,* sont opposés le *Thourey* et les *Chatelais* de Déservillers, et le *Château-Mayot.* Aux deux points extrêmes se dressent, à plusieurs centaines de mètres au-dessus des vallées, sur le Lison, le château de Mont-Mahou ; sur la Loue, la Roche de *Varbey,* piédestal de pierre, dont la base est dans l'eau, et qu'un double rempart sépare du continent.

Il avait été nécessaire, pour l'arrivée des approvisionnements et le renouvellement des secours au travers d'un pays ennemi, de dégager aussi les voies au delà de la Loue, dans la direction de la Séquanie allebrige. Des castellum furent donc jetés, entre autres, sur *Pérouse,* à l'entrée du pays des Vennes, et sur Lavans, en tête du *Chemin de Jules César,* qui va droit du plateau d'Amancey à Mandeure, par les *Valdahon.*

L'excessive étendue de la circonvallation avait pour effet de la rapprocher des præsidia, à l'abri desquels on avait établi les lignes d'enceinte, de telle sorte que ceux-là ne pussent pas être investis dans le cas où la cavalerie gauloise ramènerait une multitude d'ennemis. Craignant en outre la difficulté et le péril, en pareil circonstance, de renouveler l'approvisionnement des camps, César ordonne que toutes les troupes se procureront des fourrages et des vivres pour trente jours. Ce temps est celui qui a été réglé pour la durée de leurs munitions de bouche par les Gaulois enfermés dans Alaise; mais les assiégés, vivant déjà depuis plusieurs jours sur leurs rations, seront réduits à la famine avant les assiégeants, si ces derniers sont bloqués à leur tour.

L'ARMÉE DE SECOURS. — Tandis que les choses se passent de la sorte devant Alaise, les Gaulois décident, dans un conseil où les prin-

cipaux d'entre eux ont été convoqués, que, contrairement à l'avis de Vercingétorix, on enrôlera, non pas tous ceux qui sont en état de porter les armes, mais un nombre déterminé d'hommes par chaque peuple : de crainte que, par la confusion de cette multitude, il ne soit plus possible ni de la soumettre à la discipline, ni de la diriger dans ses mouvements, ni d'y reconnaître les siens, ni de faire des ravitaillements. Ils imposent les Éduens et leurs clients, les Ségusiaves, les Ambivarètes, les Aulerciens-Brannovices, les Brannoviens, à trente cinq mille hommes; les Arvernes, ainsi que les Éleuthes Cadurces, les Gabales et les Vélauniens, qui ont l'habitude de se ranger sous le commandement des Arvernes, à un pareil nombre de trente-cinq mille hommes; les Sénonais, les Séquanais, les Bituriges, les Santons, les Ruténiens, les Carnutes, chacun à douze mille; les Bellovaques, à dix mille; les Lémovices, au même nombre; les Pictons, les Turons, les Parisiens, les Helviens, chacun à huit mille; les Suessions, les Ambianiens, les Médiomatriciens, les Pétrocoriens, les Nerviens, les Morins, les Nitiobriges, chacun à cinq mille, ainsi que les Aulerces-Cénomans; les Atrébates, à quatre mille; les Bellocasses, les Lexoviens, les Aulerces-Éburovices, chacun à trois mille; les Rauraques et les Boïens, à trente mille; enfin, tous les pays du littoral de l'Océan, et qui prennent habituellement la désignation d'Armoriques, tels que les Curiosolites, les Rhédons, les Ambibares, les Cœlètes, les Osismiens, les Lémovices, les Vénètes, les Unelliens, à six mille hommes. Les Bellovaques seuls ne fournirent pas leur contingent, prétextant qu'ils voulaient faire la guerre aux Romains en leur nom et comme ils l'entendraient, mais qu'ils ne voulaient se mettre sous le commandement de personne.

Cependant, sur les instances de Commius leur ami, ils envoyèrent deux mille hommes.

Commius avait été précédemment utile à César dans la guerre de Bretagne. En récompense de ses services et de sa fidélité, il avait obtenu pour son pays : exemption de tribut, maintien des lois et des droits nationaux, un patronage sur les Morins. Tel fut cependant l'entraînement de toute la Gaule à recouvrer la liberté et son antique prestige militaire, qu'il n'y eut plus ni amis, ni obligés, mais des gens animés tous d'un seul sentiment : vouer sa fortune et son âme aux préparatifs de la guerre, et se mettre en état de faire entrer immédiatement en campagne huit mille cavaliers avec plus

de deux cent quarante mille fantassins. Le recensement eut lieu dans le pays éduen. On se compte; on nomme les chefs; le commandement supérieur est conféré à Commius l'Atrébate, à Viridomare e à Éporédorix, tous deux Éduens, à l'Arverne Vergasillaune, cousin de Vercingétorix. On leur adjoint, pour diriger la guerre, un conseil formé de députés choisis dans chaque pays. Pleins de joie et de confiance, tous marchent sur Alaise. Nul d'entre eux ne croyait que les Romains pussent tenir devant le seul aspect d'une si grande multitude, surtout étant pris entre les attaques des assiégés et celles d'assiégeants si puissants en cavalerie et en infanterie.

Mais les assiégés qui, à jour fixe, avaient attendu ces secours, voyant le moment écoulé et tout leur blé consommé, ne sachant rien de ce qui se passe chez les Éduens, se réunissent en conseil pour aviser sur leur sort. Les avis se partagent, les uns pour la reddition, les autres pour une nouvelle tentative de sortie avant que les forces physiques des hommes soient épuisées. Le discours de Critognat est surtout remarquable par sa singulière et cruelle énergie. Cet homme, habitué à jouir des avantages de la plus haute naissance et d'une grande autorité, s'exprime ainsi : « Je n'ai rien à dire de l'avis de ceux qui appellent reddition la plus honteuse servitude; je ne les regarde pas comme des citoyens, et ne pense pas qu'il faille leur accorder de prendre part à la délibération. Qu'il me soit permis de n'avoir à m'adresser qu'à ceux qui proposent une sortie. Leur avis, du moins, conserve encore quelque chose du souvenir de nos anciennes gloires, quoiqu'il y ait plus de faiblesse que de courage à ne pouvoir endurer quelque temps la misère. On trouve plus aisément des hommes pour affronter la mort que pour supporter la douleur avec patience; et moi-même j'approuverais la proposition, tant l'honneur du sacrifice a de prix à mes yeux, si, en exposant sa vie, on n'exposait qu'elle; mais en prenant un parti, ayons égard à toute la Gaule que nous avons soulevée pour nous secourir. Quel courage ne faudrait-il pas à nos proches, à ceux de notre sang, si, quatre-vingt mille hommes des leurs égorgés en un seul lieu, ils étaient obligés en quelque sorte de disputer ce champ de bataille sur des cadavres ! N'allez pas enlever votre concours à ceux qui, pour vous sauver, ne tiennent pas compte de leur propre danger; tout acte de folie, de témérité ou de faiblesse prosternerait la Gaule entière dans une servitude perpétuelle. Est-ce parce qu'ils ne sont pas arrivés à

l'heure, que vous douteriez de leur foi et de leur constance? Quoi donc! les travaux les plus récents des Romains n'ont-ils eu pour objet qu'un vain exercice? Que si les messages des Gaulois, complétement interceptés, ne viennent plus vous instruire, croyez au témoignage de ces retranchements qui vous annoncent la prochaine arrivée des vôtres. C'est là ce qui frappe les Romains de terreur; c'est pour cela qu'ils passent en travail le jour et la nuit. Quel est donc mon sentiment? De faire ce qu'ont fait nos pères dans la guerre des Cimbres et des Teutons, bien différente cependant de celle-ci. Refoulés dans les oppidum et réduits au même dénûment, nos pères ont vécu des corps de ceux que leur âge rendait impropres à porter les armes, et ne se sont point rendus. Si nous n'avions pas un pareil précédent, il faudrait l'établir dans l'intérêt de notre liberté, et le transmettre à nos successeurs comme un exemple digne d'être suivi. Quand donc eut-on guerre semblable à la nôtre? Après avoir ravagé la Gaule et lui avoir fait subir les plus grandes calamités, les Cimbres, du moins, finirent par quitter nos régions pour aller ailleurs, nous laissant nos droits, nos lois, nos champs, notre liberté : les Romains! que demandent-ils, ou que veulent-ils, si ce n'est qu'amenés par l'envie, ils voudraient s'établir sur les campagnes et les cités d'une nation dont ils ont appris à connaître la noble réputation et la puissance militaire, et y fonder un esclavage éternel? En effet, jamais en aucun lieu ils n'ont fait autrement la guerre. Si vous ignorez comment ils traitent les nations lointaines, regardez cette Gaule des Allobroges, dont les frontières touchent celle-ci, qu'ils ont réduite en province, et qu'après l'avoir privée de sa souveraineté et de ses lois, ils tiennent sous les haches pour une servitude sans fin. »

Les avis entendus, la décision suivante est prise : Tous ceux que leur âge ou leur faiblesse rendent inutiles à la guerre descendront de l'oppidum. Tout sera tenté avant l'emploi du moyen extrême proposé par Critognat; mais si les secours se font attendre, si le besoin l'exige, on usera de cette ressource plutôt que de capituler ou même d'accepter la paix.

Les Mandubiens, qui avaient ouvert à l'armée gauloise leur refuge, sont forcés d'en sortir avec leurs enfants et leurs femmes. Celle foule s'approche des retranchements ennemis, suppliante et en larmes, demandant comme une grâce à être reçue en esclavage pour avoir à manger. Mais César dispose des gardes avec défense de recevoir

personne. Ainsi repoussée des deux côtés, la foule demeure emprisonnée entre les précipices du Lison.

Pendant ce temps, Commius et les autres chefs, à qui le commandement venait d'être dévolu, s'approchent d'Alaise avec toutes leurs troupes et s'établissent, à mille pas de Myons, sur la colline extérieure. Des *Gaulardes* au Bras du Landet, le faîte long et arrondi qui ferme l'horizon se couvre de Gaulois. Le lieu *Aux Gaux*, la série des *Bois-Goulets*, le *Champ de la Bataille de By*, le *Champ de la Bataille de La Chapelle*, reçoivent la masse de l'armée. Dans cette contrée sèche, la source de *Ronchaux* fournit seule aux chevaux ses eaux abondantes. Les avant-postes sont à Bertherans et s'étendent sur le *Charnois*, aux *Routes* et aux *Gaulières*. Du côté qui regarde Alaise, le pied de la colline est protégé par la *Fossure*.

César s'attend à une attaque pour le lendemain; car l'armée de secours sent que la faim presse les assiégés et elle n'a pas pu amener elle-même de grands approvisionnements. Le point où les hostilités commenceront n'est pas douteux; car il paraît impossible d'aborder d'autres retranchements romains que ceux des trois mille pas de la plaine, et de prendre un autre passage que celui qui descend du Bois de la Foye sur le Plan.

C'était l'époque de la saison où le jour commence à six heures. César apprête, pendant la nuit, trois mille cavaliers, en forme deux parts (1), les dispose, une moitié à Myons, l'autre moitié du côté opposé du Plan. L'ordre leur est donné d'attaquer, de chaque côté à la fois, à la deuxième heure du jour. Des piéges sont placés sur les passages de l'ennemi (2).

Le lendemain, selon que cela était prévu, les Gaulois font sortir leur cavalerie des camps. Elle descend sur le Plan, qu'elle remplit. L'infanterie reste un peu en arrière, cachée dans les replis de la colline de Malcartier, qui sépare des camps gaulois la plaine du Tôdeure : elle s'y tient prête contre les sorties que les Romains pourraient entreprendre, depuis le Peu, dans le but de couper la retraite à la cavalerie.

D'Alaise l'œil plonge sur le Plan dont la pente légère lui fait face. On se précipite pour voir l'armée de secours; on se félicite; tous

---

(1) ΠΟΛΥΑΙΝΟΥ ΣΤΡΑΤΗΓΗΜΑΤΩΝ, l. VIII, c. II.
(2) DION CASSIUS, l. XL.

les esprits sont à la joie; les troupes sortent, descendent de Bras, se déploient au Conat et au pied des Petites-Montfordes, jettent les fascines dans le premier fossé des Vallières, le comblent de remblais, préparent tout pour rompre les lignes du siége et pour tenter tous les hasards.

César ayant disposé son armée dans les retranchements, de manière à faire face au dedans et au dehors, de telle manière aussi qu'au moment critique chacun se tînt à sa place et la connût, donne le signal à la cavalerie. On la voit paraître à la fois au *Guidon* et sur le *Rang du Passage*. Le combat commence.

De tous les camps, rangées sur toutes les hauteurs qui forment l'amphithéâtre autour de la plaine, les trois armées ont les yeux sur le champ de bataille : les Romains, du grand et du petit Camp-Baron, de Séchin, de Charfoinge, du Peu, du Bergeret; les Gaulois du dehors, de Malcartier et du reste de la colline, la *Foye* et la *Crête ;* les assiégés, des Mouniots, de Bras, des Petites-Montfordes et même des Grandes-Montfordes, du Fori, des Segougny et de Côte-d'Oye, dont les étages ont vue et par-dessus les Petites-Montfordes, et par-dessus Séchin, et par-dessus Charfoinge entier. Tous les esprits sont tendus vers l'arène, attendant l'issue du combat. Les Gaulois avaient distribué, entre leurs cavaliers, quelques-uns de ces archers dont le nombre est grand chez eux et des soldats d'infanterie légère, destinés à secourir les leurs lorsqu'ils céderaient et à repousser l'ennemi lorsque celui-ci chargerait. La nature irrégulière de quelques parties du sol, sur le Plan, rendait le service de ces fantassins précieux. Beaucoup de cavaliers, surpris et blessés par eux, se retiraient de la mêlée. Comme les Gaulois, en voyant leur multitude écraser les Romains, se croyaient déjà maîtres du succès, de toute part on entendait les cris d'encouragement, les hurlements de joie que se renvoyaient, par-dessus la plaine, les assiégés et l'armée de secours. La bataille ayant lieu sous les yeux de tous, aucune action, lâche ou belle, ne restant cachée, chacun, dans chaque partie, craignait la honte et s'excitait à mériter la gloire.

La forme du Plan, borné par le Tôdeure et par le pied d'une colline, plus long que large, rétréci aux deux extrémités qu'occupent les cavaliers de César, rendait toute grande manœuvre impossible; le terrain était trop plein d'hommes et de chevaux. De midi jusqu'au moment où le soleil allait se coucher, les chances du combat de-

vinrent égales. Enfin, les Germains étant parvenus à rejoindre leurs escadrons et à se former en une seule masse, chargent impétueusement l'ennemi et le refoulent sur le Tôdeure. Malheur à ceux qui, dans la fuite, préférèrent, à la sortie plus difficile du Passage, le pré uni et sans obstacle de l'île de Bataille. Sur chacun de leurs flancs, la muraille de rochers s'élève peu à peu, s'élève toujours continue; c'est une impasse dans laquelle il faudra mourir comme des bêtes fauves que l'on tue depuis le bord de la fosse. Les archers, abandonnés, sont enveloppés et périssent au *Champ du Soldat*, sur le bord du Tôdeure. Des Camp-Baron et du Peu, on se met à poursuivre les troupes gauloises qui opèrent leur retraite. On les harcelle jusqu'à leurs camps, sans leur laisser le temps de se rallier. Les assiégés, qui étaient sortis d'Alaise, rentrent dans l'oppidum, tristes et bien près de désespérer de la victoire.

Le surlendemain, les Gaulois de l'armée de secours, qui, dans cet intervalle, ont fabriqué une grande quantité de fascines, d'échelles et de harpons, sortent de leurs camps vers le milieu de la nuit, s'approchent en silence des fortifications de Charfoinge et poussent tout à coup un grand cri, signal de leur approche pour les assiégés; les fascines sont jetées; les frondes, les flèches, les pierres sont employées à chasser les Romains de leurs remparts; on dispose tous les apprêts d'un assaut. Au cri du dehors, la cornille répond. C'est Vercingétorix qui fait sonner l'appel aux armes et descend contre le Monat. Les Romains qui, les jours précédents, ont appris à connaître bien précisément chacun sa place, se rangent sur les remparts. Avec les pierriers, les instruments à lancer des traits, les pieux aigus et les glands de plomb, ils portent la terreur chez les Gaulois. Les ténèbres empêchant de voir et de parer les projectiles, les blessures sont nombreuses de part et d'autre. Les machines projettent une grande quantité de traits. M. Antoine et C. Trébonius, sur qui repose le soin de la défense, s'empressent, chaque fois qu'ils sentent leurs soldats faiblir, de les remplacer par des troupes tirées des redoutes du Lison.

Tant que les Gaulois combattirent de loin, ils obtinrent un certain avantage de la grande quantité de leurs projectiles; lorsqu'ils se furent approchés, les choses changèrent. Ou ils s'accrochaient, sans s'y attendre, aux aiguillons, ou, en tombant dans les *crousettes*, ils s'y transperçaient, ou ils étaient tués par les javelots de rempart

lancés du haut des tours et de la terrasse. Criblés de blessures de toute sorte, n'ayant ouvert aucune brèche, voyant le jour poindre, craignant que des sorties, depuis les Camp-Baron et depuis le Peu, ne leur coupent la retraite, ils se replient sur leurs camps. De leur côté, les assiégés ayant eu à transporter les objets apprêtés pour la sortie et pour le remblai du fossé, ayant employé trop de temps à leur opération et apprenant la retraite des leurs, avant même d'avoir atteint les fortifications romaines, voient le projet avorté et remontent dans la forteresse.

LA DERNIÈRE JOURNÉE D'ALAISE.

Alesiam CCL millium juvante subnixam
flammis adæquavit.
(Florus, lib. III, c. x.)

Deux fois repoussés avec perte de Charfoinge, les Gaulois délibèrent sur le parti à prendre. Ils s'abouchent avec des gens qui, connaissant bien le pays, leur enseignent le secret d'une entrée dans le haut et infranchissable labyrinthe où sont situés les camps et les retranchements d'Amancey : vers le nord s'étend le massif de *Chassagne*, une sorte de presqu'île que l'on a négligé d'enceindre d'ouvrages à cause de son vaste développement, et dont il parut suffisant de garder la gorge étroite au moyen de la grande redoute de *Camp-Cassar ;* l'ouvrage principal, le *Camp de Mine*, destiné à deux légions, repose sur un terrain inégal et un peu en pente du nord au midi; les lieutenants Réginus et Rébillus, qui n'ont pu faire mieux, commandent dans ces régions.

Des éclaireurs vérifient l'exactitude des renseignents donnés. Chassagne est à peine abordable par les entailles faites dans la roche pour les chemins du *Château de Scey*, du *Fecquio*, et de *Saint-Roch*, vers le bois *Barmau;* mais du côté d'*Ornans*, la roche de couronnement de la montagne se trouve interrompue sur une centaine de mètres de longueur; l'ascension est pratiquable par ce point.

Étant ainsi bien informés, les chefs gaulois choisissent, dans toute la masse de leurs troupes, et en puisant de préférence dans celles des peuples les plus renommés à la guerre, soixante mille hommes d'élite. Ils arrêtent secrètement entre eux le plan des opérations et fixent l'heure de midi pour l'attaque. Vergasillaune l'Arverne, parent de Vercingétorix, et qui est un des quatre chefs, reçoit le commandement de l'expédition. Sorti du camp à la première veille, à la tombée de la nuit, il passe la Loue en dessous de son confluent avec le Lison, gagne les hauteurs du *Croc de Scey*, redescend dans la vallée de la Loue par les *Creuses*, et traversant de nouveau la rivière à *Scey*,

à *Maisières* et devant le *Rocher des Romains,* atteint, vers les premières lueurs du jour, presqu'au terme de son voyage. Il cache son monde derrière le massif de Chassagne, au-dessous des Passages. Chacun, par son ordre, prend le repos qu'exigent les fatigues d'une marche de vingt kilomètres, opérée de nuit avec des agrès et des vivres.

Les versants de la montagne, dont le sol est de la terre, n'ont pas une pente assez rapide pour qu'il soit difficile de se répandre et d'agir en dessous de la ceinture de roche. Midi approchant, tout se meut, le flot monte; Vergasillaune a gravi par surprise l'escarpement, et se dirige en toute hâte vers le nœud du promontoire, qui, s'il vient à être forcé, lui donnera l'entrée du plateau d'Amancey et l'accès du Camp de Mine.

Pendant ce temps, pour détourner l'attention des Romains et tenter une nouvelle lutte, la cavalerie gauloise se présentait dans la plaine du Tôdeure; le reste des troupes commençait à se montrer en avant des camps. Vercingétorix qui, des Mouniots, son poste, choisi comme citadelle d'Alaise, voit le Plan se couvrir et les retranchements du camp de Myons attaqués même depuis les hauteurs, mais qui ne peut, non plus que César, soupçonner le mouvement de Chassagne, sort de la forteresse, portant au Conat les perches, les abris, les faux et tous les engins qu'il a préparés pour l'attaque. On combat partout à la fois avec ardeur, on ose tout. Là où les uns faiblissent, les autres accourent de toutes parts. Les Romains se sentent les bras liés par la nécessité de défendre l'immense développement de leur enceinte, et, sur plusieurs points, peuvent à peine aller quand leur présence serait nécessaire; car l'attaque s'étend jusqu'à Lisine. Ce qui contribue le plus à les terrifier, c'est d'entendre les clameurs de ceux qui combattent derrière eux; ils comprennent que, de ce côté, le seul gage de leur propre salut est dans la valeur d'autrui. Or, rien ne trouble tant l'esprit que ce qui n'est pas sous les yeux.

De son côté, César a choisi en face de Vercingétorix, sur la roche du Mont-Bergeret, un lieu non moins propre que les Mouniots à juger de la double attaque du dedans et du dehors. Il envoie des renforts sur les parties faibles. Gaulois et Romains comprennent que le moment définitif est venu, le moment du dernier effort. Les premiers, s'ils ne rompent pas l'enceinte des retranchements, sentent

qu'ils sont perdus; les autres, s'ils gagnent la journée, voient le terme de toutes leurs peines.

Déjà, sur le plateau d'Amancey, où il a été dit comment Vergasillaune introduisait par surprise soixante mille hommes d'élite, on combattait avec le plus grand acharnement. Il était d'une importance décisive de posséder le faîte, large au plus de quelques centaines de mètres, très-allongé dans l'autre sens, qui forme l'attache du promontoire de Chassagne et un passage unique entre deux précipices. Les Romains avaient prolongé cet isolement du faîte, en face du *Plan-Cassar*, au moyen d'une double retenue d'eau formée de deux barrages successifs, en amont des abîmes de la *Barraude;* de sorte que, pour tourner l'obstacle organisé dans le fossé, déjà naturellement peu accessible de ce ruisseau, il fallait en remonter la rive droite jusqu'à *Côte-Bataille*, qui occupe les pentes de la rive gauche.

Un vaste tumulus de cendres romaines attestera la vaine résistance des cohortes sur le passage de Chassagne; les tumulus des guerriers aux cuirasses de bronze, et leurs pièces de monnaie semées sur le sol, indiqueront l'énergie de la lutte de Côte-Bataille. Les redoutes de Camp-Cassar et de la Leupa sont enveloppées; les morts s'y accumulent. A force d'audace et de promptitude, les Gaulois ont ouvert le passage; ils atteignent le Camp de Mine. Les uns lancent des traits, les autres s'avancent en formant la tortue; à ceux qui sont las succèdent sans interruption les hommes plus dispos; tous travaillent à combler les ouvrages: les piéges cachés dans la terre sont devenus inutiles sous le remblais; l'assaut est prêt; les armes et les forces vont manquer aux Romains.

César apprend l'état des choses. Il envoie Labiénus avec six cohortes pour aider à la défense du Camp de Mine, donnant ordre à son lieutenant, s'il sent la résistance impossible, de faire une sortie avec ses cohortes; mais de n'engager le combat au dehors que dans le cas d'une absolue nécessité.

Lui-même parcourt les postes de l'enceinte, encourage les soldats à ne pas se laisser abattre, leur rappelle qu'à ce jour et à cette heure se joue le prix de toutes les peines précédentes.

Mais les Mandubiens, parqués sur les bords du Lison, ont vu passer, en même temps qu'arrivaient les messagers envoyés à César, des armures et des étendards ensanglantés, et ces dépouilles

sont les indices certains du combat jusque-là ignoré d'Amancey. Les cris et les lamentations poussés à cette vue par les hommes et par les femmes avertissent Vercingétorix. Les assiégés désespéraient de forcer les retranchements de Charfoinge à cause de leurs proportions extraordinaires; leur chef, sentant qu'ailleurs se trouve en ce moment le côté vulnérable des Romains, change la direction de ses efforts. Il fait transporter de l'autre côté tous les engins et tente l'assaut des précipices. On traverse le Lison; on gravit les anfractuosités de Refranche, de Coulans et d'Éternoz. Les tours qui les ferment sont assaillies d'une grêle de traits; les gardes sont chassées; les fossés comblés de fascines et de terre; la clôture et les parapets détruits par le tranchant et le crochet du goyard. A travers le Champ de Guerre de Refranche, la pente qui monte à Fontaine de Brut, le Camp-Brezy, la Côte-d'Assaut, les Gaulois se frayent passage; ils traversent le *Muret*. Les *Champs-sous-Magne*, les *Champs-Couteaux*, les *Champs-Colliers*, les *Champs-Carriots*, les *Champs de la Mort*, toutes ces terres qui, sous des noms particuliers, font partie des Champs de Guerre de Coulans, se couvrent d'une foule ardente, sortie des profondeurs du Lison et courant à la pente des Marnes pour la franchir à son tour. Elle envahit, en montant encore, les *Champs de Gôle* et les *Goëls*, la *Potua* et les flancs ravinés de *Vie du Ciel*, qui mènent au sommet de la plate-forme rocheuse, sur la terre des *Gaules*. A la limite du Camp de Mine se livre une lutte dont les laboureurs conserveront la mémoire; car, dans le *Cimetère des Goudas*, les dents des morts seront longtemps retournées, mêlées à la terre des sillons. Ni la ligne des rochers abrupts, ni les travaux d'investissement n'ont résisté à l'élan fougueux des assiégés; mais les castellum des premiers jours du siége forment une barre inattendue, infranchissable. La *Terre de Saint-Loup* et de la *Louve*, en face des Gaules qui se couvriront de tumulus, ne conservera que la trace de ses retranchements.

César avait d'abord envoyé contre cette incroyable sortie le jeune Brutus avec six cohortes, puis le lieutenant C. Fabius avec sept autres. Lui-même enfin, au moment suprême, amène des troupes encore fraîches contre des vainqueurs épuisés par l'ascension violente de Charfoinge, puis du Lison, aux Gaules, de cinq cents mètres de hauteur. Il repousse l'ennemi du plateau supérieur; puis, de Refranche, de Coulans et d'Éternoz, il le renverse sur le Lison. Après

avoir ainsi repris le dessus, il poursuit sa route vers le point où il avait envoyé Labiénus. Il prend quatre cohortes du castellum le plus voisin, monte d'Éternoz en laissant le Camp de Mine à sa gauche, se fait suivre par une partie de sa cavalerie, tandis que l'autre, sur son ordre, suivra, en dehors de la ligne des castellum, un chemin de ronde qu'il a partout laissé entre le rempart et la crête des rochers, chemin qui n'a nulle part moins de vingt mètres de largeur et qui, par Saint-Loup et le *Château-Sarrasin,* conduira sur les derrières de l'ennemi.

Ni remparts ni fossés n'avaient pu arrêter la violence de l'attaque de Vergasillaune. Les Gaulois ayant un pied dans le camp, Labiénus l'abandonne. La force des choses, autant que l'instinct du salut, amenait toutes les cohortes, chassées de leurs postes par les Gaulois ou par la crainte d'être coupées, autour du *Château dame Jeanne à la Notre-Dame des Aventures;* car les *Routes* et la Brose sont le chemin qui de là se dirige sur l'Italie. Trente-neuf cohortes sont ainsi réfugiées, par le même hasard, au pied des pentes. Labiénus se joint à elles; il conçoit un plan de bataille; des messagers vont au-devant de César pour lui en donner connaissance.

César hâte sa marche pour prendre part à l'affaire. A la couleur pourpre de son vêtement, qui le fait habituellement reconnaître dans les mêlées, les Gaulois le distinguent des éminences d'Amancey, marchant par la partie basse du plateau, le long du sentier inégal des *Aniers,* à la tête de ses cohortes et de sa cavalerie; ils poussent de suite à lui.

César a sa gauche appuyée sur le camp, la droite sur Fretorio. Des deux côtés on jette le cri de guerre; il renaît sur les remparts et dans tous les retranchements. Les Romains, sans avoir fait usage du javelot, chargent le glaive en main. Tout à coup la cavalerie, qui a fait le tour du Camp de Mine, apparaît derrière les Gaulois; de nouvelles cohortes se montrent encore, arrivant des redoutes de la Loue. Le moment devient critique : le passage de Chassagne va être coupé; la nuit approche; il faut que Vergasillaune se résolve à battre en retraite.

La cavalerie romaine barre le retour; le carnage est grand. Du *Champ des Rompus* aux *Champs de Jésar,* du *Camp de Mine* aux *Fonds de la Victoire,* le sang coule. Poussés du pied des pentes vers les promontoires dont ils ignorent la disposition, où la forme du sol les

divise par groupes entièrement isolés, ils demeurent emprisonnés au-dessus des précipices. Sédulius, un de leurs chefs, prince des Lémovices, est tué; l'Arverne Vergasillaune est pris vivant, tandis qu'il cherche à s'échapper; soixante-quatorze enseignes sont apportées à César au *Champ des Enseinges*. D'un si grand nombre d'hommes, bien peu trouvent les issues du plateau; bien peu ont la chance de rentrer dans leurs camps sans avoir de blessures.

Les assiégés qui, du Fori et de la Pouge, ont vu assez de la déroute et du massacre des leurs pour comprendre qu'ils sont perdus, rappellent les troupes laissées aux prises avec les Romains sur la ligne de contrevallation. Cette mesure désespérée, prise aux yeux des Gaulois du dehors qui sont à l'attaque de la circonvallation, les décide immédiatement à la retraite. Toute l'armée lève le camp. Si les soldats romains ne s'étaient pas trouvés épuisés par de si nombreux engagements et par les fatigues de la journée, l'armée de secours eût peut-être été entièrement détruite.

Néanmoins, vers le milieu de la nuit, la cavalerie reposée se met à la poursuite des retardataires. De By à Charnay, toute la côte devient un nouveau champ de massacre; des *charnois* partout. La *Combe des Trépassés*, le *Passage du Combat*, *Cessey* et tous les passages de la Loue se couvrent de morts. Beaucoup de Gaulois sont ramenés prisonniers; beaucoup de prisonniers meurent de leurs blessures ou sont tués, les mains et les pieds liés avec des chaînes de gros fil de fer. Le reste s'enfuit, chacun prenant la direction de son pays.

Dès le lendemain de la grande journée, Vercingétorix assemble le conseil. Il rappelle qu'il n'a pas entrepris la guerre pour ses propres intérêts, mais en vue de la liberté de tous; néanmoins, puisqu'il faut céder à la fortune, il demande que l'on offre aux Romains, comme satisfaction, de le livrer lui-même, ou mort, ou vif, comme on le voudra.

Cette proposition est transmise à César, qui est descendu d'Amancey sur le plateau inférieur. Non loin de Fontaine de Brut, en avant de Camp de Mine et de Gole, se trouve la petite contrée de *Combe au Roi, Richard* et *Plainchar*, qui occupe un point central. César se tient là, sur le chemin de la Foye d'Alaise, dans les retranchements de la circonvallation. Pour toute réponse aux envoyés, il veut que les armes lui soient livrées et qu'on lui amène les chefs.

Il fait dresser une estrade; il s'y assied. Les chefs sont amenés. Jeune et fort comme il l'était, Vercingétorix aurait encore pu s'échapper, dans la confusion du moment, le long des escarpements boisés; il persista. « S'étant armé de ses plus belles armes et ayant aussi paré et accoustré son cheval de mesme, il sortit par les portes de la ville et alla faire un tour, tout à cheval, à lentour de César étant assis en sa chaire : puis descendant à pied, osta tous les ornements à son cheval; et despouilla toutes ses armes, qu'il jetta en terre; et s'alla asseoir aux pieds de César, sans mot dire, jusqu'à ce que César le baillât en garde comme prisonnier de guerre, pour après le mener en triomphe à Rome. » (PLUTARQUE, *trad. d'Amyot.*)

Les captifs ne sont pas tous destinés au même sort. Il y eut, pour les uns, d'un côté de la *Combe du Roi,* le *Champ du Coué;* du côté opposé, les autres allèrent avec Vercingétorix au *Champ du Voué.* Les Arvernes et les Éduens sont au nombre des premiers. Il les réserve dans l'espoir de ravoir leurs cités pour rançon. Il distribue tous les autres prisonniers aux soldats vainqueurs, par tête, comme butin de guerre. Les marchands de l'armée rachètent la proie.

« Alaise, où s'était concentré, dit l'historien Florus, toute la masse des efforts de la guerre ; Alaise, qui avait abrité de ses murailles et de ses précipices quatre-vingt mille soldats, cette immense cité dont le siége avait demandé de si grands ouvrages, des remparts, des défenses de pieux aigus, des fossés, une dérivation d'eau, dix-huit forteresses, un développement colossal de travaux contre le dehors; Alaise, domptée par la faim, épuisée par ses entreprises audacieuses contre les glaives et les pieux de la contrevallation, rendue enfin, fut livrée aux flammes et rasée. »

Certain de ne laisser aucun ennemi derrière lui, César se mit à suivre la direction des fuyards. Il part pour le pays des Éduens et le recouvre. Les Arvernes font savoir qu'ils subiront toutes les conditions du vainqueur. De nombreux otages, sur son ordre, lui sont remis. Ainsi redevenu maître chez ces deux peuples, il leur rend environ vingt mille captifs.

La saison étant trop avancée pour qu'il soit possible de conduire l'armée dans l'Ouest encore agité, César met les légions en quartiers d'hiver. La Séquanie est pacifiée; mais comme les derniers événements ont prouvé, une fois de plus, qu'à la possession de cette contrée est attachée la conservation de l'empire sur les Gaulois, César

envoie chez les Séquanais sa cavalerie, deux légions et son principal lieutenant, Labiénus, qui doit commander en chef, et auquel est adjoint Sempronius Rutilus. Il prend lui-même, pour résidence, Bibracte. Il place d'une part deux légions chez les Rémois, que leur fidélité a exposés à la vengeance des Bellovaques. Trois légions sont dirigées, d'autre part, chez les Ambivarètes, les Bituriges et les Ruténiens, sous les commandements d'Antistius Réginus, de J. Sextius et de C. Caninus Rébilus.

Derrière cette ligne menaçante, Q. T. Cicéron et P. Sulpicius sont en outre chargés de garder la Saône par où arrivent les blés, et s'installent dans les villes éduennes de Châlons et de Mâcon.

Lorsque, par un message de César, on apprit à Rome l'état des choses, vingt jours de prières publiques furent ordonnés.

ALAISE DEVENUE UN FOND DE LA VICTOIRE.

Sive trans altas gradietur Alpes,
Cæsaris videns monumenta magni...
(CATULLE.)

L'usage de Rome était que le sol du champ de bataille devint le domaine de la république. C'était une terre sacrée comme lieu de sépulture. On y élevait des temples. Parmi les *latifundia*, celui du carnage était, ainsi que l'indique le nom conservé sur Amancey, le fond de la victoire. Nul fond de la victoire ne fut plus vaste que le latifundium qui comprit le massif d'Alaise, le plateau d'Amancey et les territoires de Myons et de Bartherans. Nul monument de la gloire de César dans les Gaules ne fut plus admiré. Rome enverra ses hommes de guerre, ses historiens et ses poëtes au delà des Alpes pour voir le grand cimetière dont l'étendue déroute l'imagination.

L'armée de César étant composée presque entièrement de Gaulois, peuple éminemment religieux, les devoirs de la sépulture furent observés. On inhuma les morts de chaque peuple d'après les rites nationaux; mais la forme tumulaire fut adoptée pour tous, soit comme la plus facile à exécuter, soit que, par un sacrifice aux usages de la contrée, on cherchât à prévenir les profanations. Certains tombeaux ne renfermèrent que des amas de cendres, indices de la sépulture romaine. Partout où des soldats de César périrent, il y eut des lieux qu'on appela *Fourney* et *Fourneaux*. La Combe de Colombare fut le Columbarium des inhumations latines de Charfoinge. Les grosses buttes des *Tâtres*, ou des tertres, dans les retranchements romains situés derrière les Gaules, furent composées de cendres mêlées avec un certain soin à la terre ; mais là sont encore des Gaulois; car on a déposé dans la sépulture, outre le bouclier de bois doublé de cuir et de bronze mince, des corps ornés de grandes armilles d'if.

Sur une surface aussi généralement couverte de tombes, les

lignes et les groupes des tertres ne portent pas toujours des noms qui indiquent la mort. On trouve cependant ces désignations fréquentes : les *Charnois*, les *Charnay*, les *Charnet*. Une vaste localité, occupée par les dépouilles mortelles de soldats qui suivirent Vergasillaune est appelée *Champ-Purris* et *Champ-Pudris*.

Parfois un nom de nation semble indiquer la patrie que réclame la tombe. Des archers crétois, des Suèves, des Lingons s'étant trouvés sous l'étendard de la Louve, on verra, dans la région de la Leupa, les *Champs de la Louve*, les *Langonnais* et les *Saivus*, d'une part; les *Galets*, en face. On verra le *Cimetero des Cretas* faire, avec celui des *Goudas*, partie de cette plaine du Camp de Mine dont le sol garde, comme souvenir de terre remuée fortement par la main des hommes, le nom patois de *Plano Rebeussio*.

Les monuments funèbres, antérieurs au désastre d'Alaise, sont aussi des tumulus de terre et de roches brutes. Mais ils recèlent des traces de cérémonies mieux observées : quelquefois des couches superposées de plusieurs foyers successifs ; les débris du chien ou de l'ours, soigneusement déposés près du maître, et la hache de pierre qui a servi d'arme.

Dans les tumulus du siége d'Alaise, le soldat, s'il fut du parti romain, gît le plus souvent sans armes ni restes d'ornements, tout au plus avec son chien et quelques fragments de poterie; s'il fut du parti gaulois et mourut près des lignes ennemies, il demeure dépouillé; il a pu conserver avec lui, dans son tertre, une partie de ce qui lui appartint, s'il repose sur le massif d'Alaise ou s'il a reçu la mort le dernier jour de la guerre. Alors ce que la terre recouvre ce sont : des anneaux d'if pour les jambes et les bras ; de larges bracelets, du même bois, qui garnissaient le poignet de l'archer; d'autres bracelets, de bronze, les plus variés de formes : tantôt en fil de laiton, tantôt en métal fondu, ici pleins, là creux ; des pendants d'oreilles, souvent énormes, toujours légers parce que le centre est vide ; des fibules de mille sortes ; des diadèmes ; des colliers de dents de sangliers ou d'émaux; des torques ; le peigne du guerrier; son rasoir aiguisé à coups de marteau comme le tranchant d'une faux; son aiguille à coudre, pointue des deux bouts, l'œil aux deux tiers de la longueur; les plaques métalliques qui, fixées sur du cuir, ornent la cuirasse et la ceinture munies de boucles; la grille d'anneaux concentriques, serrés, qui donnait au combattant, par un

trou du bouclier, la vue de l'adversaire : tout cela en bronze; puis le couteau de fer emmanché d'un bois de cerf; l'épée à double tranchant, mal apointissée ; le poignard, à manche bigorne, engagé parfois dans un élégant fourreau de bronze; les débris du char de guerre; les verroteries et les poteries de toute nature; les lames de pierre à feu, minces, tranchantes, propres à servir de cuillères pour les repas; enfin, jusqu'au fragment de meule en granit, en lave ou en grès, sur lequel, à la guerre, chacun pilait son blé. Sur cette infinie variété d'objets et de formes, absence complète de toute image figurant des hommes, des animaux et des végétaux.

Pour l'érection des temples, quatre places se trouvaient marquées naturellement par les principales circonstances du siége : les Mouniots, comme citadelle d'Alaise ; le Plan, où tant de sang fut versé; Saint-Loup, terme de la terrible sortie tentée par Vercingétorix ; Fond de la Victoire, où tout fut terminé.

Soit en raison du hasard qui avait réuni, avec une merveilleuse opportunité, les cohortes romaines autour du château Dame-Jeanne, soit par un nouveau hasard qui aurait fait concorder le sens des noms avec le souvenir des circonstances, à la divinité dont le nom se perdra dans celui de Dame-Jeanne, quand les marbres antiques des *Égliseries* voisines et des Champs de la Dame seront enfouis eux-mêmes, les pèlerins feront succéder la *Notre-Dame des Aventures.*

Une *Notre-Dame de Saint-Loup*, chétive chapelle, au bord des vestiges de fossés du castellum, rappellera la limite à laquelle l'étendard de la Louve arrêta le flot des assaillants sur la pelouse des Gaules.

L'*Ile Saint-Maurice* sera, au milieu du Plan, le lieu où peut-être s'était élevé un temple de Mars. A la surface du sol on verra longtemps les débris de la tuile romaine; le soc de la charrue rencontrera, plus bas, le javelot fabriqué pour les soldats de César.

Que se passa-t-il sur les Mouniots, sur cet emplacement de la citadelle renversée, où les débris de meules en lave d'Auvergne, répandus dans les tumulus, rappellent qu'en ces lieux fut le chef avec ses Arvernes ! Au plus épais de la forêt qui couronnera la montagne restera un simple lieu dit *La Paix*.

C'est qu'en effet, quoique l'année suivante César dût encore verser du sang à Vellodunum et dans les contrées de l'ouest, la chute d'A-

laise et la défaite de tant de peuples accourus à sa défense marquèrent, aux yeux de tous, la fin de l'ancien empire des Gaules et l'apogée d'une gloire personnelle d'où allait naître l'empire romain. C'est par le récit de la reddition d'Alaise que César lui-même clôt l'histoire qu'il a écrite de sa guerre des Gaules. Et il ne pouvait faire mieux. Plutarque exprimait le sentiment général en disant : « Alesia et la bataille que César gagna devant, à bon droit lui acquirent plus d'honneur et de gloire que nulle autre ; parce que ce fut le danger où il fit le plus d'actes de prouesse, de hardiesse, de bon sens et de sagesse qu'il ne fit en affaires où il se trouva oncques. » (*Tr. d'Amyot.*)

La poésie s'empara du sujet. Varro Atacinus, le poëte d'Aix, qui, selon l'opinion des anciens, servit de guide à Virgile, composa son poëme de *Bello sequanico,* dont le poëme de *Bello civili,* de Lucain, ne fut, en quelque sorte, que le pendant ; de sorte que tous les exploits de César étaient chantés. Mais l'œuvre de Varron sera perdue sauf ce vers isolé, insignifiant sous le rapport historique :

Deinde ubi pellicuit dulcis levis unda saporis.

Les visiteurs, venant voir les divers théâtres des combats d'Alaise, donneront à la région des noms qui expriment d'une manière générale l'histoire du passé. Ainsi, parti de Besançon et entrant sur le plateau d'Amancey par les Portes de Fertans, le passant trouvera ces noms expressifs : *Mè-Squanières* ou camps de Séquanie ; *Champs d'Aleseuil* (Alèse ville) ou Champs de la ville d'Alaise.

Par les mêmes causes, sans doute, le Tôdeure eut, sur une partie de son cours, le nom latin de *Conches* (Concha) ; de là vinrent les autres noms latins de Plan, de Mouniots, de Monat, de Montfordes, de Chateley et de Chataillons.

Lorsque la Gaule aura été appropriée à la domination romaine, la route militaire officielle passera sur le plateau d'Amancey, ayant une station à Filum-Musiacum ; allant au nord sur Besançon ; au sud : sur Yverdun par Ariarica, Abiolica, la Rivière, Malpas, le Gué de la ville lacustre de Danvautiers, les Portes de César à Bramafan et Beaumes ; sur Orbe, depuis le Gué du Lac ; sur Nyon d'Abiolica d'abord, et ensuite d'Ariarica.

APRÈS LA RUINE D'ALAISE

Gallis, ex gente hominum inquietissima, et avida semper vel faciendi principis, vel imperii.

... Gaulois, race humaine la plus remuante, toujours avidement occupée ou à se faire un chef, ou à le donner à l'Empire.

(FLAVII VOPISCI SATURNINUS, p. 958)

Vercingétorix était de ceux qui, trempés dans les croyances gauloises, pouvaient dire à leurs bourreaux : « Mon corps t'est livré ; mon âme, qui est libre, t'échappe. » Après plusieurs années de captivité, on le fit mourir obscurément dans une prison. Peut-être craignait-on qu'un supplice en public ne fût pour cet homme dévoué, et qui savait tomber si noblement, l'occasion d'un dernier triomphe.

César mourut à son tour, assassiné par les grands de Rome, la tête cachée dans les plis de sa toge. Il s'était attaché beaucoup de monde par ses libéralités et le peuple le pleura. Les Juifs (1) qu'il avait enrichis à la suite de ses armées se distinguèrent, entre tous, par l'éclat de leur deuil, qui dura trois jours.

Par ses victoires sur la Gaule, César avait donné à sa patrie une splendeur extrême; il avait conquis ceux-là même dont on avait eu, pendant plusieurs siècles, une peur héréditaire. Mais, vainqueur ou vaincu, le peuple gaulois ne perd jamais ce qui est la qualité de sa race : l'action. Sujet de l'empire romain, il ne lui laissera plus de repos. C'est lui qui voudra faire ou défaire les empereurs, comme si ayant, même à titre de peuple conquis, le pied quelque part, il eût gagné le droit d'y faire le maître. Rome sera le centre officiel du gouvernement; la Gaule celui du débat; la Séquanie le gage des prétendants au pouvoir.

---

(1) Suétone.

La révolution de mœurs qui avait depuis longtemps assimilé la Gaule Cisalpine aux pays latins, s'étendit rapidement à l'ouest des Alpes. Elle n'eut plus de bornes que le Rhin, et ces limites même furent franchies. A la vie des huttes, sous les arbres, succéda celle des maisons. Partout des monuments, des statues, des images faites de toutes matières; on oubliait l'antique règle de ne figurer ni l'animal ni la plante. La théogonie druidique fut aussi livrée au sculpteur. On vit la Trinité représentée par trois figures disposées en triangle : au sommet Ésus, accroupi, tenant une corne d'abondance d'où s'écoule un fleuve de richesses; à sa droite, Apollon; à la gauche, Mercure. Les Patères vécurent cachés; on les proscrivait. Avec eux semblait avoir disparu la religion gauloise avec sa belle doctrine de l'*amour de Dieu créateur, souveraine source de vérité et de félicité*, lorsqu'un demi-siècle après la chute d'Alaise naquit JÉSUS. L'aurore du nouveau monde suivait de près la fin de l'ancien.

Dans ce court intervalle de temps, l'empire romain s'était constitué. Auguste l'avait porté du premier coup au plus haut point de splendeur. Le régime politique fut, sous lui, simple et fécond : la liberté des cités sous la surveillance vigilante de l'empereur, qui les protégeait les unes contre les autres, qui les protégeait toutes contre l'ennemi extérieur.

Mais les meilleures institutions finissent toujours par dégénérer. La nature essentiellement militaire du pouvoir suprême subordonna l'avénement des empereurs à l'acclamation de l'armée. D'un autre côté, l'extrême longueur du temps de service rendait le soldat exigeant. Il devint avide de fortes soldes et de luxe, et finit par mettre sa faveur en quelque sorte aux enchères; il fallut augmenter les impôts. Pour en tirer tout ce qu'ils pouvaient produire, on perfectionna le fisc. On l'appuya de lois auxquelles furent soumises les cités et qui prirent la place des institutions nationales.

La Gaule subit le sort commun. A l'élasticité de l'esprit du Forum fut substituée peu à peu la volonté du chef suprême. A ces anciennes lois druidiques qu'il n'était pas permis d'écrire, dont on ne connaissait que l'intention, et devant lesquelles le plus fort n'avait pour soutien que le sentiment de l'équité de sa cause, succéda le système contraire des Codes romains, solides à la manière des monuments, inertes comme eux hors du cercle prévu. On vit retomber rapidement du faîte élevé où ils brillaient sous Auguste, les arts, les let-

tres et toutes les industries. La science des armes fut la dernière à s'abaisser, mais en passant dans les mains ennemies.

Durant la période romaine, la Séquanie, placée entre Lyon, dont Auguste avait fait le centre du gouvernement des Gaules, et le Rhin, sur lequel il fallait entretenir la masse principale des légions, fut presque à toutes les époques critiques un champ de bataille. Elle l'avait été au commencement et à la fin de la guerre des Gaules; elle continuait son rôle naturel. L'histoire a transmis à cet égard de nombreuses preuves.

A la mort d'Auguste, Germanicus voulant assurer l'empire à Tibère fit prêter d'abord serment aux Séquanais, puis aux cités belges, et aux légions du Rhin après avoir apaisé leur révolte.

Bientôt ce furent des Gaulois qui se soulevèrent. Le mouvement le plus important fut celui des Éduens commandés par Sacrovir. Les légions du haut Rhin, dont Mandeure était le lieu de garnison principal, descendent dans la Séquanie du sud-ouest, où les pays (*pagi*) (1) de l'extrême frontière de cette province, voisins et alliés des Éduens, faisaient cause commune avec eux. De ce nombre étaient les Ambarres, chez qui les Séquanais avaient jadis donné passage aux Helvétiens, et qui devinrent ensuite clients des Éduens. Après avoir battu les révoltés de la rive gauche de la Saône, les légions détruisirent sans peine les bandes de Sacrovir, dépourvues d'organisation et presque d'armes; tant l'état de paix, substitué systématiquement à celui des luttes permanentes, avait alors réussi à rendre presque généralement les Gaulois étrangers à la pratique de l'art militaire.

L'éducation des empereurs se faisait habituellement dans la région des Gaules voisine de la Germanie. La subdivision militaire, appelée *Première Germanie*, s'étendait jusque sur le Rahin (Rhenus), le plus haut des affluents de l'Ognon, et conséquemment de la Saône. Pour contenir à la fois les Gaulois et les Germains, Rome entretenait dans cette contrée près de moitié de toutes ses armées (2). Claude était né à Lyon. Il projeta de donner aux grands de la Gaule Chevelue le droit d'entrer dans le sénat. Mais comme dans ses vues il n'y avait pas d'exception, pas même contre les Séquanais, les vieux souvenirs de haine se réveillèrent à l'égard de ceux-ci, et il y eut d'avance une résistance inaccoutumée : « N'était-

(1) Tacite, *Annales*, l. III, c. XLV.
(2) Id., *ibid.*, l. IV, c. V.

ce pas beaucoup, disait-on (1), que d'avoir admis déjà les Vénètes et les Insubres, sans introduire encore dans le sénat, comme en un pays conquis, toute une assemblée d'hommes nés au dehors? Que va-t-il rester pour ce qu'il y a encore de nobles et de sénateurs pauvres dans le Latium? Ils envahiront tout avec leurs richesses, ceux dont les aïeux et les aïeux des aïeux, à la tête des nations ennemies, ont détruit nos armées par le fer et par la violence, et assiégé le divin Jules autour d'Alaise. Tout cela, c'est le plus récent. Que serait-ce si l'on cherchait dans leur passé? Qu'il suffise à ces hommes, dont les ancêtres ont détruit de fond en comble et le Capitole et la citadelle de Rome, de recevoir le titre de citoyen; mais qu'ils ne viennent pas transformer les insignes du patriciat et les honneurs de la magistrature en choses banales. » Néanmoins, comme ces reproches n'atteignaient en rien les Éduens, sur le territoire desquels n'était pas Alaise, et qui n'avaient jamais été comptés parmi les destructeurs de Rome; comme au contraire, aux yeux de tous, ils méritaient une faveur exceptionnelle à cause de l'antiquité de leur alliance, et parce que, seuls de tous les Gaulois, ils s'étaient toujours proclamés frères du peuple romain; Claude parla, et un sénatus-consulte parut qui leur donna le droit d'entrée au sénat.

Dès qu'un mouvement se manifestait dans la Gaule, les légions du Rhin avaient à veiller sur l'opinion des Séquanais, de la même manière que les anciens Germains dans leurs projets d'expéditions vers le sud, comme Arioviste en face de Jules César; car la même cause produisit en tous temps les mêmes marches de troupes vers Besançon. Julius Vindex, Aquitain et propréteur des Gaules, disposait de nombreuses cohortes indigènes. Supportant avec peine le gouvernement de Néron, il résolut de proclamer Galba, en qui brillaient toutes les qualités de modération, de justice et de courage qui manquaient au dernier rejeton de la famille de César. Le bruit de cette tentative parvint à réveiller Néron au milieu de ses orgies; pour étouffer la révolte, il forma de suite une légion des troupes de la marine, rappela des Portes-Caspiennes les corps nombreux envoyés de ce côté contre l'Albanie, et qui avaient été puisés dans les légions de Germanie, de Bretagne et d'Illyrie; il fit enfin annoncer, à son de trompe, cent sesterces de récompense en faveur de celui qui tuerait

(1) Tacite, *Annales*, l. XI, c. XXIII.

Vindex : « Et moi, dit le chef gaulois pour toute réponse, je promets de livrer ma tête à quiconque m'apportera celle de Néron. »

Verginius Rufus, chef de l'armée du Rhin, l'homme le plus circonspect, le plus honoré et le moins ambitieux de son temps, comprit la générosité des intentions de Vindex; mais ne voulant pas que le choix d'un empereur se fît au mépris le plus manifeste des droits du sénat et du peuple romain, il resta ostensiblement dans le parti de Néron. Comme, en tous cas, les mesures décisives devaient être prises dans le lieu ordinaire de pareils débats, en Séquanie, et que déjà Besançon se prononçait pour Galba, les deux chefs s'acheminèrent, l'un du midi, l'autre du nord, vers cette ville. Verginius Rufus arriva le premier avec les légions, les Belges et les Bataves. Les portes se fermèrent à son approche. La place étant de nature à défier un siége comme un assaut, les Romains occupèrent, derrière la citadelle, les hauteurs du premier plateau du Jura, où aboutissent les voies militaires de la Germanie et de l'Italie. Le centre obligé de cette position, à cause de l'eau, est *Fontains*. Il y a là deux sources; celle du bas, qui est plus accessible que l'autre, alimente le fossé d'une redoute carrée d'où s'étendent, sur la colline du *Bois-Nouveau* de longues lignes de campement.

Venu par le sud-ouest du Jura, et, devancé, Vindex s'arrête sur le même plateau, entre Fontains et la Loue, à une heure de distance de la citadelle, dont il est séparé par les camps romains. Il n'a jamais douté des dispositions secrètes de Verginius Rufus; et après un échange de lettres, il l'amène à un entretien sans nul témoin.

On croit que le général romain fut convaincu. Vindex, étant retourné près des siens, les rapprochait, peut-être pour prendre position dans la cluse de Pugey, où l'eau, qui manquait sur le lieu de halte, se trouve aussi abondante qu'à Fontains. La cluse a pour unique entrée une porte naturellement taillée dans le rocher. Une route y passe, qui descend à Besançon. Lorsque les légions, ne sachant rien de la délibération des chefs, et massées sur les pentes dans lesquelles est percée la porte, voient venir droit à elles les Gaulois, elles croient à une attaque ouverte et à l'intention de forcer le passage pour entrer dans la place. Rien ne les sépare de l'ennemi; elles se ruent sur lui spontanément, ayant tout l'avantage des pentes et celui d'avoir été reposées. Quoique surpris dans le désordre d'une marche sans défiance, le Gaulois résiste avec énergie. Les *Champs du*

Débat, au devant de l'entrée disputée, se couvrent de morts. Tout l'espace qui s'appellera longtemps le *Cimetière de Pugey*, les contrées de la *Malpierre*, des *Champs-Latins* et de *Bois-Néron,* deviennent un lieu de carnage. Une dernière charge de cavalerie des huit cohortes bataves (1), attachées à la quatorzième légion, renverse les Arvernes et les Éduens de l'armée gauloise; la lutte est terminée ainsi au profit des Romains. Vingt mille hommes restent sur le champ de bataille.

Vindex, désespéré, s'était donné la mort pendant le combat. Son corps fut ensuite percé de coups.

Rome s'enorgueillit beaucoup de cette victoire de mauvais aloi. Le sort de Rufus fut le plus heureux qu'il fût permis d'espérer dans ces temps difficiles. On interpréta favorablement sa conduite; on exalta son succès de hasard comme s'il ne devait plus y en avoir d'autres pour des mains romaines, et l'on écrivit, en deux vers, cet éloge sur sa tombe :

« Ici repose Rufus qui, par sa victoire sur Vindex, restaura l'Empire, non pour lui, mais pour sa patrie. »

L'éloge était encore mal fondé en ce que Galba, qu'avait proclamé Vindex, régna, sinon dès ce jour, du moins peu de temps après. Mais le peuple romain commençait à se contenter de simples apparences; et, quoique l'on eût eu le plus grand soin de tenir désarmée toute la Gaule, la mesure n'avait jamais entièrement réussi pour les contrées voisines de la Germanie; on sentait que la puissance se trouvait là.

Les rivalités des tribus gauloises frontières tendent de plus en plus à établir la rivalité des prétendants à l'empire, car des faveurs sont attachées au succès de chaque parti. Les Séquanais, en raison de l'appui donné à Galba, reçurent un agrandissement de territoire sur les Lingons, peut-être la restitution de ce qu'ils avaient perdu à l'époque de Jules César, et une indemnité pour les souffrances qu'ils venaient d'éprouver à la suite de la bataille de Besançon.

Au mouvement de Vindex succéda bientôt celui du parti opposé. Les Belges et les Bataves se soulevèrent. Ils eurent deux armées : l'une sous la conduite de Civilis, ancien chef d'une des cohortes

(1) Tacite, *Hist.*, l. I, c. LIX.

auxiliaires bataves, l'autre commandée par le Lingon Sabinus, qui prétendait descendre de Jules César et qui voulait être empereur. Le parti qui fut considéré comme romain, et que combattait Civilis, comptait moins de Romains dans ses rangs qu'il n'y en avait dans les rangs ennemis. La Séquanie eut à tenir tête, seule, contre toute l'armée de Sabinus. Envahie, elle accepta résolûment la lutte et triompha. Les traces du champ de bataille où fut repoussée la multitude confuse qui suivait Sabinus se voient sur la route militaire de Langres à Besançon. De cette ville partit la résistance. La masse des morts occupe les collines des *Malbuissons*, d'*Oiselay* et de *Grachaux*, situées à quinze kilomètres de la Saône, comme Colombin et les Pourrières, qui appartiennent à la même chaîne, l'un au nord-est, l'autre au sud-ouest. Sabinus, aussi prompt à déserter le combat qu'à l'entreprendre témérairement, se cache dans une villa, y met le feu, et ses amis répandent le bruit de sa mort volontaire. Or la villa masquait les cachettes d'une caverne profonde. Il y reste sain et sauf, échappant à tous les yeux, si ce n'est à ceux d'Éponine, sa femme, qui, pendant neuf ans, l'y nourrit en secret et lui donna deux enfants. La fidélité et l'industrieux courage de cette femme excitèrent l'admiration du monde, mais non la pitié de l'empereur.

Ombrageux comme tous ceux auxquels échéait alors le pouvoir, Vespasien envoya Éponine mourir avec son époux, auquel elle ne voulait pas survivre.

Si l'on cherche entre ces collines, dont les friches sont empierrées de nombreuses sépultures, le lieu où fut la villa incendiée, on trouve des bases de solides murailles et des amas de tuiles antiques qui gisent fidèlement à l'entrée d'un labyrinthe souterrain; on appelle celui-ci la *Baume*.

En se prononçant pour Rome et en appuyant cette décision d'un succès rapide, la Séquanie avait arrêté court, dit Tacite, le mouvement de la Gaule. Les cités réfléchirent; elles n'avaient plus les vertus antiques. Après avoir librement délibéré, elles conclurent que leur intérêt n'était plus de se séparer de l'Empire; car, en réalité, elles jouissaient de la plus large part dans le gouvernement des affaires générales.

Ce fut de la Séquanie que l'on appela Nerva au pouvoir suprême.

Après la vaine tentative de Civilis et de Sabinus, une longue paix

régna. Elle fut cependant interrompue sous Marc-Aurèle. L'empereur philosophe vint en Séquanie, apaisa les troubles et rétablit l'autorité de l'Empire. Une colonne consacra la reconnaissance des habitants de Besançon par cette inscription :

IMP. CAES. AVG.
M. AVR. ANTONI.
N. ET. L. AVR. VERO.
CIVES. VE.

Lorsque l'agitation reprit, l'armée elle-même était désorganisée. Des bandes de déserteurs portaient la désolation partout avec une incroyable audace. Les prétendants au pouvoir se livrèrent d'affreux combats. La Séquanie ayant ouvert ses passages à Septime Sévère qui arrivait par le Danube, Albinus, l'autre prétendant, fut attaqué sur les bords de la Saône, auprès de Lyon. Trois cent mille hommes furent aux prises. Le cadavre d'Albinus, vaincu, resta sur le seuil même du palais habité par Septime Sévère, et y devint la nourriture des vers pour le plaisir de l'empereur. Aux déserteurs se joignent des troupes de paysans soulevés par la haine de la civilisation romaine. Les Germains, qu'anime un sentiment de même nature, trouvent enfin dans la Gaule plus d'auxiliaires que d'ennemis. Il n'est pas jusqu'aux Curiales, magistrats chargés de la perception des impôts, qui ne se joignent aux ennemis de l'ordre et qui n'appellent de leurs vœux les Allemands d'outre-Rhin. Ils viennent et remplissent la Séquanie ; Constance Chlore les repousse chez eux.

Le moment solennel des grandes invasions approche cependant. Car voilà près de trois siècles que la Gaule est privée de l'usage des armes, et les provinces qui en ont seules le privilége semblent se mettre au service des barbares.

Maxence, un prétendant à l'empire, menaçait de passer de la Rhétie dans la Gaule. Constantin le Grand, fils de Constance Chlore, se trouvait en Séquanie, si l'on en croit une tradition vague, motivée sur la nécessité de fermer à Maxence le passage entre le Jura et les Vosges. Il y prit pour étendard les insignes du christianisme. C'était le *labarum* que porta, depuis lors, devant lui, une légion séquanaise désignée sous le nom de *Maxima Sequanica*. Le nom du Christ était écrit sur l'étendard par la lettre initiale χ, surmontée d'une croix.

Constantin, le premier parmi les empereurs qui se fût prononcé en faveur des chrétiens, accorda beaucoup de faveurs à la ville de Besançon. Non moins libérale envers cette cité, l'impératrice Hélène lui envoyait des marbres, des bronzes et des reliques. Il semble qu'en transférant le siége de l'empire à Byzance, et en l'éloignant du foyer dangereux du Rhin, Constantin sentait le besoin de s'assurer la fidélité des Séquanais.

Après lui, son fils Constance prit un parti tout différent pour n'avoir plus à craindre la Séquanie et les provinces rhénanes. La translation du siége de l'empire à Byzance avait d'ailleurs changé les bases de la défense militaire. Il résolut de détruire, sinon le relief naturel des Vosges et du Jura, qui défiait toute sa puissance, du moins les cités et les populations de cette partie des Gaules restée guerrière. Des flots d'Allemands passèrent le Rhin par ses ordres, et renversèrent toutes les habitations jusqu'à quarante lieues du fleuve. La dévastation se faisait sans résistance sérieuse, car la majorité des habitants voyait dans cette destruction générale un moyen sûr d'échapper au fisc et aux exactions.

Puis, comme les Allemands, à leur tour, commençaient à consolider leur invasion par le séjour, et que le but de Constance était, non de substituer des Allemands aux Séquanais, mais la solitude à la population du pays, les Barbares furent rejetés au delà du Rhin. ls rentrent presque aussitôt, sachant bien qu'ils ne sont pas de véritables ennemis pour l'empereur d'Orient.

Julien, parent de Constance, vint procéder cette fois à l'extermination des Barbares. Plus clairvoyant, plus profond politique, il compléta, dans un sens acceptable pour l'intérêt public des Gaules, l'œuvre de déplacement de l'influence des provinces rhénanes. Il vit ce que la position de Lutèce donnait à celle-ci d'avantages pour devenir, par le commerce, un centre pacifique de la Gaule, et il encouragea les commencements de Paris.

Tout ce qu'il fit pour les pays du Rhin fut d'obliger les Allemands à rendre la liberté à vingt mille captifs et à rebâtir les cités. Mais cette dernière partie du projet n'était plus exécutable. La Séquanie devient une forêt; les temps de la sauvagerie ont presque reparu. Les cavernes et les hautes roches restent seules habitées. Besançon se retire sur son rocher, laissant, au dehors des nouveaux murs, la moitié de son Forum. La ville, nominalement, continue à être une

capitale, et néanmoins une lettre de l'empereur Julien en fait cette description :

« . . . . . Après une guerre de trois mois faite aux Barbares, rentrant chez les Gaulois, je regardais partout, je demandais partout si quelque philosophe, quelque savant, sous un manteau ou sous un capuchon, n'aurait pas abordé ces contrées; j'approchais de Besançon. C'est une ville aujourd'hui en ruine, jadis cependant grande, ornée de temples magnifiques, protégée par de fortes murailles et par la nature des lieux. Le Doubs l'entoure; et son rocher, isolé comme dans une mer, s'élève, à peine accessible aux oiseaux, si ce n'est du côté où il étend une sorte de promontoire par-dessus l'enceinte de la rivière. Comme je m'approchais, dis-je, de cette ville, j'avisai un homme portant, à la manière d'un philosophe cynique, une besace et un bâton. En voyant de loin ce personnage, je le pris pour toi . . . . . » (*Lettre au philosophe Maxime.*)

La Séquanie entière a donc subi le sort d'Alaise. En entrant pour la première fois dans la contrée, J. César l'avait trouvée la mieux cultivée de toutes les Gaules; on enviait sa richesse. Cette antique prospérité, que maintenait auparavant le régime des institutions nationales, avait péri sous le gouvernement des successeurs d'Auguste. La forêt s'épaissit de plus en plus, et devient infranchissable. Elle n'offre que la sécurité du désert. Pendant plusieurs siècles d'obscure mémoire, les évêques, les rois, les populations même viendront de toutes les parties de la Gaule chercher là des refuges pour leurs saintes reliques et pour leurs trésors. Mais l'histoire du pays est interrompue. Le nom de Séquanie s'éteint.

Du centre de cette forêt naîtra un jour la Franche-Comté.

NOTE ADDITIONNELLE

Une commission spéciale étant aujourd'hui chargée de dresser la carte des Gaules, il n'était pas sans importance pour nous de connaître ses conclusions relativement à l'emplacement d'Alesia. Elles sont restées contraires à notre opinion.

Cependant les deux délégués de cette commission, M. le général du génie Creuly et M. Bertrand, que nous avons accompagnés à Alaise, étaient des hommes d'un incontestable mérite, dignes d'être chargés d'une pareille mission. M. Creuly est du nombre extrêmement restreint de ceux qui ont su, quand ils l'ont voulu, lire les *Commentaires*. Des études sur la campagne de Labiénus devant Lutèce l'ont conduit, il y a quelques années, exactement aux mêmes résultats auxquels parvenait, d'un autre côté, sans s'être concerté avec lui et comme par une espèce de contrôle involontaire, M. J. Quicherat, un des plus clairvoyants, mais aussi le plus ferme des lecteurs. Cette qualité est indispensable quand il s'agit d'étudier *la Guerre des Gaules*.

La visite de MM. Creuly et Bertrand à Alaise ne pouvait être et n'a été malheureusement qu'une course. On s'était proposé la tâche de lire sur place toute la partie des *Commentaires* relative à Alesia. Le général commença lui-même la lecture, assis sur les rocailles du Gutin. L'intérêt ne tarda pas à naître; les préventions apportées contre Alaise, préventions fortifiées dans un conseil tenu à Alise-Sainte-Reine l'avant-veille, semblaient tomber peu à peu; mais le temps manqua pour la continuation de cette lecture, entreprise avec un soin particulier. Les délégués repartirent sans avoir tiré grand profit de leur voyage, non cependant sans nous avoir laissé quelques utiles observations dont nous avouerons avoir usé.

Ils ont emporté néanmoins l'opinion :

Que le pays d'Alaise s'appelle Alesia;

Que cette Alesia est entourée d'une prodigieuse quantité de tombes;

Que ces tombes renferment des armures celtiques;

Que la disposition générale des lieux n'a rien montré de contraire à la description donnée par César.

Comment de telles indications, transmises à la commission de la carte des Gaules, ne lui ont-elles pas ouvert les yeux? Comment ont-elles laissé

debout l'ancien préjugé d'Alise-Sainte-Reine, où la savante assemblée a lu le nom d'Alisiia et n'a pas trouvé celui d'Alesia;

Où elle n'a pas reconnu le moindre indice de batailles gauloises;

Où son oppidum se réduit à un plateau moindre de cent hectares?

Nous affirmons de nouveau, et nous invoquerons au besoin de nombreux témoignages, ce que nous avons déjà déclaré :

Qu'à l'époque où certaines déductions stratégiques nous ont indiqué Alaise comme le lieu de la dernière lutte de Vercingétorix, nous ne connaissions ni les Obituaires de saint Anatoile de Salins et de saint Paul de Besançon, dans lesquels s'est montré le nom latin Alesia pour Alaise, ni les tumulus celtiques qui couvrent ce pays. On voudra bien croire que nulle intervention surnaturelle n'a créé ce nom et ces tombes qui justifient maintenant nos prévisions.

Existerait-il donc réellement, en faveur du Mont-Auxois, sous le rapport de la configuration du sol, du moins, des preuves tellement évidentes que, nonobstant la découverte d'Alaise, la raison ne pût pas ne pas les admettre ?

Non. Ces preuves n'existent pas. Bien plus, avant qu'Alaise eût été signalée, les opérations du siége d'Alesia paraissaient inexplicables aux stratégistes les plus expérimentés.

Napoléon Ier fit son étude favorite des *Commentaires.* Nul peut-être, dans les temps modernes, ne connut mieux ces grandes images de l'antiquité romaine et gauloise : César et Vercingétorix. Revivant en quelque sorte en ces deux hommes, il égala le premier par la science de la guerre, et le second par le dévouement. On ne lui déniera pas d'avoir eu l'aptitude nécessaire pour apprécier leurs opérations stratégiques. Je citerai donc contre le sentiment, trop promptement fixé, de la *commission de la carte des Gaules,* les réflexions plus circonspectes de l'empereur, n'ayant pas encore à choisir entre Alaise et Alise.

« Mais est-il vrai que Vercingétorix s'était renfermé AVEC 80,000 HOMMES DANS LA VILLE (Alise) QUI EST D'UNE MÉDIOCRE ÉTENDUE ?

« Lorsqu'il renvoie sa cavalerie, pourquoi ne pas renvoyer les trois quarts de son infanterie ? 20,000 hommes étaient plus que suffisants pour renforcer la garnison d'Alise, qui est un mamelon élevé, qui a 3,000 toises de pourtour, et qui contenait d'ailleurs une population nombreuse et aguerrie.

« . . . . . . Un pareil problème pourrait-il être résolu aujourd'hui ? 100,000 hommes pourraient-ils bloquer une place par des lignes de contrevallation et se mettre en sûreté contre les attaques de 100,000 hommes derrière sa circonvallation (1) ? »

Ces inquiétudes du grand homme de guerre se trouvent développées et précisées dans le passage suivant de Vacca-Berlinghieri :

« . . . . . Et quand même la fortune aurait assez favorisé Vercingétorix pour rendre possible l'évasion de sa cavalerie, pourquoi César ne détacha-t-il point à la poursuite de cette cavalerie toute la sienne, ou la plus grande partie, avec 20,000 hommes d'infanterie, pour empêcher la formation de la

(1) *Précis des guerres de César,* par Napoléon ; *Guerre des Gaules,* p. 109.

grande armée de Commius, qui n'existait nullement au commencement du blocus d'Alesia, et qu'on n'eut le temps de réunir que parce que César se tint avec toutes ses forces dans ses lignes.

« . . . . Qu'a donc gagné César en enfermant Vercingétorix ?

« . . . . Il y aurait bien des choses à dire sur le combat qui décida du siége d'Alesia. Il serait aisé de faire voir que les Gaulois, s'ils eussent été au nombre qu'on le dit, et si toutes les circonstances rapportées dans les *Commentaires* étaient exactes, auraient dû exterminer l'armée romaine.....

« . . . . Je crois qu'on ne doit point aller chercher la vérité dans cette partie des *Commentaires* qui est destinée à décrire les campagnes dans les Gaules.

« . . . . . Jamais position n'aurait été plus critique que celle où César s'était engagé, si tous les faits qu'il raconte étaient vrais (1). »

Il est certain que la *commission de la carte des Gaules*, avant de prendre une décision, doit ne s'être préoccupée d'aucune des questions posées soit par Napoléon Ier, soit par Vacca-Berlinghieri. Car, pour y répondre, il eût fallu qu'elle rencontrât à Alise toutes les circonstances exceptionnelles propres à Alaise, et sans lesquelles le récit de César devient fabuleux :

Une surface de l'oppidum vingt fois supérieure à celle d'Alise;

Cet oppidum fermant le passage à l'armée romaine;

Une Langutine et une vallée de Sézenay fournissant aux quinze mille cavaliers gaulois le moyen de partir à l'abri et à l'insu de César;

Un groupe de localités commodes pour le campement, mais tellement fortifiées par la nature, que César se trouvât presque inattaquable pour Vercingétorix, Vercingétorix pour César, et celui-ci pour l'armée gauloise du dehors, quel que fût, dans chaque cas, le nombre des assaillants;

Une disposition du pays motivant et surtout expliquant le combat qui décida du siége d'Alesia;

Un terrain enfin donnant un sens à toute une opération de guerre qui, dans l'hypothèse d'Alise, ferait douter des *Commentaires*.

Nous maintenons donc notre opinion contre celle de la *commission de la carte des Gaules*, et nonobstant la confiance que mérite cet important travail.

---

(1) *Examen des opérations et des travaux de César au siége d'Alaise*, par L. Vacca-Berlinghieri, lieutenant-colonel de l'armée française, p. 177 et suiv.

FIN D'ALAISE ET SÉQUANIE.

TRACÉS D'ITINÉRAIRES D'ALAISE

ITINÉRAIRE EN DIX-HUIT JOURS.

I

BESANÇON. Musée des antiquités.

II

MANTOCHE.
Les gués de la Saône.
Les fossés d'*Amange*.
Ancloche.
Apremont.

III

La *Motte* d'Apremont.
La *Tenise*.
Chantonnay.
Virey.
Charsenne.
Notre-Dame de Leffond.
COLOMBIN.
Avrigney.

IV

Chemin du Camp.
Chamayen.
La *Motte* de *Chenevrey*.
Marnay.
Ruffey.
Brussey.
Le pré rond de *Pin*.
Recologne.

V

Le *Chatelard* de *Placey*.
Lavernay.
Antorpe.
Saint-Vit.
Bois d'Ambre.
Routelle.
Osselle.

VI

Le *Pont Romain*.
Le *Chatelard* de *Bians*.
La *Levée de J. César*.
Le *Chemin de J. César* dans le bois de la *Teige*.
A Tombes.
Ile de bataille.
Champs de la guerre.
Lombard.
Montfort.
Bras.
Bartherans.
Le *Peu de Myon*.
Myon.

VII

Le *mont Bergeret.*
Les petites roches en face des *Mouniots.*
Doulaise.
Iobry.
Bacchu.
La côte de *Refranche.*

Les *Gaules.*
Les *Goëls.*
Gole.
Champ de guerre de *Coulans.*
Eternoz.
Nans.

VIII

La *Montricharde.*
Le *Cret Bombey.*
La *Langutine.*

La crête des *Petites-Montfordes.*
Bras.
ALAISE.

IX

Chataillon.
La *Fausse-Porte.*
Les *Chateleys.*
Les *Mouniots.*
Les *Temples.*
Rebras.
Combe-Bernon.

Le *Pertuis du Rocher.*
Les *Segougny.*
Le *Fori.*
Le *Gutin* des *Grandes-Montfordes.*
La *Chênée.*
ALAISE.

X

Sainte-Reine.
Saraz.
La *Pouge.*
Le *Fourré.*
Le *Souilla.*
Pierre-taillée.

Le *Bois de la Porte,* ou *Bas des terres.*
Bois Franc.
Bellague.
Gour de Conche.
Ile de bataille.
Myon.

XI

Le *Plan.*
Charfoinge.
Les *Camp-Baron.*
Saizenay.

La *Côte de Belin.*
Les ruines du *Château Sainte-Anne.*
Migette.
Nans.

XII

Grotte du *Bief-Verneau.*
Rhéa.
Source du Lison.
Creux *Biare.*

Nans.
Bief-Sarrazin.
Nans.

XIII

Les *Camuses.*
Mont-Mahou.
La côte de *Déservillers.*
Château-Mayot.

Vourbeg (sur Rennedale.)
Source de la *Loue.*
Mouthier.

XIV.

Ornans.
Chassagne.
Pont de la Baraude.

Côte Bataille.
Amancey.

XV

Camp de Mine.
Château Dame-Jeanne.

Le *Fond de la Victoire.*
Amancey.

XVI

Les roches en face de *Toum'tâtre* (poupée des vieilles vignes.)
Les *Portes de Fertans*.
Crimont.
La Gal.
Pommier-Minos.
Malans.
Le *Bief-Tar*.
Saint-Loup.
Simorin et les *Tâtres*.
Lisine ou *Châtillon*.

XVII

Cussey sur Lison.
La côte des *Bois-Goulets*.
Aux Gaux.
By.
Champs de la bataille.
Ivrée.
Saint-Thiébaud.
Mont Poupet.
SALINS.

XVIII

SALINS.

ITINÉRAIRE EN SIX JOURS.

I

SALINS.
Saizenay.
Le *Tôdeure*.
Ivrée.
By.
Peu de Myon.
Myon.

II

Le *mont Bergeret*.
Les roches en face des *Mouniots*.
Chiprey.
Champ de guerre.
Côte de *Refranche*.
Les *Gaules*.
Cimetière des Goudas.
Eternoz.
Nans.

III

Les *Vaux Mourands*.
La *Langutine*.
Les *Camp-Baron*.
Les *Petites-Montfordes*.
Charfoinge.
Les *Mouniots*.
Les *Temples*.
ALAISE.

IV

Les *Chateleys*.
Chataillon.
Sainte-Reine.
Le *Gutin* des *Grandes-Montfordes*.
Le *Fori*.
Les *roches de Ségougny*.
Le *Souilla*.
Le *Fourré*.
La *Pouge*.
Sarraz.
Nans.

V

Bief-Verneau.
Rhéa.
Source du Lison.
Bief-Sarrazin.
Nans.

VI

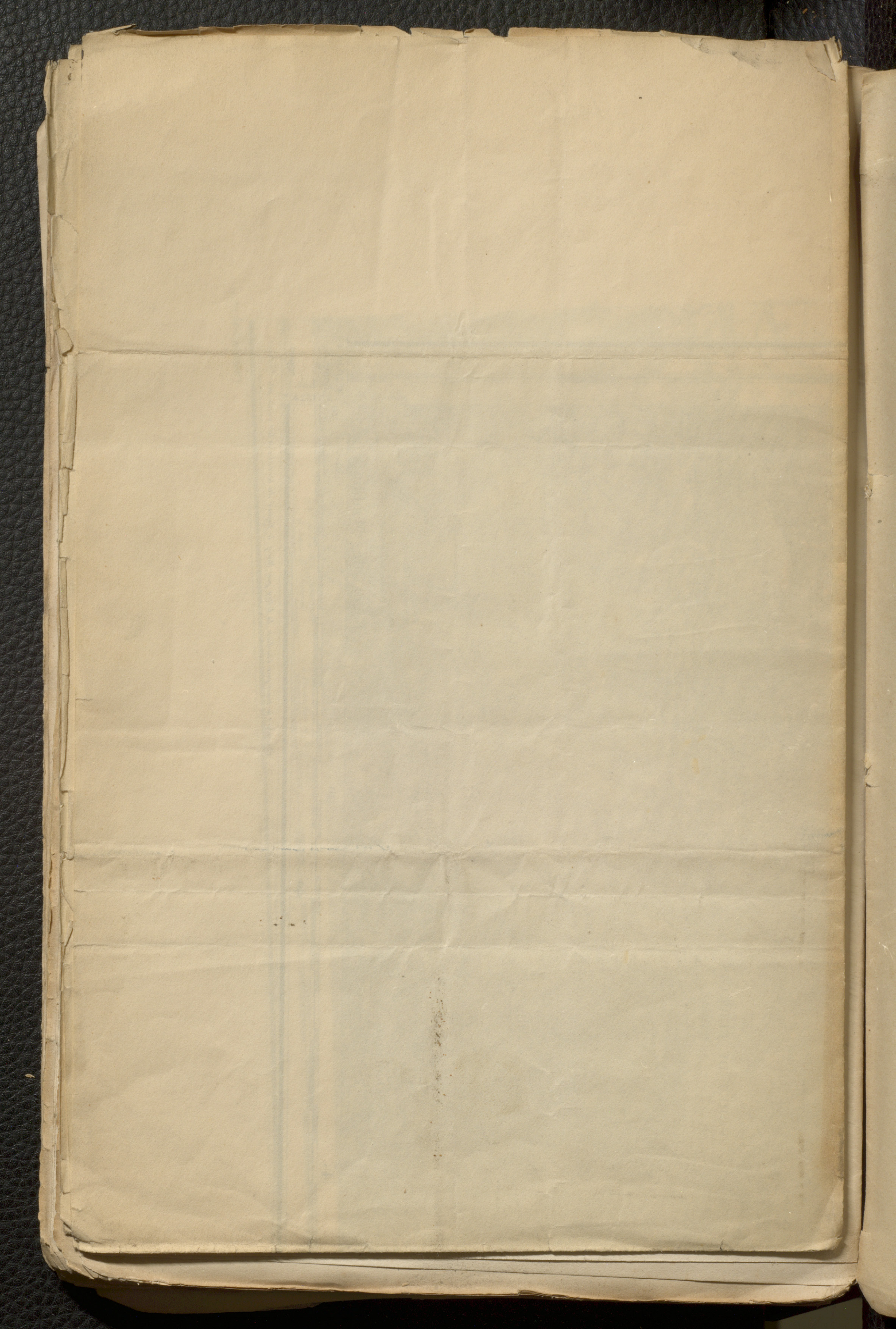
Mont-Mahou.
Château Dame-Jeanne et *Fond de la Victoire*.
Amancey.
Cléron.
BESANÇON (musée des antiquités.)

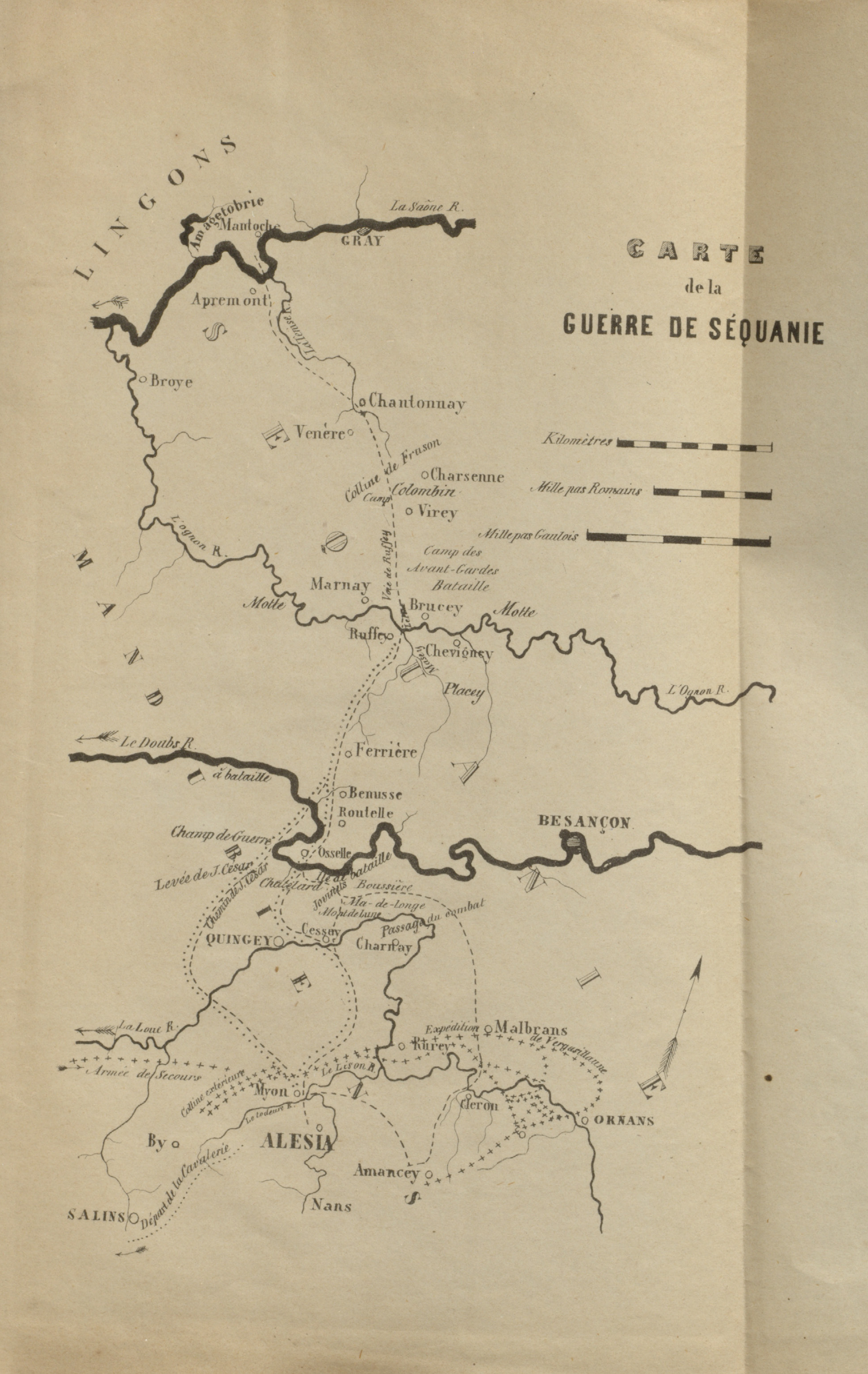
FIN.

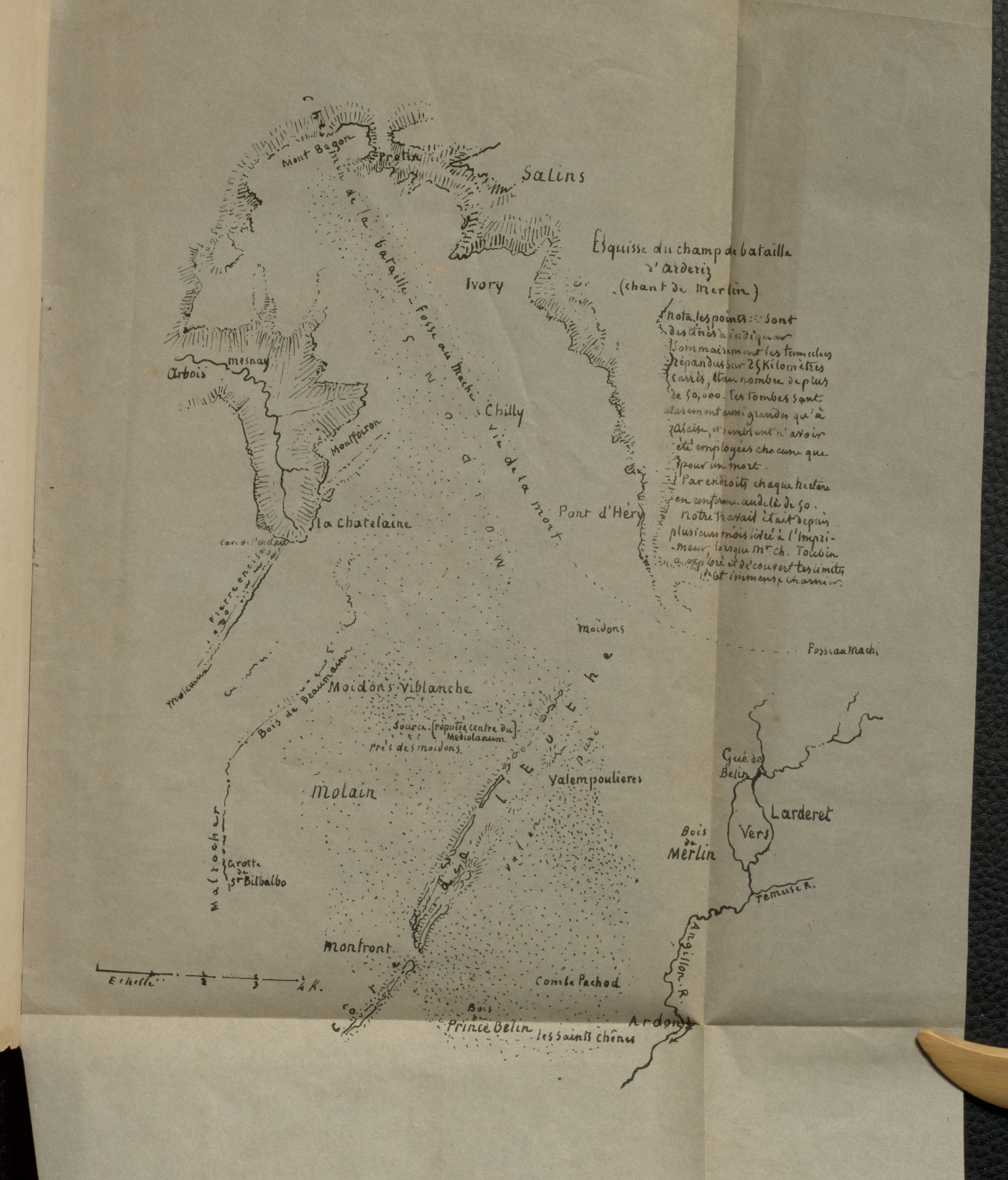
TABLE DES MATIÈRES

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

Pontarlier N. O.




CARTE
de la
GUERRE DE SÉQUANIE
Kilomètres
Mille pas Romains
Mille pas Gaulois
LINGONS
Amagetobrie
Mantoche
La Saône R.
GRAY
Apremont
Broye
Chantonnay
Venère
Colline de Fruson
Charsenne
Camp
Colombin
Virey
L'ognon R.
Camp des
Avant-Gardes
Bataille
Voie de Ruffey
Marnay
Brucey
Molle
Motte
Ruffey
Chevigney
Placey
L'Ognon R.
MANDUBRII
Le Doubs R.
Ferrière
à bataille
Benusse
Routelle
BESANÇON
Champ de Guerre
Osselle
Levée de J. César
Chemin de J. César
Ile de bataille
Chatelard
Jovinents
Boussière
Ma-de-longe
Mont de Lune
Passage du combat
Cessey
QUINGEY
Charnay
La Loue R.
Expédition
Malbrans
de Vergasillaune
Rurey
Armée de Secours
Le Lison R.
Colline extérieure
Myon
Le Lodeure R.
Cleron
ORNANS
By
ALESIA
Départ de la Cavalerie
Amancey
SALINS
Nans


Esquisse du champ de bataille
d'Arderiz
(chant de Merlin)
Nota. les points ⁚⁚ sont destinés à indiquer sommairement les tumulus répandus sur 25 Kilomètres carrés, et au nombre de plus de 50,000. Les tombes sont rarement aussi grandes qu'à Alaise, et semblent n'avoir été employées chacune que pour un mort.
Par endroits chaque hectare en renferme au delà de 50.
Notre travail était depuis plusieurs mois livré à l'Imprimeur, lorsque Mr Ch. Toubin a exploré et découvert les limites de cet immense charnier.
Mont Bagon
Salins
Ivory
Arbois
Mesnay
Chilly
Port d'Héry
La Chatelaine
Moidons
Fossé au Mache
Moidons Viblanche
Source (réputée centre du) Mediolanum
Prés des moidons
Molain
Valempoulieres
Gué de Belin
Larderet
Vers
Bois de Merlin
Temuse R.
Angillon R.
Ardon
Montront
Combe Pachod
Bois de Prince Belin
les Saints Chênes
Grotte de St Bilbalbo
Echelle 1 2 3 4 K.



126 127
138 139
149 150
Les Travaux sur le Terrain ont été exécutés par MM.rs
de Lorgeril, Lieut.t a 1835. | Boucherat, Lieut.t c 1835.
de Blanchard, id. b id. | de Ménil, id. d id.
PONTARLIER
(Ornans)
Lat. 52°.1524"7
Long. E. 4°.2039"4
220000 N.
4°. 30'
40'
50'
60'
10'
Chaffois
PONTARLIER
Meudon
les Verrières
Bulle
Bannans
Ste Colombe
les Granges-Narboz
la Cluse-Mijoux
Dompierre
la Rivière
le Tertre
les Bolles
St Olivier
Noirveau
Frasne
Bouverans
Oye et Pallet
les Fourgs
la Planche
Malpas
les Granges
Montperreux
Ste Croix
Vaux
Chantegrue
Bonnevaux
Pt Villard
Mignovillard
les Granges Ste Marie
Malbuisson
Toillon
Les Hôpitaux Vieux
Beaulmes
Forêt de la Laine
Labergement
St Antoine
Métabief
les Hôpitaux Neufs
Remoray
Lac de Remoray
l'Abergement
Bulgeons
le Brey
Maison du Bois
Villedieu les Rochejean
Rochejean
Lignerolles
la Russille
Les Clées
Montcherand
le Mont d'Or
Révisée en 1888.
(Lons-le-Saunier)
Type 1889
Mèt. 1000 500 0 1 2 5 6 7 8 9 10 Kilom.
Prix 0f.30
Ancne Librairie Ch. Marion
Papeterie
A. Moncaup
103
Grande Rue, Besan

Type 1889

BESANÇON S.E.

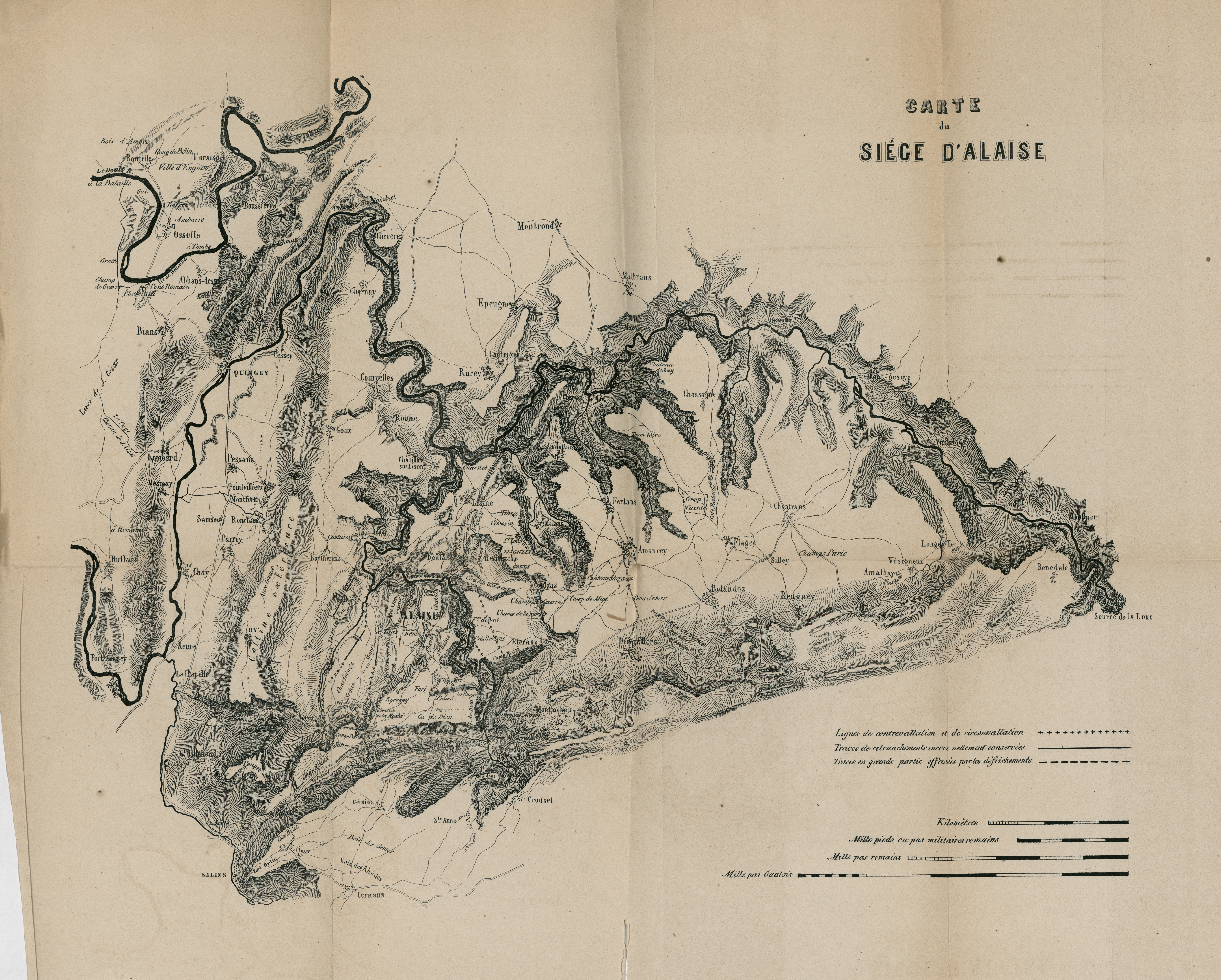
Prix 0f.30

Révisée en 1895

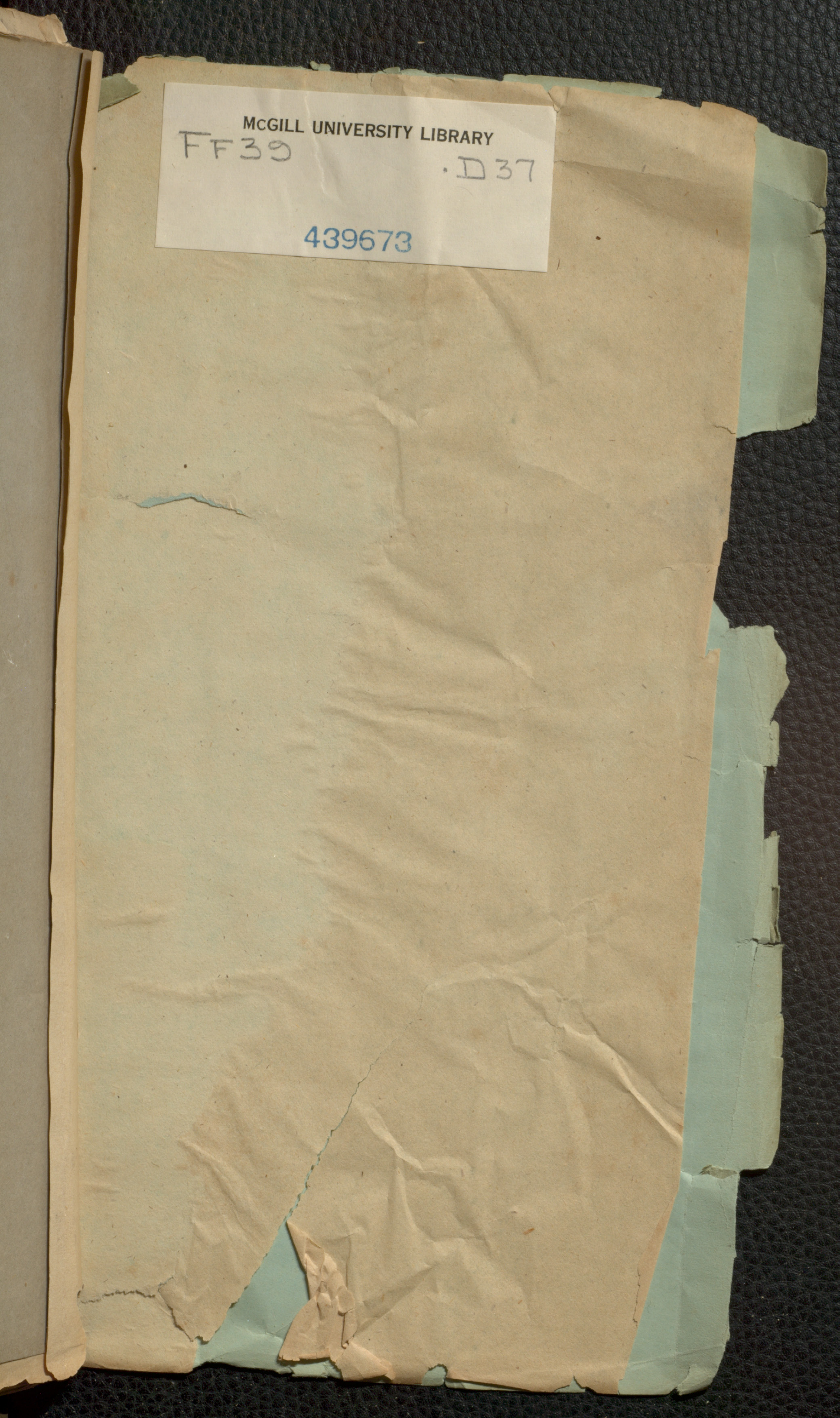


(Lons-le-Saunier)

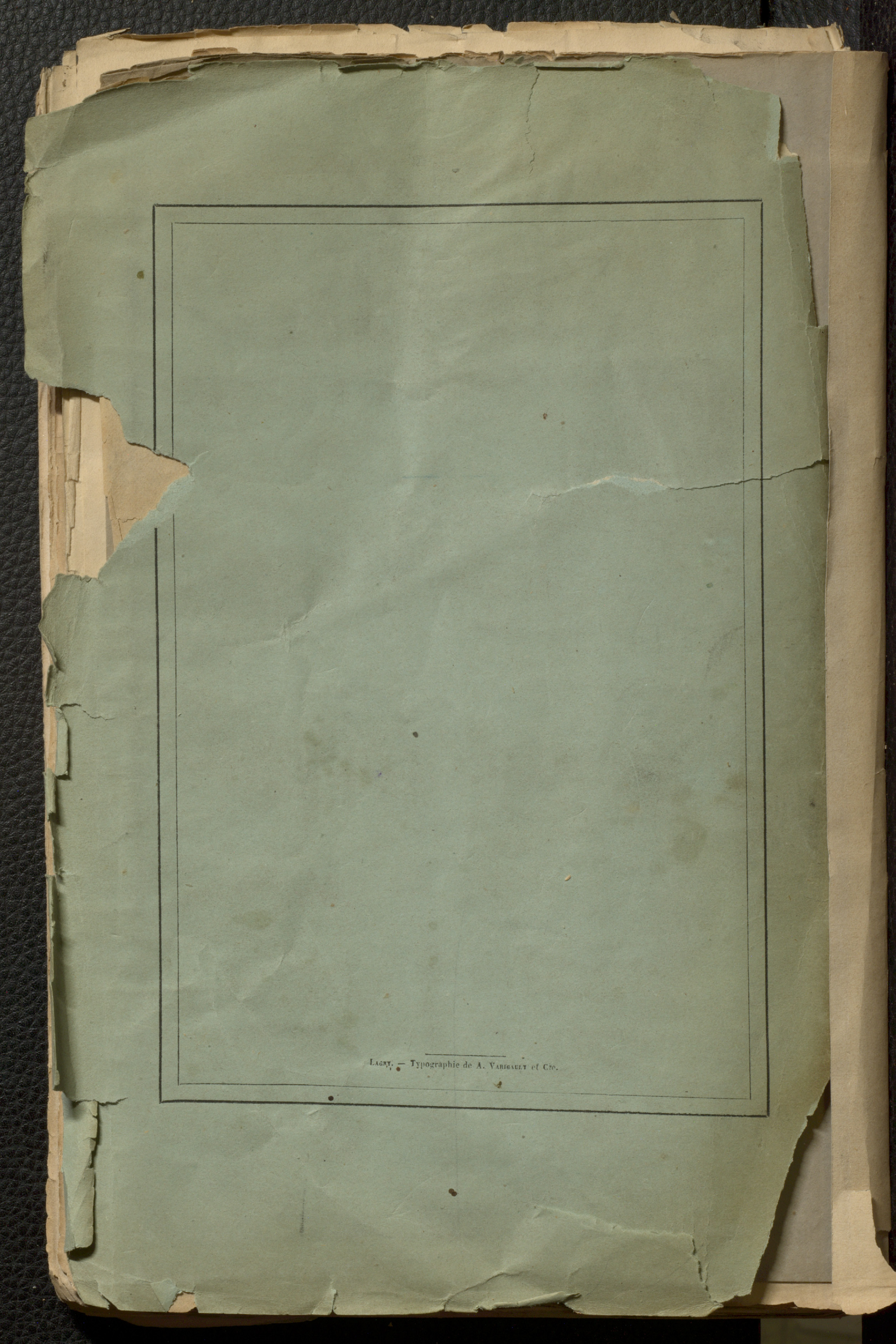
Gravée: le trait par Cordier, la lettre par Hacq, le figuré du terrain et les eaux par Flahaut.


CARTE
du
SIÉGE D'ALAISE
Bois d'Ambre
Routelle
Rang de Belin
Toraise
Ville d'Enguin
Le Doubs R.
à la Bataille
Gué
Belfort
Ambarré
Osselle
à Tombe
Grotte
Champ de Guerre
Île de Bataille
Abbans-dessous
Pont Romain
Boussières
Passage du Combat
Chenecey
Charnay
Montrond
Malbrans
Epeugney
Cademène
Rurey
Bians
QUINGEY
Cessey
Courcelles
Rouhe
Goux
Landet
Levée de J. César
La Teige
Chemin de J. César
Lombard
Pessans
Mesmay
Pointvilliers
Montfort
Samson
Ronchaux
Parroy
à Romains
Buffard
Chay
BY
Colline extérieure
Malcartier
LE PLAN
Reune
Port-Lesney
La Chapelle
St. Thiébaud
Poupet
Salins
SALINS
Fort Belin
Côte Belin
Clucy
Bois des Bennes
Bois des Rhèdes
Cernans
Géraise
Ste. Anne
Crouset
Montmahou
Châtillon sur Lison
Cussey
Charnet
Lisine
Gaulières
Bartherans
Doulars
Refranche
LES GAULES
St. Loup
Tâtres
Cimorin
Malans
Amondans
Cleron
ALAISE
Champ de Guerre
Champ de la mort
Fme. de Brut
Prés Bretins
Temple Belin
Charfoinge
Segougny
Fori
Fouré
la Pouge
Cu de Dieu
Pertuis de la Roche
Eternoz
Coulans
Château Sarrazin
Camp de Mine
Bois Jésar
Fertans
Amancey
Deservillers
Bolandoz
Reugney
Flagey
Silley
Champs Paris
Chantrans
Camp Cassar
Toum'tâtre
Chassagne
Château de Scey
Mazières
ORNANS
Mont-gesoye
Vuillafans
Mouthier
Renedale
Longeville
Vésigneux
Amathay
Source de la Loue
Lignes de contrevallation et de circonvallation
Traces de retranchements encore nettement conservées
Traces en grande partie effacées par les défrichements
Kilomètres
Mille pieds ou pas militaires romains
Mille pas romains
Mille pas Gaulois


AVALLON.
DIJON
111
98 99
112 113
125 126
Les Travaux sur le Terrain ont été exécutés par MM.rs
Le Bris, Lieut.t a 1837
Loupot, id. b id.
Aymé, id. c id.
de Rouvres, id. d id.
de Castelnau (B), Cap.e e 1837
Rozet, id. f id.
Lucotte, id. h id.
Blondat, id. i id.
SEMUR
Gravé: le trait par Thuillier, la lettre par Hacq, le figuré du terrain ... Officiers du Corps d'Etat-Major, et publiée par le Dépôt de la Guerre en 1844.
Echelles Métriques (1/80000).
Mètres.
Kilomètres.



McGILL UNIVERSITY LIBRARY
FF39
.D37
439673



Lagny. — Typographie de A. Varigault et Cie.